This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

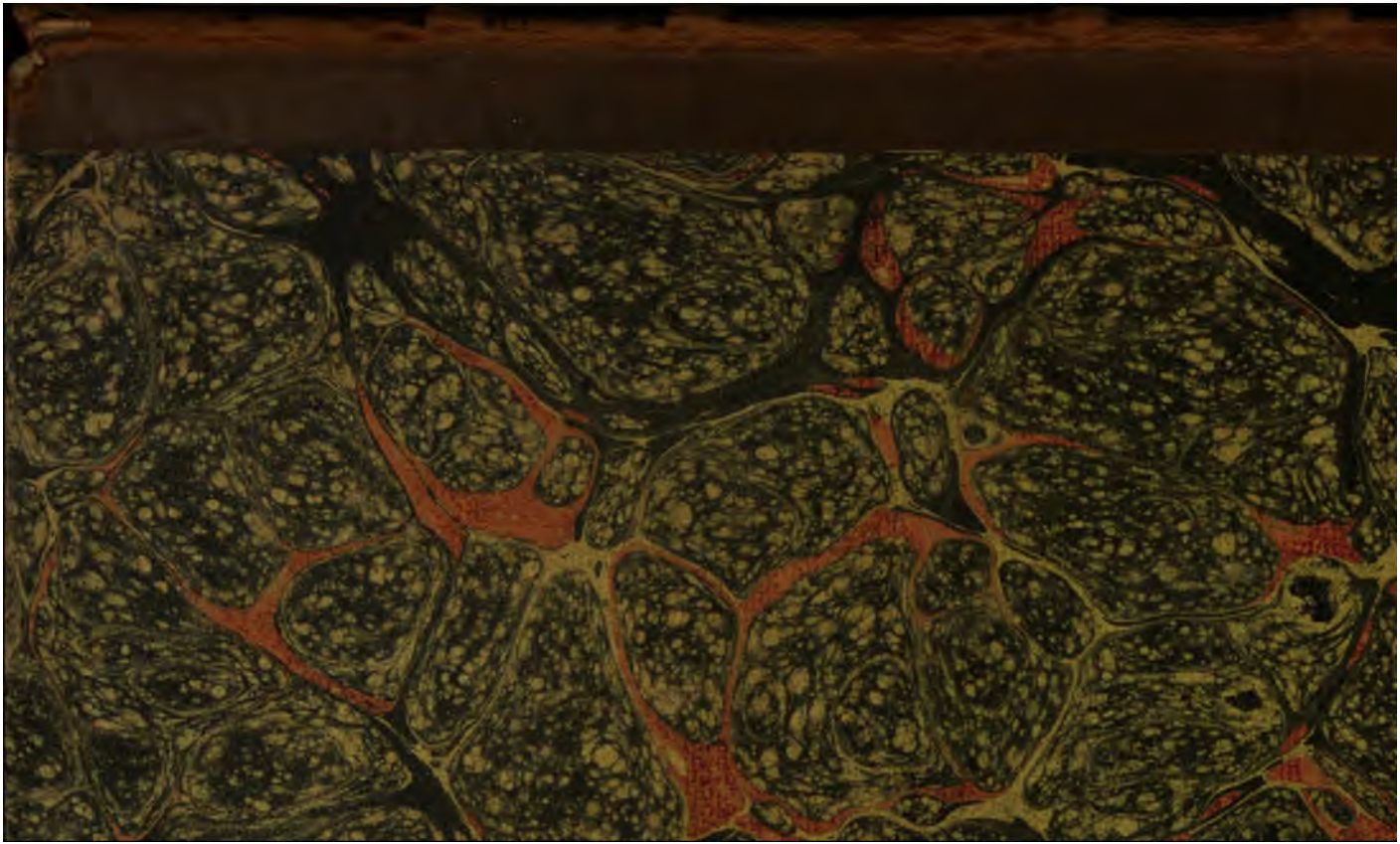
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



FROM THE LIBRARY OF
FRANK ALWYN TAYLOR
STUDENT OF CHRIST CHURCH
1922–1960

Vet. Fr. III B. 3277

2 Vol.

7/6

8/11/20

9/20

MÉMOIRES

SECRETS ET INÉDITS

SUR LES COURS DE FRANCE

AUX

XV^e^, XVI^e^, XVII^e^ ET XVIII^e^ SIÈCLES.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,
[illegible], n. 36, a [illegible].

MÉMOIRES

DE MADAME

DE LA VALLIÈRE.

TOME PREMIER.

PARIS,

Mame et Delaunay-Vallée, Libraires,

RUE GUÉNÉGAUD, N° 25.

1829.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF

AVANT-PROPOS

DE L'ÉDITEUR.

Sur ce vaste terrain qui s'étend entre la rue d'Enfer et celle du faubourg Saint-Jacques s'élevait jadis le grand couvent des Carmelites. Celles-ci, qu'il ne faut pas confondre avec une autre colonie de Carmelites établie rue du Bouloi, comme on disait alors, et dont il est souvent question dans les Mémoires du temps, furent attirées d'Espagne en France par la princesse de Longueville. La maison qu'elles occupèrent appartenait à l'abbé de Marmoutiers qui y avait logé quelques moines : l'abbé tenait fort à ses moines et ne voulait pas les déposséder ; il fallut des pourparlers, des négociations ; rien n'allait mieux à la princesse de Longueville, qui se mit à intriguer pour un

couvent avec toute la chaleur que la fameuse duchesse du même nom déploya depuis dans les affaires de la Fronde. Enfin l'abbé fut vaincu, et les Carmelites triomphantes arrivèrent à Paris sous la conduite du cardinal de Bérulle, et précédées d'une procession magnifique.

Il faut lire dans le journal de l'Estoile les détails naïfs de cette cérémonie.

» Le mercredi 24 août 1605, jour de la Saint-» Barthélemy, fut faite à Paris une nouvelle et » solennelle procession des sœurs Carmelites, » qui ce jour-là prenaient possession de leur » maison. Le peuple y accourut à grande foule, » comme pour gagner les pardons. Elles mar-» chaient en moult bel et bon ordre, étant » conduites par le docteur Duval, qui leur ser-» vait de bedeau, ayant le bâton à la main, » et qui avait du tout la ressemblance d'un » loup-garou.

» Mais comme le malheur voulut, ce beau

» et saint mystère fut troublé et interrompu » par deux violons qui commencèrent à sonner un bergamasque ; ce qui écarta ces pau- » vres oyes, et les fit retirer à grands pas, » tout effarouchées, avec le loup-garou leur » conducteur, dans leur église, où, étant par- » venues comme en lieu de franchise et de » sûreté, commencèrent à chanter le *Te Deum* » *laudamus.* »

Ces religieuses, qui semblaient s'annoncer si mal, eurent bientôt une grande réputation de sainteté; réputation que l'austérité de leur ordre et sa scrupuleuse observance justifièrent de reste. Bientôt ce fut un honneur d'entrer aux Carmelites, ou même d'y avoir un logement, pour celles qui, sans sortir du monde, acceptèrent quelques parties de la règle de sainte Thérèse. Nous voyons que la duchesse de Longueville s'y était ménagé un appartement; que M. Le Camus, le rigide évêque d'Aire, y avait une maison *du dehors*,

que mademoiselle de Montpensier, la reine elle même, et toutes les princesses, se faisaient une joie d'aller visiter ces saintes fille.

Cette belle renommée dont elles jouissaient apporta de grands biens à leur église, laquelle devint une des plus riches de Paris. L'autel, qui s'élevait au-dessus de douze gradins en marbre, était entouré d'une balustrade en bronze doré, et surmonté d'un tabernacle tout en argent. L'ostensoire qu'on exposait aux grandes fêtes de l'année, était d'or et incrusté de pierres précieuses. L'or, le bronze, l'argent, éclataient partout.

Les plus grands maîtres s'étaient employés à orner cette église. Outre le tombeau du cardinal de Bérulle, ouvrage de Sarrazin, on y trouvait les chefs-d'œuvre de Philippe de Champagne, du Guide, de La Hire, de Steller, et surtout cette *Madeleine pénitente* de Lebrun, figure admirable peinte d'après une autre Madeleine non moins belle et non moins tou-

chante que la première : on devine que nous voulons parler de sœur Louise de la Miséricorde, ancienne duchesse de La Vallière.

Ce fut dans cette maison des Carmelites, si brillante par sa pompe religieuse, si austère et si effrayante par sa discipline intérieure, qu'une femme jeune, belle, délicate, habituée à toutes les recherches du luxe et de la mollesse, alla s'enfermer, et qu'elle passa trente-six ans dans toutes les rigueurs de la plus dure pénitence.

Quelque chose de si doux s'attache au seul nom de madame de La Vallière ; cette seconde période de sa vie éveille surtout un intérêt si touchant, que nous avons cru nécessaire d'indiquer les lieux où cette longue et sublime pénitence s'est accomplie. On nous pardonnera donc la description que nous avons faite du couvent des Carmelites ; d'autant qu'elle se rattache à la découverte des Mémoires que nous publions aujourd'hui.

En 1790, lorsque la maison des Carmelites fut supprimée et vendue, l'acquéreur bien connu d'une portion de bâtiment, qu'on nommait *le pavillon La Vallière*, et qui devait être à l'endroit où passe aujourd'hui la rue du Val-de-Grâce, trouva le manuscrit original de ces Mémoires. A cette liasse étaient jointes plusieurs lettres de la mère de Bellefond, du maréchal son frère, et quelques unes aussi de mademoiselle de La Mothe. Ces dernières nous ayant paru d'un intérêt médiocre, et fort peu utiles à l'intelligence des faits, nous nous sommes permis de les supprimer.

Ce serait ici une heureuse occasion d'analyse à saisir qu'un caractère comme celui de madame de La Vallière, n'était en même temps une sorte de scrupule, et comme la crainte de revenir avec la sècheresse de l'analyse grammaticale sur ces lignes de femmes si légèrement parcourues. Laissons-la donc s'expliquer elle-même et sur elle-même avec

cette négligence molle et sans apprêt qui ne se doute guère du lecteur, et plus souvent encore avec ce désordre si dramatique de deux passions qui se combattent : le souvenir d'un ancien amour, et toute la ferveur d'une piété nouvelle.

Et pour dévoiler entièrement nos regrets ou notre impuissance, nous conviendrons encore qu'il y aurait eu beaucoup à dire sur cette langue admirée et perdue de Louis XIV, cette langue qui charmait tant Paul-Louis, qu'à son gré la moindre caillette de ce temps-là en savait plus sur le style que le meilleur écrivain d'à présent.—Sans doute notre enthousiasme n'irait pas jusqu'à cette injustice (et ce bon Paul-Louis nous le pardonnerait, lui qui abandonna sa première manière pour un plus pur archaïsme). Mais nous avouerions sans peine que pour le narré, la causerie, cet entretien libre et familier d'un écrivain avec lui-même, nulle langue n'est comparable à celle

de madame de La Fayette, de mademoiselle de Montpensier, de madame de Sévigné, ni même de son cynique cousin, le comte de Bussy Rabutin.

MÉMOIRES

DE MADAME

DE LA VALLIÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Lettre à M. le maréchal de Bellefond. — Ma naissance. — Détails sur ma famille. — Ma mère se remarie. — Mon éducation. — Les scieurs de long. — Premières amours. — Premières peines.

LETTRE DE MADAME DE LA VALLIÈRE
A M. LE MARÉCHAL DE BELLEFOND.

Versailles, 3 mars 1673.

« MONSIEUR LE MARÉCHAL,

» Voici qui prouvera combien j'ai à cœur de » faire tout ce qui peut fortifier vos bontés pour » moi. Je vous envoie, comme vous me l'aviez » demandé, l'histoire que j'ai faite de ma vie. » Vous verrez trop que cette histoire est exacte,

» en lisant tant de choses condamnables qui » la remplissent; mais j'ai cru que je devais » à vous et à moi-même de dire toute la vérité, » au risque de la confusion qui devait m'en re- » venir. Je n'ai donc rien caché de mes actions, » racontant les plus petites comme les plus » grandes, les moins belles comme celles aussi » que je pourrais avouer devant tout le monde. » Et pour mieux remplir l'extrême désir où j'é- » tais de vous bien faire connaître mon âme, à » vous qui par tant de sages et pieux con- » seils prenez soin de la diriger, j'ai repris » toute mon histoire depuis ma naissance jus- » qu'au moment où j'écris ces lignes. Il pourra » arriver ainsi que vous retrouverez bien des » choses qui vous sont déjà connues; mais ces » choses-là deviendront peut-être toutes diffé- » rentes par celles qui les auront précédées ou » suivies.

» A Dieu ne plaise que j'aie pensé jamais à » atténuer mes fautes! Je vous le répète, mon- » sieur le Maréchal, c'est dans la vue seule de » la honte qui peut m'en revenir, que je me

» suis décidée à entreprendre ce récit; et ceux » que vous savez (1) y verront, j'espère, une pre- » mière preuve de mon humilité et des puis- » sants efforts que je fais pour sortir d'où je » suis. Pourtant, monsieur le maréchal, je vous » trompe ou je me trompe moi-même en parlant » de la sorte : Dieu ne m'a pas encore fait tant de » grâce que je puisse voir d'un œil bien rassuré » toutes les circonstances de ma vie. Il en est peut- » être auxquelles je n'ai pu penser sans quelque » trouble, où je me suis trop complu en les ra- » contant,... hélas! vous le dirai-je? que j'ai re- » gretté de voir si vite et pour toujours écou- » lées! mais ce n'a été qu'un éclair rapide » devant lequel j'ai fermé les yeux.

» A présent je crois toucher à ce port tran- » quille ou depuis si long-temps j'aspirais. » Quoique encore au milieu du monde, j'ai su » m'y faire une retraite, et je connais assez les » habitudes de ce pays pour craindre que per-

(1) Elle veut parler ici des Carmélites, où elle postulait son entrée par l'entremise de M. de Bellefond, qui avait parmi elles une sœur et une fille. (*Ed.*)

» sonne ne vienne la troubler. A ce qu'on m'a » raconté, quelques uns disent que je souffre » de l'abandon où l'on me laisse. Ceci est un » mensonge qui autrefois m'aurait tourmentée, » qu'aujourd'hui j'entends avec joie ; seule- » ment je plains ceux qui mettent leur bonheur » à des choses si indignes.

» Voilà, Monsieur le maréchal, tout ce que » j'avais à vous dire touchant ces Mémoires. » Après Dieu, à qui rien n'échappe, vous con- » naîtrez le mieux au monde Louise de La Val- » lière. Je me jette à vos pieds pour réclamer » votre indulgencce.

Je suis née dans la ville de Tours au mois d'août 1644, le 6, à ce que je crois. J'insiste ici sur le mois d'août, moins encore pour l'exactitude que parceque ce mois étant consacré à la Vierge, j'ai souvent pensé que la piété singulière que j'avais en elle venait peut-être de là. C'est à Tours et à Blois ou bien dans la terre et seigneurie de La Vallière que j'ai passé mes premières années. Depuis j'ai vu de près

Versailles, la cour de Louis-le-Grand, et toutes les belles choses qui ont été faites par lui ou sous lui, et cependant jamais je n'ai pu oublier ces dix-sept premières années. Au temps de ma faveur, lorsqu'on me croyait tout occupée des fêtes qui se donnaient devant moi, distraite, bien souvent je me prenais à penser à ces jours de calme et d'innocence ; et ces souvenirs-là, on peut le croire, diminuaient bien du plaisir présent. Je n'aurai pourtant à en rapporter que des aventures fort médiocres et de peu d'importance pour les autres ; et c'est là justement ce qui fait le charme que j'y trouve. J'ai bien appris que plus les années d'une femme sont ignorées plus elles sont douces.

J'ai peu connu le marquis de La Vallière, mon père, ou plutôt je ne l'ai pas connu ; tant j'étais enfant quand nous eûmes le malheur de le perdre. Pourtant, si je cherche bien avant dans ma mémoire, je crois me le rappeler encore à peu près tel que son portrait nous l'a laissé ; seulement avec des cheveux plus gris que dans cette peinture, et un vaste pourpoint

de serge verdâtre au lieu de ces cuissards et de cette cotte de fer dont le peintre l'avait affublé, sans doute par son ordre. Mon père avait long-temps servi, et tenait fort, m'a-t-on dit, à sa gloire militaire. Il est certain qu'il s'était distingué dans les armées et y avait fait mille actions d'éclat. Son plaisir était de les raconter, et cela avec toute la chaleur et la force qu'il avait mises en les faisant. Il faut citer entre autres la manière dont il défendit, pendant les troubles, le château d'Amboise. C'était un poste honorable, mais difficile; et certes ceux qui le lui confièrent n'eurent pas à se repentir de l'avoir choisi pour gouverneur. Tous les gens qui restent de ce temps-là peuvent dire que le marquis de La Vallière déploya, durant le siége d'Amboise, autant de courage que de fidélité.

Le nom de La Vallière n'est qu'un titre de famille, comme celui de Maison-Fort, dont mon père était baron. Son véritable nom est Laurent de La Baume-Le-Blanc. Je dis cela à cause des propos qui ont couru méchamment sur

l'obscurité de notre famille. Il est donc prouvé que mon père était noble et ma mère aussi, puisqu'elle descendait des seigneurs de La Coutellaie, dont le dernier, mon aïeul maternel, avait été écuyer de la grande écurie du roi. Le seul reproche qu'on pût faire à ma famille, si ce reproche-là n'eût point tourné à la honte de ceux mêmes qui l'auraient fait, c'était d'être pauvre. Je dois dire que cette considération, jointe à l'isolement où, jeune encore, elle se trouvait, força ma mère de chercher un appui dans un second mariage. Peu de temps après la mort de mon père elle épousa M. de Saint-Rémy, lequel remplissait à Blois, près de Monsieur, frère du feu roi, les fonctions de premier maître-d'hôtel.

C'est donc à la cour de ce prince, tantôt à Blois, tantôt à Orléans, comme je l'ai dit, que j'ai passé ma première jeunesse, fort gâtée par ma mère et non moins par M. de Saint-Rémy, qui m'aimait comme son enfant; et même les petits chagrins que je pouvais avoir me venaient plutôt de ma mère, laquelle étant d'un

naturel fort vif, s'impatientait de la douceur du mien. Ma mère avait mené une vie assez errante pendant les malheurs de la Fronde; plusieurs fois elle avait monté à cheval avec son époux et s'était hardiment mêlée à des dangers de toute sorte. De là lui étaient restées des habitudes guerrières et des idées peu communes sur la manière d'élever les demoiselles de qualité. Comme elle craignait le retour des mêmes malheurs par où elle avait passé, elle aurait voulu me précautionner contre eux et m'aguerrir; mais ses leçons étaient toutes perdues, et je revenais à la pente douce de mon esprit. Un jour cependant, pour plaire à ma mère, je voulus m'évertuer, et ce malheureux essai de mon courage la décida pour jamais à ne point faire de moi une héroïne.

Nous promenant aux alentours du château, nous arrivâmes à des scieurs de long, comme je crois qu'on les appelle. Quelque temps nous nous arrêtâmes près d'eux et prîmes plaisir à voir le travail de ces bonnes gens. Dans ce chantier, et non loin de la poutre que l'on sciait,

était une autre grande pièce de bois dont l'un des bouts touchait à terre, et l'autre était en l'air appuyé sur un chevalet, attendant son tour pour être scié. Je voulu grimper jusqu'à l'extrémité de cette pièce de bois. Là, ma mère me dit : « Louise, un bâton d'angélique que vous ne sautez pas les yeux fermés. » Il faut savoir que rien n'est effrayant comme de sauter ainsi les yeux fermés, et que, fussiez-vous tout près de terre, vous croyez tomber dans un précipice immense. Soit envie de bien faire, comme j'ai dit, soit le bâton d'angélique, bravement je sautai; mais, hélas! je me foulai le pied, et si bien, que je ne pus me relever. On m'emporta à bras, ma pauvre mère criant, sanglotant à mes côtés, s'accusant de mon malheur; et de fait c'était un malheur, car depuis lors, j'avais dix ans environ, je n'ai cessé de boiter, bien bas il est vrai, mais assez pour que les femmes l'aient remarqué et l'aient dit.

Ma convalescence fut longue. Il me fallut durant plusieurs semaines garder le lit, puis la chambre. L'ennui était grand. Ma mère,

pour me distraire, avait recours à tous les moyens du monde, et il n'est sorte de caresses qu'elle ne me fît. J'avouerai de même que je n'étais pas si jeune que je ne fusse touchée de tant de soins, et, pour y répondre, j'affectais une belle humeur que je n'avais pas toujours. C'est là un bon mouvement dans un enfant, que je ne crains pas de laisser voir aujourd'hui, persuadée d'ailleurs que toutes les bonnes dispositions sont mises par Dieu dans le cœur de chacun de nous, et qu'il suffirait, pour l'ordinaire, de rester ce qu'on est pour être toujours bien. Cela dit, je continue.

Ma mère craignant que ses efforts pour m'e gayer ne fussent pas suffisants, et qu'ainsi la fatigue d'être renfermée ne me rendît plus malade, s'imagina d'envoyer querir, pour me tenir compagnie, un enfant du voisinage, le fils du marquis de Bragelone. Ce qui va suivre est vraiment d'une grande puérilité; mais je n'ai pu me dispenser de le dire, vu que le nom de ce jeune homme reviendra par la suite, et en des circonstances assez importantes.

Alors ce n'était guère qu'un enfant comme moi, mon aîné de deux ans tout au plus; ayant, avec des cheveux noirs bouclés et un teint très vif, des yeux noirs aussi; et qui ressortaient merveilleusement. Il me plut tout d'abord, moins encore par la grâce de sa personne que par son extrême attention à m'être agréable en toutes choses. Pour ma part je ne lui fus pas indifférente; et il apparut bien, puisque pendant quinze jours au moins il ne me quitta pas un instant : dès sept heures à notre logis, y prenant assez souvent ses repas, et ne s'en allant qu'à la nuit bien close. Moi guérie, il aurait sans doute continué ses visites sans obstacles de nos parents, qui ne savaient encore tout ce qui en était (et, à tout dire, ce n'était qu'une tendre amitié d'enfants), si un nouveau gouverneur, depuis long-temps attendu de Paris, n'était venu rappeler mon galant à ses études. Sa douleur en me quittant fut grande, et si grande que moi-même j'allais en pleurer, quand, prenant soudainement son parti · « Louise, ma mie, dit-il, ne pleurons

pas comme des enfants; mais plutôt à huit heures, tous les matins, laissez la porte de la ruelle ouverte, et vous aurez, s'il vous convient, de mes nouvelles. » Puis, comme on l'appelait, vite il s'évada.

Le lendemain je n'eus garde, en fille bien née, de me trouver sur la porte, selon qu'il me l'avait recommandé; car c'était ainsi que moi, simple, j'avais expliqué ses paroles. D'habitude on le menait à la seconde messe, qui se disait sur les huit heures : or notre maison étant sur son chemin, je comprenais qu'il voulait que je fusse en dehors pour me faire un signe de tête ou même me dire un bonjour en passant. Je m'étais bien méprise, comme on va voir.

A quelques jours de là ma mère me fit demander dans sa chambre. J'y montai toute troublée déjà, mais sans savoir pourquoi. Je fus troublée bien plus, et avec raison, en voyant l'air sévère de ma mère, laquelle me faisant asseoir devant elle sur une chaise longue et me regardant dans les yeux :

« Voilà qui va bien pour une fille noble ! me dit-elle. Comment, mademoiselle, vous recevez des lettres d'amour ?

» — Moi, madame ? lui dis-je, il n'en est rien.

» — C'est encore mieux, reprit ma mère. Mais voyons si ceci pourra vous confondre. »

Et, ce disant, elle déroula les lettres de mon jeune galant et me les lut tout haut et d'une voix si terrible que je ne pus me retenir davantage. « Grâce, grâce, madame ! » m'écriai-je en laissant échapper un déluge de larmes ; grâce ! je vais tout vous dire !... » La confession fut longue et pénible, comme on l'imagine.

Quand j'eus fini, ma mère me baisa au front, et me dit : « Courage, nous allons voir si vous dites vrai. » A ces mots les deux battants s'ouvrirent, et le marquis de Bragelone entra, tenant son fils par la main. « Daignez vous asseoir, monsieur le marquis, dit ma mère, et que monsieur votre fils veuille aussitôt s'expliquer. » Les yeux baissés, rouge jusqu'aux oreilles, le coupable vint se placer debout à côté de moi. Nombre d'années se sont

écoulées depuis ce terrible interrogatoire, et rien que d'y penser les cheveux me dressent quasi sur la tête, tant notre confusion fut extrême à tous deux. Pour nos père et mère, c'était merveille comme ils gardaient leur sang-froid ; ce qui devait faire un tableau admirable : et en effet un peintre qui aurait dans l'imagination un peu de grâce et de fraîcheur, pourrait bien, ce me semble, faire quelque chose de tout ceci. Mais revenons à notre accusé. Forcé de répondre, il avoua qu'il était l'auteur des lettres, qu'il les avait écrites pour moi, mais sans mon consentement, et que lui encore, chaque matin, les avait lancées pardessous la porte de la ruelle, croyant bien qu'elles n'arriveraient qu'à moi. Bref il avoua tout ce qu'on voulut, mais sans jamais rien dire qui pût me compromettre. Cela fait, une longue morale suivit. Puis M. de Bragelone reprenant son fils par la main, lui commanda de nous demander pardon et se retira ensuite avec la même gravité qu'il était entré.

Ainsi finirent ces premières amours. Dieu

sait comme ma mère et M. de Bragelone durent s'en divertir. Je sais que long-temps après ma mère me montra un de ces billets doux qu'elle avait conservés comme souvenir de mon enfance; et nous rîmes bien tant du style que de l'écriture, dont chaque lettre avait pour le moins un pouce de longueur.

CHAPITRE II.

Mon frère. — Mon oncle le chanoine. — Montalais. — L'abbé de Choisy. — Le soufflet. — Le mendiant. — La cour de Blois. — Monsieur, frère de Louis XIII. — Mademoiselle d'Orléans et Mademoiselle de Valois. — Les filles d'honneur. — Mademoiselle Arnould. — Mot de Monsieur.

Je n'ai encore rien dit de mon frère, qui depuis a été connu dans le monde sous le nom de marquis de La Vallière. Ce n'est pas que je n'eusse pour lui beaucoup d'amitié, comme je lui en ai donné maintes preuves par la suite ; mais je ne le voyais guère dans ce temps-là, lui, passant presque toute l'année à Tours, et nous autres à la cour de Blois.

Nous avions laissé un oncle qui était chanoine de Saint-Martin de Tours. Ce digne homme, dont je ne saurais parler avec trop de respect, désira avoir mon frère auprès de lui,

tant pour lui apprendre sa religion que pour le former dans les belles-lettres grecques et latines, où il était lui-même fort instruit. Notre oncle n'y épargnait pas sa peine, et il n'a pas tenu à lui que mon frère ne devînt aussi un savant : le tenant tout le jour sur ses livres et à grand'peine lui accordant quelque répit à la Pâque ou vers les vacances des écoliers. Alors nous faisions de bonnes parties dans ces magnifiques allées du château de Blois, moi, mon frère, un jeune gentilhomme de ses amis dont le nom m'échappe, et mademoiselle Montalais, qui déjà était fille d'honneur de madame la douairière. Je crois même que M. l'abbé de Choisy s'en mêlait; et dernièrement, comme il causait fort gravement avec plusieurs messieurs de l'Académie française, où l'on sait qu'il aspire à être élu, je me mis tout d'un coup à songer à cela, et je fus bien tentée de lui demander malicieusement s'il se souvenait de la cligne-musette et du colin-maillard.

Mon oncle le chanoine lui-même n'était pas si rempli de ses livres et de ses dévotions qu'il

ne trouvât quelques moments pour s'égayer avec nous, jusqu'à se mettre de nos jeux. Il fallait voir les plaisants tours que nous lui faisions, Montalais surtout, qui, peu retenue par elle-même, ne craignait guère de le fâcher. Cela arrivait pourtant et toujours accompagné de circonstances singulières qui sortaient bien de la nature de son esprit, fort bon, mais très emporté. J'en sais des traits uniques.

Un jour qu'il disait la messe, le clerc qui le servait, occupé de jouer avec sa sonnette ou de rire avec d'autres enfants, manqua deux ou trois répons. Là-dessus mon oncle fit un petit mouvement dont je m'aperçus bien, et qui m'apprenait assez la colère où il était, mais qu'il n'osait montrer à l'autel. Arrivé à la fin de l'épître, il se retourne vers les assistants et leur adresse le *Dominus vobiscum*. Le clerc toujours distrait, ne répondit mot. *Dominus vobiscum*, répéta mon oncle. Rien encore de la part du clerc. « *Et cum spiritu tuo*, maître sot!... » Et en même temps il lui alongea un vigoureux souf-

flet, et reprit comme devant la suite de sa messe.

Des malavisés auraient pu se servir de ceci pour méconnaître le reste de son caractère et tout ce qu'il y avait en lui de bon et d'admirable. C'est ce qu'on voit trop souvent dans le monde, soit par la méchanceté de ceux qui accusent, soit par la simplicité de cœur des autres, qui prennent peu le soin de montrer leurs belles qualités, et s'exposent ainsi, pour faillir une fois, à se voir condamner sans retour. Les gens d'église, plus en vue que les autres, sont aussi plus exposés à des jugements téméraires; et j'ai souvent été étonnée de l'extrême rigueur dont on usait envers eux; car leur demander une sagesse plus qu'humaine n'est guère raisonnable; eux-mêmes en exhortant à vivre selon Dieu, n'ayant pas l'ambition d'être moins faibles que la plupart.

Et tout ceci n'est pas pour excuser mon oncle sur les choses sérieuses auxquelles il ne manqua de sa vie, mais sur quelques petits travers dont il était tout disposé à rire le premier;

homme si bon d'ailleurs, et qui faisait en secret des merveilles de charité ; donnant tout aux pauvres, et quelquefois se dépouillant pour eux.

Ma mère le connaissait bien ; et comme elle est assez parcimonieuse, quoique fort secourable, elle ne lui épargnait pas les remontrances. Mais c'était peine perdue, et il continuait de donner jusqu'au dernier liard. Enfin elle se fâcha; et d'autorité, prenant les clefs de sa cassette, elle lui accorda tant par semaine, comme on ferait pour un enfant. Elle n'y gagna rien. Un soir assez tard qu'il revenait des alentours en disant son bréviaire, il fut abordé par un pauvre homme qui d'une voix fort humble et fort piteuse lui demanda l'aumône. Hélas ! n'ayant maille sur lui, bien lui fallait passer durement son chemin. Le mendiant recommença donc son *Pater;* et après, selon la coutume, lui fit une longue histoire de ses misères, et si longue, que le pauvre chanoine n'y put tenir; mais s'abritant sous une masure qui était là dans les champs, il se dépouilla, faut-il le

dire, de sa chemise, et en fit don à ce pauvre homme.

Ceci, je puis l'attester, et ma mère aussi, qui, en faisant le compte du linge, s'aperçut de ce qui manquait, et força mon oncle d'avouer la vérité, car autrement nul n'en eût rien su ; et encore il fallait voir sa honte devant ma mère, si bien qu'on l'aurait cru coupable de quelque méchante action. Tant de modestie et de piété ne pouvaient pas rester sans récompense. Quelques années après mon oncle fut promu à l'évêché de Nantes, où il est encore, au grand contentement, je pense, de tous les indigents.

Insensiblement me voici arrivée à une époque plus sérieuse de ma vie. Puériles et irréfléchies jusqu'alors, mes actions vont prendre quelque importance, et malgré soi il faut se résoudre à en parler. Ah, mon Dieu ! qu'il y a de douceur à repasser ainsi tous ces jolis souvenirs d'enfance, et qu'on écrirait long-temps de ces choses-là sans jamais se lasser ! Pour moi, j'en aurais des volumes à faire, et volontiers les ferais-je, si je ne consultais que le plai-

sir que j'y trouve. Hélas! je prendrais un à un tous les jours de toutes ces belles années, et tous m'apporteraient la même joie et les mêmes regrets; je dis regrets de les avoir perdus, car les passer d'une manière plus pure et plus innocente, on ne le pourrait, je crois. Voici un dernier trait qu'il faut encore me permettre. Tant d'autres tourneront à ma honte, qu'on peut bien me passer le modeste orgueil de celui-ci.

A mesure que j'avais grandi, je m'étais davantage approchée de la cour de madame la douairière, où M. de Saint-Rémy, mon beau-père, avait une charge, comme je l'ai dit; de sorte que, sans être fille d'honneur en titre, j'en remplissais presque les fonctions. Je m'étais liée d'amitié avec toutes ces demoiselles, et madame la douairière elle-même, aussi bien que Monsieur, était pleine de bienveillance pour moi. C'était d'ailleurs un vilain séjour que cette cour de Blois, si même le nom de cour peut se donner à un lieu où il n'y a pas de courtisans. Depuis les troubles de la régence,

où il joua un rôle assez important, mais triste, M. Gaston, frère du feu roi Louis XIII, avait été relégué dans son duché d'Orléans; et de quelque honneur qu'on l'entourât, c'était pour lui un véritable exil. Au temps dont je parle, il s'était résigné à son sort et détaché entièrement de la terre, ne vivant plus que pour son salut. On racontait des choses incroyables, tant des aumônes qu'il répandait avec une profusion digne d'un prince et d'un chrétien, que des rigueurs de sa pénitence. Il est certain que tout le monde s'accordait pour l'admirer et le chérir, à la réserve pourtant des plus jeunes, qui, peu capables d'apprécier ses solides vertus, avaient grand'soif de plaisirs; d'autant qu'il n'était bruit parmi nous que des fêtes et des galanteries de la cour de Paris. Tous ceux qui pouvaient s'échapper un mois ou deux, en revenaient toujours avec des récits admirables, et nous disaient tant des magnificences extraordinaires de cette cour, et surtout de la bonne grâce du jeune roi, que nous mourions toutes d'envie d'aller par là, trouvant notre

château de Blois cent fois plus triste et plus maussade que devant. Mes demoiselles d'Orléans et de Valois n'étaient guère plus aises que nous, je pense bien ; aussi faisaient-elles l'infini pour amener leur père à nous donner quelque divertissement à l'instar de ceux de Paris.

Mais c'était parmi les filles d'honneur, le soir, dans nos chambrées, qu'il fallait entendre les belles plaintes que nous faisions !

« Mon Dieu ! disions-nous, pas un carrousel, mesdames, pas un violon en notre honneur !

» — Mais jeunesse se passe ! disait Montalais. Mesdemoiselles, je vous en avertis, j'ai vingt ans (elle en avait vingt-deux) ; faut-il pas que je songe à me pourvoir ?... Mon Dieu ! quand ceci finira-t-il ? »

Après un tel désespoir, on ne s'étonnera pas si les têtes s'égaraient parfois à chercher des passe-temps. Nous avions une de nos compagnes qui, faute de mieux, devenait alors la victime de Montalais. Elle s'appelait, je crois, mademoiselle Arnould, une bonne grosse fille

de la plus grande simplicité du monde, et si facile à tromper, que le plaisir était moindre de moitié. Montalais pourtant ne se lassait pas de s'en divertir; et ce qu'il y a de merveilleux, c'est que celle-ci n'avait pour nulle autre autant de confiance et d'amitié. Ce soir donc que Montalais était si fort montée:

« Et vous, Arnould, dit-elle, n'avez-vous pas un galant?

» — Hélas! non, mademoiselle, répondit Arnould.

» — *Hélas! non*, reprit Montalais; c'est-à-dire que vous seriez bien aise d'en avoir un? »

La pauvre fille ne répondit mot, mais elle fit en rougissant une de ces mines discrètes qui signifient assez, et dont nous faillîmes mourir de rire. L'autre n'ajouta rien non plus; mais elle ne laissa pas tomber cet hélas! non, et là-dessus fit son plan.

A quelques jours de là, comme nous étions réunies avant la messe dans le cabinet de Madame, voilà Montalais qui entre tout effarée:

« Une grande nouvelle, mesdames! Ar-

nould a fait la conquête de mon cousin le page.

» — Ton cousin le page !

» — Oui, mesdames, je viens de le rencontrer qui traversait la galerie, et c'est de lui-même que j'ai appris ce beau mystère. A présent, que pensez-vous de la discrétion de mademoiselle Arnould ? »

Toutes nous nous récriâmes : « Mais voyez son bonheur ! Le jeune homme le plus brave, le mieux tourné de toute la cour ! » et mille autres propos qu'il est inutile de rapporter ici. Cette bonne Arnould ne savait plus où elle en était, mais ne cherchait pas le moins du monde à nous cacher sa joie. Enfin Montalais, après l'avoir encore grondée de ses cachoteries, lui dit qu'il ne fallait pas désespérer son cousin le page, vu que la plus grande fortune qui lui pût arriver serait de l'épouser ; mais au contraire de faire attention à lui durant la messe, et de répondre à ses œillades. Ainsi fit Arnould ; et c'était une bonne scène de voir comment elle se pinçait les lèvres pour être belle, et les excellents airs de coquetterie

qu'elle se donnait. J'ai honte de le dire, puisque ceci se passait à l'office ; mais jamais nous ne nous étions trouvées à pareille fête.

Ce manége-là dura un grand mois : Arnould plus folle tous les jours, et Montalais plus malicieuse, l'excitant à de nouvelles folies et l'affublant des parures les plus extravagantes. Le page, qui était averti, prenait bien sa part du plaisir. D'abord il n'avait su que penser de ces mines qu'on lui faisait ; et comme Arnould n'était pas des plus belles, il s'ensuivait contre lui un déluge de plaisanteries du côté de ses camarades. Il se hâta donc de les mettre dans la confidence, alors la gaieté fut générale.

Il était temps pour tout le monde que cela finît, mais non pour Montalais. Elle voulut que sa dupe allât, le soir, à un rendez-vous à la petite porte du parc ; et au lieu du jeune amoureux, c'était un vieux jardinier amené par le page qui devait s'y trouver, nous toutes survenant pour achever la comédie.

Jusqu'à cette heure, sans trop me prêter à

cette plaisanterie, j'avais laissé faire; pour lors je m'y opposai de toute ma force; ce fut en vain. J'allai donc tout conter à Arnould, et l'avertir du piége qu'on lui tendait. Mais la sotte, infatuée de son amour, s'imagina que la jalousie me faisait parler, et se laissa aller vis-à-vis de moi à toute sorte d'impertinences. Ne pouvant rien, je résolus de me tenir tranquille, et bien m'en prit, comme on va voir. Le lendemain, grande rumeur au château. On chuchotait, on faisait des histoires que les filles d'honneur avaient été la nuit courir dans le parc, que les pages de Monsieur s'y étaient trouvés; et de là mille suppositions assez ridicules. Ce qu'il y a de certain, c'est que Madame fut fort en colère, manda ses filles et fit des perquisitions sur ce qui s'était passé; et comme Monsieur apprit que je n'avais pas voulu être de cette affaire, il dit tout haut devant ceux qui étaient là, et d'une manière fort obligeante pour moi : « Quant à mademoiselle de La Vallière, j'aurais gagé qu'elle n'y avait pas eu de part, elle est trop sage pour cela. »

CHAPITRE III.

La *Petite Reine*. — Madame la douairière. — Les faisans. — Mademoiselle de Montpensier. — Son portrait. — Louis XIV passe à Blois. — L'autre *Petite Reine*. — Visite du roi d'Angleterre. — Visite du prince Charles. — M. de Beauveau et madame de Raré. — Maladie de Monsieur. — Les médecins. — Agonie et mort de Monsieur. — Conduite de la douairière.

A la suite de ce que je viens de raconter, j'appréhendais fort des jalousies et du refroidissement de la part de mes compagnes, mais il en alla tout autrement. On vit assez que ce n'était pas une sotte gloire qui m'avait retenue, et ce fut à qui m'aimerait le mieux, sans nullement se soucier des extrêmes bontés que Monsieur ne cessa de me témoigner jusqu'à l'heure de sa mort.

Mais avant cela je dois dire ce qui se passa encore à notre cour, et vint pour un moment en ranimer la langueur.

Vers le printemps de 1660, le bruit courut que le roi, qui allait à la frontière chercher l'infante d'Espagne sa fiancée, devait passer par Blois et s'y arrêter quelques jours. Qu'on s'imagine notre joie, s'il est possible, et nos discours sans nombre, et le mouvement qu'on se donna pour être belles ces jours-là. Il n'y avait vraiment qu'une affligée parmi nous, mademoiselle d'Orléans, laquelle s'était toujours flattée d'épouser le roi, et y croyait si bien qu'elle répondait sans façon au nom de *Petite Reine* qu'on lui donnait dans cette visée. C'est ma dame sa mère, je crois, qui la première lui avait soufflé cet orgueil, et assez imprudemment par le fait.

Celle-ci, au chagrin de voir ce mariage manqué, en joignait un autre non moins vif pour quelqu'un de son caractère, savoir, la dépense excessive que la venue du roi allait occasioner. En vraie Lorraine qu'elle était, Madame tenait fort à ses pièces; et quoiqu'elle ne s'entendît à rien, elle se mêlait de tout dans son intérieur. En cette occasion pourtant elle fit les

choses grandement; mais il y a lieu de croire que les recommandations de mademoiselle de Montpensier, qu'on appelait la *grande Mademoiselle*, ne furent pas inutiles. Cette princesse, fort scrupuleuse sur la dignité de sa maison, envoyait courrier sur courrier à monsieur son père, avec des instructions pour tout bien ordonner.

Quelqu'un de non moins divertissant que Madame, c'était M. le duc lui-même, non à cause de ces lésineries qu'il ne partageait pas, mais par l'inquiétude singulière que lui causaient ses chers faisans. Dans cette retraite ou cet exil de Blois, selon qu'on voudra l'appeler, il s'était amusé à rassembler une multitude innombrable de ces oiseaux, et son bonheur était de les voir et de les bien nourrir, sans y toucher jamais. Or il prévoyait que le roi ne passerait pas sans tirer quelques faisans : c'était là son crève-cœur.

Au milieu de toutes ces espérances et de ces agitations de chacun, le roi arriva enfin. Il faut dire que la veille il avait couché avec toute sa cour à Chambord, où Monsieur et Madame

avaient été à sa rencontre. Pour Mesdemoiselles, dans la crainte de ne pas trouver de lits, elles étaient demeurées au château. Ainsi ce fut à elles que revint l'honneur de recevoir leur cousin. Dès le matin nous nous étions toutes ajustées de notre mieux ; et pour n'être point prises au dépourvu, on avait envoyé un page à une bonne demi-lieue sur la route, lequel devait revenir à toute bride dès qu'il découvrirait Leurs Majestés. Ainsi fut fait, et le roi était encore à deux cents pas du château, que Mesdemoiselles l'attendaient au bas des degrés. On se fit force civilités de part et d'autre, et même le roi se tournant vers Madame, la complimenta sur la bonne grâce de sa cousine d'Orléans. Ceci n'était, j'imagine, qu'une manière d'honnêteté pour consoler Mademoiselle, dont il connaissait l'affliction. Ajoutez qu'outre l'air maussade que son chagrin lui donnait, elle était fort disgraciée ce jour-là : je ne sais quels petits insectes l'avaient piquée pendant la nuit, et lui avaient ôté la plus grande beauté qu'une jeune personne de quatorze ans peut

avoir, un certain air de fraîcheur. Quant à la petite de Valois, elle fut charmante, et la reine-mère ne cessa de la caresser pendant tout le dîner.

Je voudrais bien dire ici quelque chose de la fille aînée de Monsieur, mademoiselle de Montpensier. C'était la première fois que je la voyais à Blois, où elle ne pouvait vivre par les tracasseries que lui causait sa belle-mère, et la haine qu'elle-même lui portait. Je la trouvai dès ce jour telle que par la suite, c'est-à-dire, avec une manière d'être toute superbe et une assurance de son mérite qui n'étaient guère pour attirer. Dirai-je encore qu'elle était prodigieusement vaine de sa naissance, et ne faisait pas la plus petite harangue sans parler de son aïeul Henri IV? Enfin personne de nous n'en fut content, et on ne perdit pas l'occasion qu'on avait de se railler de sa toilette, qui était d'un fort grand négligé. Il paraissait pourtant qu'elle n'avait pas épargné la dépense, mais cela était sans mine et ne s'accommodait nullement à son teint ni à sa figure.

Il y eut encore bien des grandes dames qu'on ne ménagea pas, soit sur leur âge, soit sur les airs triomphants qu'elles se donnaient. Mais ces moqueries nous étaient renvoyées au centuple ; et ce fut pitié de voir comme on s'amusa de nos meubles passés de mode et de tous nos ajustements. Sans nul égard pour leur hôte, toutes ces dames et ces jeunes seigneurs parcouraient les chambres et les corridors du château en jetant de grands éclats de rire. Ils poussaient l'indiscrétion jusqu'à ouvrir les armoires où nos robes étaient suspendues, puis ils se les passaient de main en main avec des éloges exagérés sur la forme et la nouveauté des étoffes. C'était à mourir de honte, après les peines infinies que nous avions prises pour paraître magnifiques. Il n'y eut pas jusqu'aux officiers de Monsieur qui n'eurent leur part des railleries. A peine si personne voulut toucher au repas, qui pourtant avait été préparé longtemps à l'avance, et avec une grande recherche. Je n'ai jamais vu de ma vie un dîner si tôt expédié. Mademoiselle de Montpensier était

au supplice ; et quoique Monsieur n'en témoignât rien, je ne fais pas de doute qu'il ne fût fort affligé au dedans. Quant à Madame, elle ne s'aperçut de rien, tout occupée à bien profiter de ce galas qui ne devait pas se renouveler de sitôt.

Voilà ce qui se fit à Blois dans ce temps-là ; après quoi toute cette cour repartit comme elle était venue, laissant fort peu de regrets après elle.

Hélas ! je n'ai rien dit de celui qui avait été l'objet de la fête. Serait-ce oubli volontaire, comme on pourrait le croire ? ou bien est-ce qu'alors j'aurais été insensible à cette éclatante jeunesse qui brillait en lui ? Ah ! par grâce, n'allons pas si vite en ces choses : qu'on sache seulement que ce jour-là une des filles de Madame était moins parleuse que de coutume ; et que ses compagnes lui donnant par raillerie le surnom que mademoiselle d'Orléans venait de perdre, l'appelaient à son tour *la Petite Reine*.

Quelques mois s'étaient à peine écoulés, que

nous reçumes encore deux visites importantes : la première, du roi d'Angleterre qui ne séjourna pas long-temps. Ce prince, dépouillé alors de son royaume, était fort pressé d'arriver aux Pyrénées, où il espérait mettre dans son parti M. le cardinal Mazarin et l'ambassadeur d'Espagne, qui, outre le mariage du roi, débattaient entre eux divers intérêts politiques. Cependant il ne partit pas si vite que Madame n'eût le temps de lui faire valoir sa fille; car Madame avait une grande envie de s'en défaire; et, cette fois, mieux avisée qu'au passage de la cour de France, elle avait fait venir de Paris les habits les mieux conditionnés; mais elle en fut pour ses frais.

Plus tard elle ne réussit guère mieux auprès du prince Charles, qui nous vint avec le duc de Lorraine, son oncle. On fit pourtant de grandes imprudences. Ce jeune prince, qui pouvait bien avoir quinze ans, ne bougeait d'auprès de ses cousines, mangeant tous les jours avec elles et les suivant partout. Madame était aux anges, et disait : « Ce sont des enfants,

laissez-les faire. » Bien entendu qu'elle ne les croyait pas si enfants, et qu'elle avait ses idées.

Mais ce qui était à voir, c'était cet excellent marquis de Beauvau, gouverneur du prince Charles, lequel avait plus de peur de ce mariage que Madame n'en avait envie; de sorte qu'il ne quittait pas son élève plus que son ombre, et comme un grand maître d'école, passait le long du jour à ses côtés, au milieu d'un nombre prodigieux de petits garçons et de petites filles qui formaient la cour des princesses. Or, un bien autre embarras! au lieu de mademoiselle, ce fut la fille de sa gouvernante, mademoiselle de Raré, qui séduisit le jeune prince. Voici donc M. le gouverneur et madame la gouvernante aussi empêchés l'un que l'autre, et ne sachant plus où donner de la tête; car les deux amoureux n'étaient pas moins habiles que leurs gardiens, et avaient toujours quelque ruse pour se retrouver. Il n'y eut d'autre remède que de faire partir le prince Charles; et ce fut dommage, car on riait bien, et puis il était gentil.

A cette époque Monsieur tomba subitement malade. Depuis long-temps il souffrait d'une grosse loupe qui lui était poussée au milieu du dos, mais sans inquiétude pour ses jours. Un dimanche, après vêpres, qu'il alla, selon sa coutume, visiter ses chers faisans, et se trouva pris d'un grand étourdissement, il fallut le ramener et le mettre au lit. Tout de suite on alla querir Guenault, son premier médecin, qui dit que ce ne serait rien, mais par prudence ordonna la saignée. Le lendemain le mal avait empiré; de sorte que Guenault, effrayé, voulut se consulter avec M. Belai, médecin de Blois, qui jouissait d'une grande réputation. On fit venir encore d'autres médecins, et ils restèrent un fort long temps à disputer entre eux sur la maladie. Quand ils sortirent du cabinet, Monsieur avait un violent transport au cerveau, et le délire par instants. Un courrier fut envoyé en Provence à la Grande Mademoiselle pour l'avertir de ce qui se passait, mais toutefois sans lui dire l'état désespéré de Monsieur.

Ce digne prince ne se sentit pas plus tôt at-

teint, qu'il réclama les secours de la religion : elle avait été son aide durant toute sa vie, elle servit à lui cacher l'effroi de sa mort, si la mort peut être effrayante à qui s'en est occupé si long-temps et a fini par espérer en elle. Le père général de l'Oratoire n'y étant pas, on appela M. le curé de Saint-Sauveur. Ils restèrent enfermés un quart d'heure au plus, après quoi le prêtre sortit pour aller chercher les sacrements.

Dans l'intervalle, Monsieur demanda ses filles. Il était alors onze heures du matin. Cette entrevue fut longue et douloureuse. Monsieur sentait bien que ses enfants allaient rester sans protection, et il ne cessait de les presser sur sa poitrine, et de les baiser avec des transports de tendresse qui ne peuvent se rendre et qui déchiraient le cœur. Enfin, comme il entendit la clochette du viatique qui approchait, il fit agenouiller ses filles devant son lit, et se mettant sur son séant, il leva les mains pour les bénir. Des pleurs et des sanglots éclatèrent aussitôt dans toute la chambre, et nous nous

jetâmes tous à genoux pour avoir notre part de cette bénédiction. Le saint-sacrement entra alors, et Monsieur reçut sa dernière communion. Quelques minutes après il ordonna de réciter les prières des agonisants, auxquelles ils tâchait de répondre. Ceci dura jusque vers les trois heures, où le râle le prit; et puis tout fut fini.

Madame ne parut pas tant que dura l'agonie, et ce fut un grand scandale pour chacun. Vraiment j'ai grande répugnance à mal penser de personne, et de madame la douairière plus que de tout autre, puisque je fus attachée à son service pendant ma jeunesse; mais je dois à Monsieur de dire qu'il méritait plus de tendresse. Non seulement elle ne l'assista point à sa dernière heure, mais à peine le vit-on mort, qu'elle se fit apporter les clefs des armoires, où elle renferma la vaisselle, l'argenterie, tout ce qu'elle put trouver; puis elle donna congé à toute sa maison. Il ne resta auprès de sa personne que ses Lorraines, créatures vilaines et intéressées comme elle. Bref

on raconta des choses qui passent toute imagination : qu'elle alla jusqu'à retirer les draps du lit de Monsieur, de façon qu'on ne savait plus avec quoi l'ensevelir. Il fallut quêter pour un prince comme on ferait pour un misérable. Ce fut madame de Raré qui fournit le drap mortuaire, et donna cette dernière preuve d'attachement à son maître.

Mais au-dessus de tout cela, à peine s'il fut dit des prières pour Monsieur. Chaque soir les portes étaient fermées, et les prêtres laissaient là le corps seul pendant la nuit. Le jour, malgré le froid extrême qu'il faisait, on ne donna pas un morceau de bois pour chauffer la salle ; et sans la dévotion extrême que toute la ville portait à la mémoire de Monsieur, personne ne serait venu lui jeter de l'eau bénite.

Enfin, après quelques jours d'exposition, le corps partit pour Saint-Denis. Mais la même pauvreté honteuse fut remarquée encore à cette cérémonie, et le fils de Henri IV s'en alla rejoindre ses aïeux escorté tout au plus de quelques pages et quelques aumôniers.

CHAPITRE IV.

Encore M. de Bragelone. — Nouvelles amours. — Nouveilles peines. — Portrait de Montalais. — Deuil de Madame. — Elle part pour Paris. — Affliction de ma famille. — Départ de Montalais. — Tendre amitié de madame de Choisy. — Joie. — Mon oncle et mon frère. — Retour sur moi-même. — Dernière visite au château. — Bénédiction.

Peut-être a-t-on oublié ce jeune amoureux de treize ans, si joli, si doux, si passionné; surtout si habile à glisser par-dessous la porte sa correspondance? Mais moi, pense-t-on que de bon cœur j'aie renoncé à si gentil galant? Non pas, au contraire, j'ai promis d'y revenir.

Sans raillerie, voici ce qui arriva au sujet de ce marquis de Bragelone, dont je n'étais plus en peine depuis bien des années. Ce jeune homme demeurait avec son père aux alentours de Blois; quand le roi passa chez nous, il fit

comme tous les jeunes seigneurs du pays, et vint en ville pour voir les fêtes. Le hasard voulut que je me trouvasse avec lui chez ma mère, à qui il allait faire une visite d'honnêteté, car l'attribuer à tout autre motif et au souvenir de son ancien penchant eût été folie. Ma mère l'accueillit donc de son mieux; et moi, sans penser à ce qui s'était passé jadis, je lui fis aussi bon visage. Ma mère et moi nous comptions mal; car à peu de jours de là une espèce de petit valet à son service, et que je ne connaissais pas, me vint remettre un billet d'amour. Ce M. de Bragelone était un grand faiseur de lettres. J'étais donc à lire ce billet dont je ne soupçonnais pas le style, quand Montalais entra dans la chambre, et voulut savoir ce que c'était. La folle s'en amusa beaucoup; et comme rien ne la gênait, la voilà qui s'établit ma confidente et me pousse à cette intrigue.

Le lendemain une autre lettre m'arrive, mais apportée par Montalais, laquelle me presse encore d'y répondre. Je le fis, mais pour

dire à M. de Bragelonne de cesser ce commerce dont j'étais fort irritée. C'était là ce qu'il demandait, et lui écrire pour l'engager à ne plus le faire, c'était bien innocemment, car je n'y entendais pas plus de finesse, lui fournir l'occasion d'une troisième lettre. Aussi arriva-t-elle, et d'autres sans nombre. Ma gêne était grande ; car toutes ces épîtres m'arrivaient sans que je susse comment, et sans pouvoir les éviter. Je pris le parti de ne plus m'en soucier, et je n'aurais pas su ce qu'elles disaient, sans Montalais, qui prenait un grand plaisir à me les lire, et d'une voix si sublime et si raisonnante qu'on aurait dit d'une comédienne. Avec cela que ces lettres étaient pleines de passages incomparables, copiés, je pense bien, de M. Scudéri ou de M. D'Urfé. Enfin nous en eûmes tant que nous ne savions plus où les cacher, et les brûler eût été aussi par trop dur.

Si bien que ma mère furetant un jour dans mon armoire, mit la main sur cette belle œuvre. Comme la première fois, il s'ensuivit une explication, moins solennelle, il est vrai, mais

non moins sévère. Ce M. de Bragelone, vis-à-vis de qui je fus toujours innocente, était destiné à me porter malheur. Nous pourrons bien retrouver son nom quelque jour, mais plus de ses lettres, Dieu merci.

Montalais doit être connue par tout ce qui précède, toutefois son nom revient si souvent à côté du mien, qu'il faut m'expliquer sur cette fille. Montalais avait beaucoup de finesse et d'esprit, mais peu de sens. Par là elle s'embarquait dans une foule d'affaires où elle entrait d'abord assez brillamment, mais d'où elle sortait presque toujours à sa honte. Active et remuante à l'excès, on peut dire que le repos eût été pour elle une fatigue; et quand sa propre situation ne lui offrait rien d'extraordinaire, elle se rejetait sur celle des autres. Ce n'est pas qu'elle fût fort insinuante, c'était plutôt une sorte de curiosité indiscrète qui ne donnait pas le temps de se défendre, et vous mettait comme à la merci de sa turbulence. Une fois dans vos secrets, elle les regardait comme les siens, et agissait en conséquence. D'assez mau-

vais conseil d'ailleurs, parcequ'elle se passionnait sur les petites choses, et supposait dans les autres trop de ruse et de méchanceté. Enfin toute sa vie était dans l'intrigue; et elle-même disait assez plaisamment que dans les tragédies elle n'aurait aimé à jouer que les rôles de confidente. On a voulu lui prêter des amants, quoiqu'à l'exception d'un certain Malicorne, je ne lui en aie pas connu d'autres. Elle avait du reste de quoi s'occuper sans cela. Pour ce qui est de sa personne, elle était assez élégante et bien faite, et même beaucoup mieux qu'elle ne croyait. Mais comme il arrive d'ordinaire, elle faisait peu de cas de sa figure, qui était bien, et prisait fort son esprit, qui ne la menait qu'à des sottises. Voici un jugement qui peut paraître bien sévère, et surtout étrange, après la confiance que je témoignais à Montalais; mais alors je ne voyais pas tout cela, et je ne le pouvais guère à l'âge où j'étais.

L'histoire de Montalais et du marquis de Bragelone se rapporte au temps du passage du roi; c'est par l'oubli que j'en avais fait qu'elle

se trouve ici après la mort de monsieur le duc. Je reviens à ce qui suivit cet évènement.

L'étiquette voulait que pendant quarante jours Madame restât dans sa chambre tendue de noir, pour y recevoir les condoléances des états et des diverses compagnies : Madame se mit encore au-dessus de cette coutume, que nulle princesse n'avait osé enfreindre jusque là, et, sans plus se soucier, elle sortit bravement onze ou douze jours après la mort de son époux. Je ne puis dire combien tout le monde fut choqué de cette indécence. Ce fut bien pis quand elle se mit en route pour Paris, où elle allait implorer les bontés du roi. Au lieu de se tenir dans un carrosse bien fermé pour éviter d'être vue, elle prit une manière de voiture qui l'exposait à tous les regards; de sorte que partout où elle passait, chacun la reconnaissait et s'écriait. « Voilà Madame! » Cela eut lieu dans toutes les villes et bourgades qui étaient de l'apanage de Monsieur; et en la voyant ainsi s'en aller, c'était incontinent une désolation sans égale, parceque les pauvres

gens qui tiraient toujours quelque chose des charités de feu Monsieur, se retrouvaient ainsi dénués de toute assistance, et seuls avec leur misère.

On blâmait aussi Mademoiselle de s'être bien vite consolée, et même de la joie un peu vive qu'elle laissa paraître en partant pour Versailles. Mais il faut faire la part de l'âge, et ne pas demander à des enfants des sentiments plus durables qu'ils ne peuvent avoir. Il n'est pas étonnant que s'étant si fort ennuyées dans leur vieux château de Touraine, de jeunes princesses ne fussent un peu éblouies des plaisirs qui les attendaient, et ne passassent bien légèrement par-dessus leur chagrin.

L'affliction était plus grande dans ma famille. M. de Saint-Rémy venait de perdre sa place par la mort du prince, ce qui diminuait fort nos ressources. De mon côté, toutes mes espérances s'en allaient avec Madame. Nous nous lamentions. Ce fut bien pis quand on m'apprit le départ de Montalais. J'allai lui dire

adieu. Là je trouvai madame de Choisy, la mère de M. l'abbé de Choisy de qui j'ai parlé, et dont le mari avait été chancelier de M. Gaston. Cette dame me voyant tout en larmes, me dit : « Qu'est-ce, mademoiselle? êtes-vous donc si chagrine de rester à Blois ?»

Je n'eus pas la force de répondre; mais me sentant défaillir, je m'assis sur le pied d'un lit qui était là.

« Allons, n'ayez nulle honte, ajouta cette bonne dame, et dites-moi sans détours si vous seriez bien aise d'entrer, avec mademoiselle Montalais, chez madame Henriette.

» — Hélas ! madame, de tout mon cœur, lui dis-je.

» — En ce cas, ayez bon courage ; la maison de Madame n'est peut-être pas formée, il y aura place pour vous.

» — Ce serait pour moi, lui dis-je, une grande joie d'être auprès de cette princesse, et une plus grande encore d'y être mise par vous, madame.

» — Oui, répondit-elle, vous êtes une bonne

fille dont je sais toute sorte de bien et que je ne manquerai pas de dire à l'occasion, soyez-en sûre. »

Là-dessus je la quittai et m'en allai vitement au logis conter cette bonne nouvelle à ma mère. En entrant la première personne que je vis ce fut mon oncle le chanoine; mon frère était avec lui.

« Eh, bon Dieu! petite, dit-il en me baisant, avec son humeur enjouée, vous voilà bien radieuse: je vous croyais dans les larmes; est-ce l'effet de mon arrivée?

» — De votre arrivée, monsieur mon oncle, et de quelque autre chose aussi, car je mentirais de dire autrement.

» — Ne mentez pas, petite, s'écria-t-il, ne mentez pas, car c'est un gros péché. Allons, vite, mettons-nous à table et contez-nous ça. »

La joie fut grande chez nous; c'était à qui ferait pour moi les plus beaux rêves d'avenir; on ne parla d'autre chose au souper; et durant quinze jours que se fit attendre la réponse de madame de Choisy, je n'eus encore avec mon

frère d'autre entretien, tant sur ma toilette que sur ma manière de dire, de me présenter, et mille affaires aussi graves, sans jamais penser qu'une lettre pouvait tout détruire.

Enfin elle arriva, et il n'y eut plus de doute; je partais, j'allais à Versailles, à Paris, à la cour! On ne me laissait qu'une semaine pour me disposer et arranger mon trousseau. Aussitôt ma mère envoya querir des faiseuses de toute sorte, et on se mit à la besogne.

Ici, une pose. Près de commencer cette vie nouvelle, un trouble involontaire me saisit, la force me manque, et je me sens prise de pitié pour moi-même en voyant cette folle joie qui m'emportait alors. Je me demande ce qui serait advenu si jamais je n'étais sortie de la petite ville de Blois et de la terre de La Vallière. Hélas! moins de grandeurs et moins d'abaissement; peu de plaisirs éclatants, mais aussi peu de regrets; et à l'âge où me voici, si quelque ami, ignoré comme moi, me pressait de lui raconter ma vie, je n'aurais à me troubler devant aucun de mes souvenirs.

Il faut le dire pourtant : au milieu de cette joie naïve, de ces belles espérances qui m'éblouirent un moment, se glissa en même temps comme un instinct de frayeur dont je ne me rendais pas plus compte que de ma joie. Je me mis à penser que j'allais quitter ma famille, mes amis, peut-être pour toujours; je calculais les heures qui me restaient à passer près d'eux, et voyant combien c'était peu, je me sentis autant de chagrin que j'avais eu de bonheur auparavant. Moi qui avais été si impatientée des retards de madame de Choisy, j'aurais donné l'infini pour différer mon départ seulement de quelques jours. Mes inquiétudes et mes ennuis passés me faisaient à la fois honte et pitié. J'eus Paris en horreur, et les champs de la Touraine se parèrent tout-à-coup d'un charme inconcevable.

Enfin, la veille de partir, je sortis furtivement, et prenant mon frère par le bras, je montai avec lui vers le château; je voulais voir encore tout ce que j'avais vu chaque jour de mon enfance, et dire à tout cela un dernier

adieu. Le gardien, qui, depuis la retraite de Madame, n'avait, je crois, ouvert à personne, fut bien étonné de ma visite. Nous traversions ensemble ces cours, ces jardins que l'herbe recouvrait déjà; et tandis que ce brave homme déplorait à part lui tant d'abandon et de solitude, j'enviais son bonheur de rester au moins parmi ces objets que j'allais quitter, et dont je tâchais de remplir ma mémoire. Arrivée à la chambre où j'avais habité si long-temps, un serrement de cœur me saisit; j'en sortis précipitamment; mais tandis que mon frère et le gardien s'éloignaient, j'y rentrai tout aussitôt, et m'agenouillant sur le plancher, je le baignai de mes larmes.

Ce dernier soir fut encore bien triste dans notre maison: nous nous regardions tous silencieusement, sans rien trouver à nous dire quoique chacun de nous eût le cœur tout plein. Enfin neuf heures sonnaient quand il fallut s'aller reposer; je me jetai aux pieds de mon oncle le chanoine et lui demandai sa bénédiction. Il posa ses mains sur ma tête, murmura

quelques prières; puis me relevant pour m'embrasser : « Ma fille, me dit-il, allons, consolez-vous, et n'oubliez jamais que vous êtes chrétienne. »

CHAPITRE V.

Mon arrivée aux Tuileries. — Mariage de Madame. — Cour de Madame. — Mademoiselle de Créqui. — Mademoiselle de Châtillon. — Madame de Valentinois. — Madame va à Fontainebleau. — Le roi devient amoureux de Madame. — Jalousie de Monsieur, frère du roi. — Je retrouve Montalais. — Galanteries du comte de Guiche. — Mesdemoiselles de Pons et de Chimerault. — Comment je vins à aimer le roi. — Réflexions. — Ballet des Saisons. — Le roi y figure le Printemps. — MM. d'Armagnac et de Villeroi. — Lulli. — Mesdemoiselles de Chalais et Tonnay-Charente. — Le bois. — Causeries. — Confidence. — Frayeur.

Quelque diligence que j'eusse pu faire, je n'arrivai chez Madame qu'après son mariage. On me dit que les divertissements avaient été fort médiocres, et que tout s'était passé en compliments et visites. Pour lors la cour de Madame était des plus brillantes et des plus remplies de plaisirs. Tout ce qu'il y avait de choisi dans les deux sexes s'y trouvait et y faisait assaut de magnificence. Là on voyait ma-

demoiselle de Créqui, mademoiselle de Châtillon et la belle madame de Valentinois. Parmi les hommes il ne faut pas oublier le frère de cette dernière, le comte de Guiche, qui n'était pas moins beau que sa sœur. Toutes ces personnes et d'autres se réunissaient tous les jours chez Madame, qui alors était aux Tuileries, et le temps se passait en des amusements de toute sorte. Il n'est besoin de dire que la galanterie ne tarda pas à s'en mêler.

Au bout d'un certain temps Monsieur et Madame partirent pour Fontainebleau, où étaient Leurs Majestés, et ce furent des plaisirs nouveaux. Le roi ne passait guère un jour sans venir chez Madame; et comme cette assiduité étonna, à cause de la répugnance qu'il avait montrée pour sa personne devant qu'elle fût mariée, on ne manqua pas de pousser les jugements fort loin, et de dire que présentement le roi était amoureux de Madame. Cela fit du bruit. La reine-mère s'en inquiéta et en parla à Monsieur, qui se montra fort jaloux. Je savais toutes ces menées par Montalais, laquelle

couchait encore avec moi, et me mettait au courant de tout. Si je l'eusse voulu croire, il n'eût tenu qu'à moi de prendre ma part dans ces intrigues galantes, car elle ne finissait de me répéter que le comte de Guiche m'en voulait, et aussi d'autres jeunes gens d'alors. Je la laissais dire, et faisais semblant de m'en moquer, bien qu'au fond je fusse persuadée de l'inclination de M. de Guiche qui ne cessait de m'en poursuivre.

Cela dura ainsi quelque temps ; après quoi le roi cessa tout-à-coup ses instances auprès de Madame, et se montra fort galant vis-à-vis de mesdemoiselles de Pons et de Chimerault. Mademoiselle de Pons était une jeune personne fort agréable, et pour laquelle je me sentais beaucoup d'inclination. Elle se trouvait, comme moi, récemment arrivée de province et presque aussi neuve aux manières de la cour ; de sorte qu'elle ne s'aperçut guère des soins qu'on lui rendait. Pour Chimerault, qui était des plus coquettes, elle avait une mine radieuse : je la détestai tout d'abord.

Le mot m'est échappé, qu'on me le pardonne. Hélas! cette première impression, qu'un an auparavant j'avais reçue à Blois, ne s'était point effacée; je la conservai durant tout ce temps sans oser la découvrir à personne; et à peine à Fontainebleau, je la sentis plus vive et plus pénétrante que jamais. Comment en eût-il été autrement? Tous les jours je pouvais l'entendre et le voir, c'est-à-dire voir ce qu'il y avait de plus gracieux et entendre ce qu'il y avait de plus noble au monde. Ajoutez que je me livrais à ce charme avec d'autant plus d'assurance, que je ne craignais pas d'être remarquée. Perdue parmi tant de jeunes filles qui étaient attachées à Madame, quelle apparence qu'il daignât faire attention à moi, et moi que je pusse élever les yeux jusqu'à lui? Et à vrai dire, ce n'était pas son titre de roi ni toute la splendeur de son rang qui m'éblouissaient. Je ne voyais en cela qu'un accompagnement qui allait bien à sa personne et qui semblait fait tout exprès pour lui, mais sans lequel il aurait encore été le premier des hommes. Plus je le

contemplais, plus je me disais qu'il n'avait son pareil nulle part, ni en grâce, ni en majesté; et si je regardais ceux qui étaient là, même les plus vantés, pour les lui comparer, je me disais encore qu'il était bien fait pour être leur souverain.

Voilà comme cet attachement, qui d'abord n'avait été qu'une sorte d'admiration légitime et involontaire, devint par degrés un amour plus puissant que moi-même, et que je finis par accepter comme nécessaire à ma vie.

Ce qui servait encore à en augmenter la violence, c'est le secret même que j'étais obligée d'en faire : attentive à observer non seulement mes gestes et mes paroles, mais jusqu'à mon silence, dès qu'il venait à paraître, c'était en moi un trouble extraordinaire dont je n'étais pas maîtresse, et qui devait, ce me semble, éclater aux yeux de chacun; alors j'aurais donné l'infini pour être à mille lieues de là et pour me cacher à tout le monde. Et cependant, par une contradiction que de plus habiles sauront expliquer, je n'avais tout le jour d'autre pensée

que pour le moment de sa venue, et je comptais les heures et les minutes avec une impatience qui les faisait durer plus d'un siècle.

Ainsi j'étais également malheureuse, que je le visse ou ne le visse pas. Mais quelque chose de bien étrange, c'est que dans ces tourments même il y avait une douceur secrète qui me les rendait chers et m'y attachait pour ainsi dire ; de telle sorte que, sans espoir de l'avenir, je me résignais aisément à mon état présent, contente de penser à mon amour et d'aimer pour le plaisir d'aimer.

Plusieurs mois se passèrent dans ces alternatives de sentiments, et sans que personne ait jamais pu soupçonner la cause de quelque tristesse que je ne pouvais dissimuler. Montalais, qui jamais n'était à court de questions, parlait du comte de Guiche et lui attribuait l'honneur de ces mélancolies; il en résultait, de la part de ce dernier, de nouvelles assiduités plus insupportables de jour en jour, mais que la crainte d'éveiller d'autres soupçons me forçait d'endurer.

A cette époque il y eut des fêtes à Fontainebleau; on donna un ballet où le roi et Madame dansèrent. Je ne dirai pas trop en disant que ce ballet fut le plus magnifique et le plus galant qui jamais ait été. On avait choisi le bord de l'étang pour y placer le théâtre, et en même temps on avait eu le soin de laisser ce théâtre ouvert; par cette invention on pouvait voir le ciel, qui ce soir-là était fort étoilé, et les eaux de l'étang qui semblaient aussi tout en feu par la quantité de bougies qui venaient s'y réfléchir. Il n'y eut qu'un cri d'admiration pour tant de beautés; mais l'admiration fut plus grande encore quand les danseurs parurent, quoique le respect ne permît pas alors d'en rien témoigner. Le roi était en tête, représentant le Printemps, dont il avait la grâce et la figure; tout le monde disait que ce dieu n'aurait pu choisir quelqu'un plus digne de le remplacer; et les plus enthousiastes assuraient qu'il aurait bien pu être jaloux.

Ce serait de l'injustice de ne pas louer le comte d'Armagnac et le marquis de Villeroi,

lesquels faisaient aussi leur personnage dans ce ballet, qu'on appela *le ballet des Saisons*. On y vit encore M. de Guiche et tant d'autres, tous disputant d'élégance et de belles manières. Le comte de Saint-Aignan, l'inventeur de cette fête, eut sa part des éloges, et aussi les violons, tous excellents, et qui étaient conduits par le célèbre Lulli. Le roi en fut si charmé qu'il le nomma ce soir-là même intendant de sa musique.

Au sortir de ce ballet, la société se répandit par divers côtés dans les bosquets, où l'on trouvait partout des tables superbement dressées et servies par des nymphes ou de jeunes sylvains couronnés de lierre. On n'avait jamais rien vu de comparable, et les surprises ne prenaient pas de fin.

Quant à moi, depuis long-temps je n'entendais ni ne voyais plus rien ; la belle image de ce dieu que j'avais vu dansant était toujours devant mes yeux et me rendait insensible à toute autre chose. J'en tombai dans une muette rêverie, la plus douce que j'eusse en-

core ressentie, et qui me conduisit à chercher la solitude. J'étais alors avec mesdemoiselles de Chalais, de Tonnay-Charente (1) et Montalais, qui me donnait le bras; je leur demandai si elles ne voulaient pas entrer dans le bois pour y prendre le frais; elles me répondirent qu'elles le voulaient bien; et aussitôt nous y entrâmes toutes quatre. Nous allâmes pendant ainsi près d'une demi-heure, tout en parlant de la fête qui venait d'avoir lieu et de cette belle nuit que nous avions devant nous; on n'en pouvait désirer une plus belle : l'air était à la fois doux et frais, car s'il se ressentait encore des chaleurs de la journée, il était à tout moment tempéré par de petits zéphyrs que l'on entendait de loin passer dans les feuilles avant de sentir leur douce haleine. Il y avait sur les arbres une multitude de rossignols qui ne cessaient de chanter et semblaient répondre au bruit des instrumens de musique. Nous ressentîmes toutes l'effet de cette superbe soirée. Ces dames, qui

(1) Depuis madame de Montespan.

d'abord avaient été fort bruyantes, diminuèrent petit à petit leurs éclats et tombèrent comme moi dans un silence plein de charmes. Nous marchâmes encore de cette manière assez longtemps; lassés enfin, on s'assit au pied d'un gros arbre à la lisière des bois. Là, les causeries et les confidences recommencèrent leur train, et toujours sur le même sujet. On parla de la fête, des danseurs, des danseuses, mais des danseurs surtout. On se demanda quel était le plus aimable de ceux qui avaient paru dans le ballet, et chacune fut obligée de donner son avis, mais vous devinez ce qu'il fallait en croire.

« Pour moi, dit mademoiselle de Chalais, je ne connais pas de cavalier plus accompli en tous points et de meilleure mine que M. de Saint-Aignan : qu'en pensez-vous, mesdames?

» — Oh, oh! s'écria mademoiselle de Tonnay-Charente, et M. de Guiche, mademoiselle? M. de Guiche est donc bien changé! »

Nous nous mîmes toutes à partir de rire, parceque c'était choses connues que les inti-

mités passées du comte de Guiche et de mademoiselle Chalais. « Riez si bon vous semble, mesdames, répliqua celle-ci, je ne lui sais rien de comparable, si ce n'est le marquis de Montespan; mais il n'y a personne ici qui s'y intéresse. »

C'était le tour de mademoiselle Tonnay d'être moquée: mais comme elle a infiniment d'esprit et de mordant, elle se tira de là par une nouvelle agacerie fort piquante, dont Chalais devint toute rouge, selon sa coutume.

Montalais, que ce jeu amusait, s'écria: « Assez, assez, mesdames! finissons cette petite guerre, d'autant que par la nuit qu'il fait on ne pourrait vous voir rougir... Mais, bon Dieu! cette pauvre Chalais, comme elle a les joues brûlantes!... Mademoiselle, vous trouvez-vous mal?

Et mes folles de rire de plus belle, et d'embrasser Chalais qui se débattait contre elles et ne savait plus où cacher sa honte. Ces picoteries durèrent encore quelques instants, et puis, pour la troisième fois, on se remit à parler des

divertissements de la soirée et de tous ceux qui s'y étaient signalés ; mais alors, sans plus de déguisement, chacune avoua celui qu'elle avait préféré et qu'elle plaçait le plus haut dans son estime.

Jusque là je m'étais abstenue de parler, craignant toujours de faire connaître ma pensée ; et pourtant, d'un autre côté, je me mourais d'envie de le faire, tant les éloges qu'elles donnaient aux uns et aux autres, sans jamais nommer celui qui en était le plus digne, me semblaient pleins de mauvais goût et d'impertinence ; je ne pus même en cacher tout-à-fait ma surprise ; sur quoi mademoiselle de Tonnay me pressa de m'expliquer à mon tour et de leur donner mon sentiment.

» Hélas ! dis-je aussitôt et en laissant échapper un soupir, se peut-il bien qu'on remarque ces hommes quand ils sont à côté du roi ?

» — Comment ! s'écrièrent-elles toutes à la fois, il faut donc être un roi pour vous plaire ?

» — Non, mesdames, leur répondis-je de

méme; et telle était la douceur de cet aveu si long-temps retenu, que je ne songeais plus à mes paroles. Non, la couronne n'ajoute rien aux grâces de sa personne, bien au contraire elle en diminue le danger : ha! croyez-moi, il serait trop à craindre s'il n'était pas roi. »

Elles se regardèrent toutes trois sans me répondre.

Pour moi, ces derniers mots m'étaient à peine échappés que je revins de mon égarement; troublée, éperdue, comme une folle, je m'élançai pour me sauver dans le bois, quand un bruit se fit entendre près de l'arbre où nous étions assises, et nous découvrit deux hommes qui s'y cachaient. Mes compagnes effrayées poussèrent un cri, toutes nous nous levâmes, et nous prenant par la main, nous courûmes sans nous arrêter jusqu'au château.

CHAPITRE VI.

Prière. — La confidence. — Maladie feinte. — M. de Roquelaure. — Larmes. — Le roi et les filles d'honneur. — Premières paroles du roi à madame de La Vallière. — Suites de cet entretien. — Jalousie du comte de Guiche. — Rupture. — Le comte de Guiche et Madame. — La chasse. — L'orage. — L'entrevue. — Galanterie du roi. — Mot de Madame.

Dès que nous fûmes rentrées, je montai dans ma chambre, et là, me jetant sur mon prie-dieu, je me mis à pleurer amèrement. La crainte des propos et de la honte que j'allais encourir me ramena vers la religion, je demandai pardon à Dieu de ma faiblesse, et tout en me soumettant à sa volonté, je le priai de veiller sur moi et de me sauver des humiliations.

Comme je finissais, Montalais entra; elle voulut me faire parler, mais je me sentais si forte, de la prière que j'avais faite que je résis-

tai au plaisir de m'épancher avec elle; j'affectai même de rire de ce que j'avais dit dans le bois, comme d'une plaisanterie de ma part. Je ne sais si elle fut dupe de ces ruses, mais pour ce soir-là elle ne revint plus à ses questions, et nous nous endormîmes.

Le lendemain je fis la malade et ainsi le jour suivant; je ne pouvais me résigner à paraître devant mesdemoiselles de Chalais et de Tonnay-Charente; et puis j'étais si sûre de la hâte qu'elles auraient eue de conter notre aventure, que je m'attendais à voir tous les yeux se fixer sur moi. Il fallut pourtant me rendre chez Madame. Dans le premier appartement je rencontrai MM. de Vardes et de Saint-Aignan qui me saluèrent sans rien faire paraître d'extraordinaire; cela me rassura, et je me dis à moi-même que je m'étais peut-être exagéré les choses et que j'avais eu grand tort d'accuser si promptement ces dames. J'arrivai ainsi jusqu'au grand salon, où déjà il y avait nombreuse compagnie, entre autres mesdames de Soissons et de Chevreuse, et parmi les hommes M. de Beringhen

et le duc de Roquelaure; ce dernier, qui est un facétieux, comme on sait, ne me vit pas plus tôt qu'il s'avança vers moi, et d'un air galant et badin tout à la fois, me dit en me tendant la main : « Venez, mon illustre aux yeux mourants, qui ne pouvez aimer à moins qu'un monarque. »

Ces mots furent pour moi comme un coup de foudre; puis ma force m'abandonna tellement que j'allais tomber sur le parquet, n'était mademoiselle de Tonnay-Charente qui vint à propos me soutenir par le bras. Quoique je ne fisse pas de doute pour lors que ce malheur me venait d'elle, j'acceptai son secours, et même, en m'asseyant, je la remerciai tout bas; puis, comme on se réunissait autour de moi pour savoir la cause de cette défaillance, je dis qu'il n'y fallait pas prendre garde et que c'était une suite de ces jours passés. Bientôt je trouvai en ceci même un prétexte tout naturel pour me retirer, et j'allai me renfermer dans ma chambre, où je versai encore beaucoup de larmes.

Le jour suivant je retournai chez Madame; le roi y était, qui causait avec mademoiselle de Pons, puis qui parla successivement à toutes les filles de Madame. J'étais assise la dernière sur cette rangée où passait le roi, de manière que je le voyais s'approcher peu à peu, et je prévoyais qu'il m'allait aussi adresser la parole. Cet honneur ne m'était jamais arrivé, je me sentais dans une frayeur extrême, et près de suffoquer; enfin il vint à moi et me dit d'une voix que je crois ouïr encore:

« Que vous semble, mademoiselle, du ballet de samedi? ne vous en souvient-il plus?

» —Si fait, lui dis-je, sire, il m'en souvient, et il m'en souviendra toute ma vie. »

J'ajoutai encore quelque chose pour cacher mon trouble, car dès qu'il entendit ma voix, le roi, comme s'il la reconnaissait, fit soudain un mouvement de surprise et me regarda avec un soin si attentif que je ne savais plus où j'en étais; si cela eût duré, c'en était fait de moi; mais après quelques secondes il se retira en me faisant le salut le plus galant, et avant de sortir

il se retourna encore deux ou trois fois pour me regarder.

Ces mêmes attentions de la part du roi continuèrent les jours suivants, et à Versailles, où toute la cour alla passer le mois de juillet. Tous les soirs il se rendait chez Madame, et après l'avoir saluée et lui avoir rendu ses devoirs, il trouvait un moment pour s'écarter et venir m'entretenir. Comme le roi avait paru précédemment amoureux de madame Henriette, on ne douta pas que ce ne fût la suite de cette passion qui l'amenait si souvent chez elle; cette pensée éloignait de moi les soupçons, et à mon égard il était si timide et si respectueux, il évitait si bien de me parler d'amour, que je ne pouvais qu'être honorée des soins qu'il me rendait, sans porter ailleurs mon imagination. Ainsi tout se réunissait avec moi-même pour achever la défaite de mon cœur.

Je cherchais donc à m'abuser sur les sentiments du roi, et je m'autorisais de sa réserve pour répondre à l'estime que je croyais lui in-

spirer. Le comte de Guiche seul ne fut pas dupe. Il vint me faire une scène affreuse de jalousie et se plaindre de mon changement. Je lui dis que j'étais toujours ce que j'avais été pour lui, pleine d'estime et de respect, mais rien de plus. Il continua sa plainte et me dit de choisir entre lui et le roi; qu'il savait bien ne pas valoir un monarque, mais pourtant qu'on voudrait encore de lui quelque part : bref, des reproches d'une dureté et d'une déraison incroyables.

Il me quitta là-dessus fort courroucé, et moi tout étourdie de cette humeur jalouse à laquelle je n'avais donné aucun droit. Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que, soit par une finesse de courtisan, soit par un réel attachement pour Madame, le comte de Guiche m'avait assez délaissée dès les premières visites du roi, et s'était au contraire attaché à Madame. Il s'était formé entre eux une liaison que tenait peut-être un peu de leur dépit mutuel et de l'envie que tous deux me portaient; car Madame se ressentait encore de son faible pour le roi.

Tous ces manéges, je les tenais de Montalais.

Fidèle à sa nature, elle n'avait pas tardé à se mettre dans la confidence de Madame, et elle s'employait pour le comte de Guiche comme elle désirait de s'employer pour le roi; mais tout son zèle avait été inutile jusque là, et je ne voulus rien avouer : d'ailleurs qu'aurais-je avoué ?

Hélas! cette position si douce entre l'attente et la crainte ne dura pas long-temps, et je sus bientôt ce que je souhaitais sans y croire. A quelques jours de cette querelle avec M. de Guiche, il y eut une grande chasse où les dames assistèrent. On partit de grand matin, et, après la bête tuée, on revint dîner au parc, où une table magnifique avait été dressée. La chaleur était extrême, et il y avait à l'horizon plusieurs petits nuages qui, commençant à se rassembler, faisaient craindre un orage. On n en continua pas moins de dîner, quoiqu'on fût à une certaine distance du château, et l'on s'oublia si bien qu'il fallut tout-à-coup chercher un abri contre des torrents de pluie; chacun se sauva comme il put, ne songeant qu'à soi et à

se mettre à couvert. Dans ce tumulte je perdis la tête, et courant d'arbre en arbre je ne savais où me cacher ; le roi survint, et m'offrant gracieusement la main, il me conduisit sous un arbre dont l'eau ne pouvait traverser l'épais et large feuillage.

Dès que j'y fus je pensai à ce qu'on en pourrait dire, et je m'apprêtai à fuir ; mais lui me retenant par la main :

« Hé quoi ! mademoiselle, me dit-il, avez-vous plus peur de moi que de l'orage ? Je suis donc un prince bien malheureux puisque je suis un objet d'effroi quand je voudrais en être un de confiance et d'attachement ! De grâce, mademoiselle, ai-je rien fait pour mériter votre haine ?

» — Oh ! que vous êtes sûr du contraire, lui répondis-je, et que vous savez bien être le prince que tout le monde aime !

» — Vous me rassurez par ces mots, me dit-il, et s'il en est ainsi, apprenez que je ne veux pas seulement être aimé comme roi, mais

comme votre serviteur le plus tendre et le plus dévoué. »

Et tout aussitôt il tomba à mes genoux en fondant en larmes, et il me dit qu'il ne se relèverait pas de là que je ne lui eusse accordé son pardon pour oser m'aimer comme il faisait.

Il faut l'avouer, je sentis alors une bien douce émotion qui tenait de l'aise et de la fierté; je voyais à mes pieds le plus grand roi de la terre, et il me parlait en des termes qui en faisaient presque mon esclave. Malgré la crainte où j'étais qu'on pût nous découvrir, je laissai tomber sur lui un regard qui devait lui expliquer toute mon âme; et sans avoir la force de répondre, je le contemplai quelque temps dans ce magnifique abaissement.

Mais tout-à-coup une pensée affreuse vint me traverser comme un éclair :

« Ah! sire, m'écriai-je, pouvez-vous ainsi vous jouer d'une pauvre jeune fille, et faut-il que les moqueries de M. de Roquelaure m'aient nui à ce point dans votre esprit?

» — Qu'est-ce à dire de M. de Roquelaure?

dit le prince en se relevant. Mademoiselle, il n'est rien de plus respectueux que l'amour que vous m'inspirez; et certes je ferai respecter cet amour de tout le monde. »

Alors je lui expliquai le propos que M. de Roquelaure m'avait tenu chez Madame en présence de M. de Beringhen, et je suppliai le roi de n'en pas croire un mot.

« — Voilà, dit le roi, qui est bien triste pour moi, puisque c'est démentir l'espoir que j'avais d'être aimé. Et puis, ajouta-t-il avec un sourire qui était ensemble doux et railleur, est-il bien loyal à vous, mademoiselle, de démentir ainsi vos propres paroles? »

A mon tour je me récriai; et lui avec les expressions les plus délicates et les mieux choisies pour ménager ma délicatesse, me raconta l'aventure du bois, les confidences de ces dames, et ce que j'avais dit moi-même touchant sa personne. Il ajouta que voyant des filles de Madame entrer à cette heure sous les arbres, il avait été curieux de connaître ce qui nous y amenait, et qu'il nous avait suivies avec M. de

Beringhen, jusqu'à cet arbre d'où il avait tout entendu ; qu'à ce qu'une d'entre nous avait dit de lui, sans qu'il la reconnût, il n'avait pu retenir un mouvement de joie, et qu'enfin c'étaient eux qui nous avaient fait cette belle peur.

Quand il eut fini ce récit, sans me donner le temps de répondre, il se jeta de nouveau à mes pieds, et il me conjura de lui avouer que c'était bien moi qu'il avait entendue, et que je gardais encore pour lui le même intérêt.

Toute pressée que j'étais par la vérité et par mon propre cœur, j'eus la force, d'autres diront la dureté de ne rien avouer ; je n'osai non plus renier trop hautement mes paroles, mais je pris un assez juste biais pour lui laisser croire que je payais de retour ses sentiments sans jamais en convenir. Son cœur était déjà trop d'intelligence avec le mien pour ne pas entendre ce langage ; de sorte que sans plus insister il se mit à parler du bonheur qu'il avait d'être auprès de moi, et de pouvoir ainsi m'entretenir ; que c'était une faveur que depuis un siècle il n'avait cessé de demander aux dieux ;

et mêlant aux transports de sa passion un peu de badinage, il dit qu'il voulait par reconnaissance élever un temple à l'Amour, et qu'il y ferait mettre ma statue.

Que vous dirai-je ? cet entretien, qui me sembla d'une minute, dura près de trois heures, et l'orage, dont tout le monde trembla, passa comme inaperçu sur nos têtes; mais une chose admirable, ce fut la galanterie du roi, lequel durant cette tempête resta constamment découvert, aimant mieux exposer sa santé que de ne point me donner cette marque de respect.

Enfin il fallut retourner au château, et ce fut alors seulement que nous nous aperçûmes que chacun s'en était allé, et du temps prodigieux que nous avions passé sous cet arbre. Le roi en était désolé par la crainte de me compromettre, et il m'assura, ce dont je fus touchée infiniment, que telle était sa vénération pour ma personne, qu'il aurait plutôt renoncé à cet entretien qui le comblait de bonheur, que de m'affliger par les désagréments qui pourraient m'en revenir.

Pourtant il me supplia en grâce de ne point l'éviter. Je lui dis que je le reverrais toujours avec joie, mais autant que ma renommée n'aurait point à en souffrir.

Là-dessus nous rentrâmes au château chacun de notre côté. Tout le monde avait été assez affairé pour ne point remarquer notre absence. Madame seule eut comme un frisson à ma vue, et à minuit, en se retirant, elle me dit: « Ma mie, vous étiez bien rêveuse cette soirée. »

CHAPITRE VII.

Sage retour. — Combats. — Promenade. — La calèche. — Propos d'amour. — La reine-mère. — Les bracelets. — Pique de Madame. — Premier billet du roi. — Réponse. — M. de Benserade et M. le marquis de Dangeau. — Mes études. — Mariage de mademoiselle d'Orléans. — M. de Beziers. — Le prince Charles. — Jalousies du roi. — Les Turcs. — Convention. — M. Fouquet. — Une dame obligeante. — Réponse à cette dame.

O mon Dieu ! qu'on se représente une fille de mon âge, d'une médiocre naissance, sans fortune, qui se voit recherchée par un prince jeune comme elle, beau, triomphant, qu'elle a aimé, et qui de lui-même répond à cet amour : ah ! si je ne m'abuse, il doit y avoir quelque pitié pour cette âme si tendre et si novice ; et les hommes et Dieu surtout ne la jugeront pas dans toute leur sévérité.

Et même je pourrais le dire, ce ne fut pas

sans combattre que je m'abandonnai au bonheur de me savoir aimée. Revenue du premier enivrement, je me le reprochai de toute la force dont j'étais capable. Le souvenir de ma mère, de mon oncle de Tours, revint à mon esprit; je résolus de suivre le dernier précepte qu'il m'avait donné, et, comme il le disait, de vivre en bonne chrétienne.

Mais par un retour plus puissant que ma volonté, cette image que je ne pouvais chasser m'apparaissait tout-à-coup; et lorsque je me croyais bien sûre de moi-même, elle faisait évanouir mes plus sages résolutions. Je revoyais ses traits, ses regards nobles et pleins d'amour; ses discours, je croyais les entendre; et alors c'était une longue extase, une douce et ineffable contemplation.

Ainsi je ne pus me dérober long-temps aux attentions du roi. Cependant il évitait de me voir chez Madame, et il mettait dans sa conduite beaucoup de réserve; mais le soir, aux promenades qu'on faisait dans le parc, il descendait de la calèche de Madame et venait se

placer à côté de la mienne, dont la portière demeurait ouverte. De cette façon nous pouvions aisément nous entendre. C'était un grand charme. Il avait toujours à la bouche les propos les plus tendres, et il ne tarissait pas en serments sur sa passion et sur ses respects. De mon côté, je ne prêtais qu'avec trop de complaisance l'oreille à ses paroles; et si la retenue m'empêchait d'y répondre comme il l'eût désiré, j'écoutais dans une espèce de langueur molle et amoureuse qui signifiait assez.

Il y avait aussi des poses et des silences qui n'étaient pas sans douceur. Alors, renversée à demi dans ma chaise et sans qu'il pût me voir, je contemplais son visage qui se dessinait sur le ciel, où je regardais jouer au vent les panaches de son chapeau. Quelquefois encore, comme enivrée dans ma rêverie, je me plaisais à écouter les pas de son cheval qui courait près de mon carrosse, ou bien le grincement des roues qui sillonnaient le sable. Tout, dans ce temps-là, tout, jusqu'aux moindres choses, n'était qu'amour et délices.

Je ne finirais pas à raconter les émotions qui se pressaient dans mon âme, et les marques publiques de tendresse dont le roi me comblait, car il n'était pas toujours maître de lui-même, et il se trahissait devant nos ennemis.

Dans ce temps-là les loteries devinrent de mode à la cour. La reine-mère, qui était presque toujours souffrante et ne pouvait guère aller chez les autres, s'empara de Madame pour amener ceux qui lui tenaient compagnie. On fit chez elle des loteries magnifiques. Un soir le roi y gagna des bracelets d'un grand prix. Toutes nos dames les enviaient et étaient dans l'attente de savoir à qui il daignerait les offrir. Comme on parlait encore de ses soins pour Madame, il était à penser que ce serait elle qui en aurait l'hommage. Tout le monde donc tourna les yeux vers Madame afin de voir comment elle accueillerait cette galanterie et la joie qu'elle en laisserait paraître. J'étais dans un coin à l'écart, d'où j'observais tout ceci, ou plutôt je goûtais en silence le plaisir d'admirer le roi ; je le vis qui, les bracelets à la main, pro-

menait ses regards dans la salle comme pour y chercher quelqu'un. Le cœur me battit avec violence par le pressentiment de ce qui allait suivre. Je tremblais, je désirais tout à la fois; enfin il se leva, et traversant plusieurs rangées de dames, il me présenta les bracelets.

Cette préférence devait paraître si extraordinaire, que j'eus l'air de m'y méprendre.

« Ils sont fort beaux, lui dis-je en baissant les yeux. Et en même temps je fis un geste pour les lui rendre. »

— « Non, mademoiselle, s'écria-t-il, les voilà en de trop belles mains pour rentrer jamais en les miennes. »

Et sans me donner le loisir de répliquer, il fit une profonde révérence et retourna à sa place.

Une marque d'estime si publique aurait peut-être flatté la gloire de bien des dames qui étaient là; quant à moi, j'en fus aussi affligée que honteuse, car je sentais les éclats qui en seraient la conséquence. Je regardai Madame, et je vis que son dépit était au comble, bien qu'elle affectât de regarder le choix de Sa Ma-

jesté comme un caprice du moment et presqu'une plaisanterie. Tout le monde chuchotait, et déjà il y avait en jeu bien des haines et des jalousies. La reine seule, par une confiance admirable en son époux, ne soupçonna rien. Cette confiance a été un grand malheur pour tous : une larme de cette princesse m'eût sauvée.

Le lendemain je reçus une lettre du roi, toute pleine d'amour et de transports. Il m'y disait qu'il n'avait pu se résigner à mentir si fort à son cœur que d'offrir à d'autres ce qui n'allait bien qu'à moi; que toutes ces gênes commençaient à lui peser.

« Croyez-moi, ajoutait-il, ne prenez garde à » ce qu'on pourra dire autour de vous; qu'il » vous suffise de savoir que je vous aime, et » que ma tendresse vous défendra, quand » même. »

C'est M. Benserade qui me remit cette lettre. Il me demanda si je n'y faisais pas de réponse. Je voulus essayer, mais je ne pus réussir à rien, tant j'étais troublée; de sorte que M. de Bense-

rade voyant mon embarras, me proposa assez ingénuement de m'y aider. Quand il eut achevé son billet, je le relus, je trouvai que c'était encore au-dessous de ce que j'avais dit et d'une sécheresse de cœur horrible. M. de Benserade est cependant un bel esprit, et connu pour tel; mais dans les choses de cœur il faut croire que l'esprit seul ne sert de rien. Je me remis donc à ma plume, et j'écrivis le billet suivant:

« Que nous nous ressemblons peu en une »chose, puisque je voudrais cacher à l'univers »un amant qui ferait l'orgueil de mille autres, »et que vous avouez hautement celle que per»sonne ne daignerait vous envier! De grâce, »sire, prenez plus de soin de votre gloire, et »souffrez un peu qu'on vous aime en secret. »

Ce commerce de lettres continua tous les jours; il se faisait par M. de Benserade ou par le marquis de Dangeau. Quelquefois encore il me reprenait fantaisie d'emprunter le style de ces messieurs, car j'avais de moi une extrême défiance et une égale envie de plaire au roi,

mais presque toujours, comme à la première épreuve, je revenais à ma façon de dire, qui, pour être moins fleurie, me semblait plus tendre et plus naturelle; dès lors aussi, afin de m'orner l'esprit et d'avoir un agrément de plus auprès de qui l'on sait, je me mis à parcourir toute sorte de livres et de traités; je poursuivis cette étude durant plusieurs années, et je puis dire aujourd'hui sans vanterie qu'il n'est guère d'histoire au monde dont je ne sois instruite.

Pour varier quelque peu celle-ci, je vais parler du mariage de mademoiselle d'Orléans, qu'on a déjà connue à la cour de Blois. Cette princesse était destinée à ne réussir jamais dans ses inclinations; on a vu combien elle fut trompée dans ses projets sur le roi, et les manéges inutiles de madame la douairière pour lui gagner le prince Charles, qui s'affola vers ce temps de la petite de Raré; or mademoiselle d'Orléans ne fut pas plus tôt recherchée du duc de Toscane, que celui de Lorraine s'enflamma subitement pour sa cousine et ne vit

plus qu'elle au monde. Celle-ci y répondait de son mieux. Je vous laisse à juger de leur désolation; cependant l'ambassadeur extraordinaire de Toscane, M. de Beziers, arriva, et dès le lendemain ce mariage se fit par ce M. de Beziers, dans la chapelle du Louvre. On avait craint que mademoiselle d'Orléans, qui est une tête à l'envers, ne fît des extravagances, et l'on plaça à ses côtés la Grande Mademoiselle, laquelle ne cessait de la surveiller durant la cérémonie et lui faisait de ces grands airs qu'on lui connaît: enfin tout alla assez bien: le prince Charles parut s'être résigné. Le lendemain, pour consoler la fiancée, le roi lui fit cadeau d'une vaisselle d'argent, de je ne sais quelle somme, et d'un magnifique trousseau. Elle partit. Mademoiselle de Montpensier, sa sœur, devait seule lui faire la conduite jusqu'à Cône; mais bientôt elles furent rejointes par le prince de Lorraine, qui, fidèle à son caractère, ne vit pas sa maîtresse en allée qu'il courut après elle à toute bride. Ils firent en route mille scènes de tragédie fort embarrassantes pour Mademoiselle,

et non moins pour M. de Beziers, l'ambassadeur extraordinaire, lequel devait tout rapporter à son souverain; mais c'est à Cône que la catastrophe fut terrible. Au moment de se séparer on versa des torrents de larmes. Il fallut en quelque sorte mettre de force la princesse dans sa voiture; et lorsqu'elle entendit le premier bruit des roues, elle se jeta aux portières en tendant les bras vers Mademoiselle, et en jetant des cris épouvantables.

J'aurais parlé avec plus de sérieux de ce désespoir, si je ne connaissais bien le naturel de mademoiselle d'Orléans, trop facile à se monter en un instant et à prendre des passions de tête qui étaient promptement remplacées par d'autres. La preuve en est qu'à peine arrivée en Toscane, la duchesse s'attacha sérieusement à son époux et n'eut plus de pensées que pour sa nouvelle patrie.

Cependant la passion du roi s'augmentait tous les jours, et même il s'y mêlait déjà des sentiments de jalousie. Je prenais des peines incroyables pour le rassurer. Il me disait qu'il

ne doutait pas une minute de mon attachement, mais que ce n'était pas assez de mon amour, qu'il lui fallait encore que d'autres ne pussent pas m'aimer. « Alors, lui disais-je, faites comme on dit que font ces vilains Turcs : sire, enfermez-moi. » Cela le faisait beaucoup rire.

Toutefois nous convînmes d'une chose. Je m'engageai à lui révéler toutes les galanteries qu'on pourrait m'adresser; car le goût du roi n'était pas encore assez déclaré pour que tout le monde se retirât devant lui.

Au temps dont je parle il y avait à la cour un homme très riche et très puissant, et qui étant à la fois homme de plaisir, se servait de ses richesses et de sa puissance pour satisfaire ses goûts. Cet homme, alors si envié, si à plaindre depuis, c'était M. Fouquet. Il jeta les yeux sur moi comme sur tant d'autres, et bientôt je n'eus plus de doute sur ses intentions.

D'abord je n'y pris pas garde, et je crus que le froid avec lequel j'accueillerais ses flammes suffirait pour les éteindre.

Pourtant il persévéra, et c'était tous les jours

des instances odieuses et sans nulle délicatesse. Ce Crésus s'imaginait que son or pouvait tout. J'étais au martyre et en même temps je n'osais en parler à Sa Majesté, tant l'affaire me paraissait grave. Or M. Fouquet vint tout-à-coup à changer de batteries. Instruit, je ne sais d'où, de l'amour du roi, et voyant qu'il ne pouvait jouer ce rôle d'amoureux, il voulut essayer de celui de confident. C'était comme un dédommagement pour son amour, et un poste utile pour sa politique. M'ayant donc rencontrée dans l'antichambre de Madame, il prit un moment où j'étais seule, et sans plus de détours il se mit à me faire un éloge du roi, que c'était un prince accompli, admirable en tout point; bien digne d'être aimé, enfin mille phrases qui indiquaient assez où il en voulait venir. Jugez de ma surprise et de mon dégoût. Je ne crus pas devoir rien cacher devant lui, puis par quelques mots bien secs et bien brefs, je coupai cours à toute autre question. Bien plus, cette fois je m'allai plaindre au roi. Contre mon attente, il n'en témoi-

gna rien; mais j'ai lieu de croire que c'était pour mieux se venger, et que de ce moment la perte du surintendant fut résolue. Cette pensée m'a long-temps poursuivie, et malgré tous les torts de M. Fouquet, je voudrais pour beaucoup n'en avoir jamais parlé.

Ce qui aidait pourtant à diminuer mes regrets, c'est cette abominable façon dont il en usa envers moi. Non seulement il me laissa entrevoir sans beaucoup de mystère le prix qu'il mettait à mon amour, mais espérant mieux réussir par d'autres, ou peut-être retenu lui-même par un reste de pudeur, il me députa une certaine femme de ses amies, appelée, je crois, madame du Plessis-Bellièvre. Cette dame si obligeante me déclara d'une voix fort douce et fort mielleuse que, si je le désirais, monsieur le surintendant avait vingt mille pistoles à mon service. Ce dernier trait passait tellement toutes les bornes, que je ne pus pas même m'en indigner; mais regardant cette dame bien en face, et élevant assez la voix pour que toute la compagnie pût m'entendre : « Ma-

dame, lui dis-je, vous prenez ici des peines bien inutiles; retournez vers celui qui vous a envoyée, et dites-lui que vingt millions ne me feraient point faire un faux pas. »

CHAPITRE VIII.

Profusions de M. Fouquet. — M. Colbert et M. Le Tellier. — Fêtes de Vaux. — Parole du roi. — Les Fâcheux. — Armes et devise. — Perfidie de Colbert. — Réplique de Pélisson. — La reine-mère et madame de La Vallière. — Avis. — Voyage de Nantes. — Arrestation de Fouquet. — Derniers amis d'un ministre. — Scandale. — La liste de M. de Bussy. — Mademoiselle Marneville. — La nouvelle Ligue. — Un ami du roi. — Mot de mademoiselle de l'Enclos. — La reine de Saba. — Facétie de M. de Roquelaure. — La bonbonnière.

Puisque j'en suis à M. Fouquet, je veux finir sur ce qui le concerne. Il y avait long-temps que les énormes profusions de ce ministre avaient excité la colère du roi. La haine de M. Colbert et de M. Le Tellier, mais plus encore les imprudences de M. Fouquet à mon égard, décidèrent sa ruine.

Elle était déjà arrêtée dans le cabinet quand

le roi se rendit avec toute sa cour à une fête superbe qui lui fut donnée par le surintendant à sa maison de Vaux. On n'a jamais rien vu de pareil. Chacun fut ébloui de la grandeur de ces jardins plantés par le célèbre Le Notre, et qui avaient coûté plus de douze millions. Saint-Germain et Fontainebleau n'en approchaient pas. Le roi ne put cacher sa jalousie. Il dit à M. Fouquet, qui l'observait avec inquiétude : « Monsieur, je ne pourrai plus dorénavant vous recevoir chez moi, vous y seriez trop mal logé. »

M. Colbert sourit à ces paroles, dont il comprenait le sens.

Bientôt les fêtes commencèrent, et l'on oublia tout ce qu'on avait déjà vu pour contempler ces nouvelles magnificences. Les comédiens jouèrent pour la première fois *les Fâcheux*, de Molière, avec un prologue admirable de M. Pélisson. Le roi fut charmé de cette comédie, et il s'amusa à désigner à l'oreille quelques originaux dont il avait donné l'idée à Molière, et qui eux-mêmes s'amusaient beau-

coup du portrait, sans le moins du monde s'y reconnaître.

Après la comédie on eut un feu d'artifice, puis le bal, qui dura jusqu'au jour. Le roi m'invita à plusieurs courantes. Son amour était au comble, et malgré la prudence que je lui conseillais, il ne pouvait me quitter d'un instant. Cet étourdissement que donne le bruit d'une fête et des instruments m'avait gagnée moi-même, et je veillais moins sur ce que je lui disais. Il me prit par le bras, et nous parcourûmes ainsi toutes ces salles splendides qui émerveillaient et choquaient le roi. J'étais chagrine que sa colère le détournât de son amour, et je le lui dis. Il me fit remarquer avec quelle affectation M. Fouquet avait partout suspendu ses armes: il est vrai que les plafonds en étaient tout couverts. C'était un écureuil avec une devise en latin, qui voulait dire: *Où ne monterai-je pas?*

Comme nous étions occupés à lire cette devise, M. Colbert survint. Je lui en demandai l'explication. « Cela se comprend de reste,

pour qui connaît la témérité de l'écureuil ou celle de son maître, » répondit le secrétaire d'État avec une malice infinie.

Le roi pâlit.

Juste en ce moment passa M. Pélisson, l'ami de M. Fouquet. « Votre Majesté n'a peut-être pas remarqué, s'écria-t-il en regardant fixement M. Colbert, que l'écureuil est partout poursuivi par des couleuvres? » Puis il continua son chemin sans attendre la réponse.

M. Colbert pâlit à son tour, mais ses paroles avaient porté leur coup, et le roi était d'une telle colère, qu'il voulait sur-le-champ faire arrêter le ministre. Je me jetai à ses pieds, je lui dis que ce serait souiller sa gloire; qu'il devait respecter la maison de celui qui le recevait, et ne pas terminer une fête par un emprisonnement.

Au même instant j'aperçus la reine-mère; j'allai droit à elle lui dire ce qui se tramait, et nous revînmes toutes deux recommencer nos supplications. Enfin le roi se laissa fléchir.

Toutefois je craignais encore quelques retours de colère par l'influence de M. Colbert; j'aurais voulu voir le ministre à mille lieues de ses ennemis. Je me déterminai donc à aborder madame du Pessis-Bellièvre, et je lui remis un avis au crayon. M. Fouquet lut le billet, le mit dans sa poche et ne bougea. Sa sécurité me fit frémir.

TAYLOR INST. OXFORD

Quelques jours après cette fête de Vaux, la cour alla à Nantes. Le roi donna pour prétexte à ce voyage sa santé, et l'envie de faire voir cette belle ville à la jeune reine. Ce fut là qu'on arrêta M. Fouquet. Il fut aussitôt transféré au château d'Angers, et tout le monde s'en revint à Fontainebleau.

Cependant la position de M. Fouquet alarmait le peu d'amis qui lui étaient restés; c'étaient tous des gens de lettres et sans aucun crédit. Au contraire ils avaient à lutter contre des hommes élevés et implacables qui ne demandaient que la mort du ministre. Madame la marquise de Sévigné et mademoiselle de Scudéry me vinrent trouver. Elles me dirent

qu'il fallait sauver un malheureux, et que seule je le pouvais. MM. Gourville, Hénaut, Pélisson, me firent les mêmes instances. J'avais grande envie de les servir, mais je doutais de mon pouvoir, surtout après les paroles dures qui en ma présence étaient échappées au roi. Néanmoins je priai, je pleurai, je suppliai.

De leur côté, les fidèles amis de M. Fouquet le servirent de tous leurs moyens, et nous réussîmes à le sauver.

C'est la seule occasion où je me sois mêlée des affaires de l'État.

Au milieu de cette terrible catastrophe de Nantes survint une petite circonstance dont l'esprit de scandale de messieurs les courtisans fit grand bruit. Quand on arrêta M. Fouquet, l'officier qui en était chargé trouva dans ses habits quantité de billets galants qui tous attestaient la générosité et les bonnes fortunes du surintendant. Vous pensez qu'on en étendit la liste indéfiniment. M. de Bussy en dressa une en toutes lettres, aussi véridique que tout ce qu'il écrit, et il la placarda au trumeau de sa

chambre. Les jeunes gens allèrent la voir, et il n'y eut pas de femme si respectée à la cour qui ne tremblât d'y lire son nom. Les frères, les maris prirent l'émoi. Il s'ensuivit une multitude de duels, et une indignation générale contre M. de Bussy. Toutefois, après tant de calomnies contre les dames, la seule qu'on trouva en faute fut Mesneuville, fille d'honneur de la reine. C'était une beauté accomplie et vraiment surnaturelle. Le duc d'Anville s'en était épris, et il voulait faire sa fortune en l'épousant. La pauvre fille fut chassée de chez la reine; et n'ayant plus rien à faire dans un monde qui ne pardonne pas, elle alla s'enfermer avec Dieu et pleurer dans un couvent.

Les plaisirs de Fontainebleau eurent bientôt fait oublier les tracas du ministère. De nouvelles intrigues commencèrent, moins sérieuses, il est vrai, mais non moins actives que celles de M. Colbert. Madame s'attacha entièrement au comte de Guiche, et madame de Soissons au marquis de Vardes. C'était une petite ligue de quatre amoureux contre moi; car

ces dames, quoique bien pourvues, comme on voit, auraient encore voulu joindre à tant de conquêtes une autre plus auguste. Madame de Soissons surtout m'en voulait à la mort. Elle fondait ses prétentions sur d'anciens droits, et de très anciens droits, ce qui justement me paraissait détruire ses prétentions, car, comme disait assez plaisamment mademoiselle de l'Enclos à un de ses anciens soupirants : « Que me parlez-vous de vos titres? Hé! monsieur, la prescription court si vite en amour! » Voilà ce que ne voulait pas comprendre madame de Soissons. Avant que d'être mariée elle plut au roi, dont elle était la première inclination. Cela exalta son ambition, qui n'alla à rien moins qu'au trône. M. le cardinal son oncle s'en flattait presque; mais la reine-mère y mit bon ordre. Ainsi détrônée, madame de Soissons n'a pu se consoler de sa chute; et quoique de peu de beauté et d'un esprit très médiocre, elle a toujours gardé sa visée. Par là tout s'explique. Son ancien amour pour Sa Majesté s'est changé

en belle et bonne haine contre moi. J'avoue que j'en étais parfois bien malheureuse, et que je me surprenais à regretter de ne pas savoir haïr comme elle, pour lui rendre un peu des peines qu'elle me causait. Le roi s'étonnait de mes larmes. « Mon Dieu, Louise, me disait-il, car il commençait à m'appeler familièrement par mon nom de baptême, que vous êtes simple de vous affliger de si peu, et que vous connaissez mal ces gens-là! Ils vous tourmentent parce qu'ils ne sont pas bien certains de ma tendresse ; du moment qu'ils la connaîtront, vous les verrez à vos pieds. Ne voudrez-vous jamais leur donner ce chagrin ? »

Ces propos du roi me faisaient rire, quoique j'en eusse ; et je lui répondais qu'il était plus mon ennemi qu'eux tous, de me donner de si mauvais conseils.

Il faut dire qu'il était bien secondé auprès de moi par le comte de Saint-Aignan son ami. Ce jeune seigneur, le plus aimable et le plus élégant de la cour, avait pris à cœur, et cela sans aucun vilain motif, l'amour que le

roi me portait. Il paraissait souffrir autant que le roi lui-même des rigueurs dont je tourmentais ce dernier. Il me disait que j'étais une inhumaine qui ferais mourir son cher prince; que c'était bien peu l'estimer que de n'oser le voir en particulier; que, pour lui, il était si fort monté contre cette gloire excessive que je mettais à toutes mes actions, qu'il ferait l'infini, j'y pouvais compter, pour détacher le roi de ma personne. Et puis une fois lancé sur ce beau texte, il n'y avait pas de choses folles qu'il ne me débitât, jusqu'à me souhaiter les plus grands malheurs, et, par exemple, avec un air de sang-froid admirable, que je devinsse laide et maussade comme madame de Beauvais.

On pense qu'en dépit de toutes ces querelles je n'en faisais pas moins bonne mine au comte de Saint-Aignan. C'était lui qui, au milieu des fêtes, venait se placer à côté de moi quand le roi n'osait le faire, et qui nous servait de messager. Il m'apportait les galanteries du prince, et il lui renvoyait mes réponses. Tous ces services, je le répète, venaient si bien de son

amitié pour le roi, et étaient si purs de tout calcul, que, loin de le faire soupçonner, ils répandaient sur lui je ne sais quoi de doux et de touchant qui le rendait cher à tout le monde. « Mademoiselle, me disait-il, ne suis-je pas bien heureux d'avoir un ami qui sache ainsi aimer, moi qui n'ai pu aimer de ma vie? En attendant que ce bonheur m'arrive, je tâche de me mêler à ses sentiments, et, pardonnez-moi mon audace, je vous aime par lui. »

Voilà ce que me disait le comte de Saint-Aignan, et vraiment je lui en tenais bon compte, et je ne cessais de le vanter au roi.

Ceci se passait aux Tuileries, au cœur de l'hiver. On dansa plusieurs ballets. Le roi ne manquait jamais de s'informer la veille quelles couleurs je porterais, et le lendemain il portait les mêmes couleurs à ses rubans. C'était un langage muet que nous entendions fort bien. Il eût désiré que je me fusse parée avec plus de recherche; et pour cela il me comblait de bijoux et d'habits magnifiques; mais je craignais tellement tout éclat, que

j'affectais au contraire une extrême simplicité; et d'ailleurs je n'étais pas peu flattée de lui plaire ainsi sans aucun apprêt. Ce sont de ces délicatesses que les amants comprennent.

La pauvre madame de Soissons, au contraire, faisait feu de tous ses diamants. Son oncle lui en avait laissé de prodigieux et en énorme quantité; de sorte qu'elle en avait pour les oreilles, pour le cou, pour les cheveux, sans compter ses ceintures, et les bagues dont ses doigts étaient couverts; on l'aurait prise pour une joaillière ou pour la reine du Saba. Un soir elle arriva ainsi parée comme une châsse; c'était vers l'époque du carnaval, temps où l'on ne se refuse pas une plaisanterie. M. de Roquelaure ne s'en refusait guère en aucun temps de l'année, à plus forte raison alors. Il alla inviter pour le bal madame de Soissons, qui accepta. Au moment d'entrer en danse, comme ils étaient au milieu de la salle, voici M. de Roquelaure qui tire de sa poche un grand morceau de soie verte avec des verres au milieu pour garantir la vue.

« Hé, qu'est ceci? dit madame de Soissons; monsieur le duc, perdez-vous la raison?

— Non, madame, dit M. de Roquelaure, mais je crains de perdre la vue en vous regardant; et voilà pourquoi je me garantis. »

Ce fut un rire général, car tout le monde comprit la finesse, hors la comtesse cependant, qui ne vit là-dedans qu'un éloge adroit de ses charmes, et en sut très bon gré à M. de Roquelaure.

Mademoiselle de Tonnay-Charente, que j'avais reprise en amitié, vint me conter cette scène; nous en rîmes aux larmes. Comme nous étions dans cette gaieté, M. de Saint-Aignan s'approcha tenant en main une petite boîte d'écaille en forme de bonbonnière.

« Mesdames, dit-il, serai-je le bienvenu avec ces douceurs?

» —Comme toujours, » lui dis-je. Et je portai les doigts à sa bonbonnière; mais aussitôt je fis un saut sur ma chaise en poussant un grand cri.

« Dieu! une couleuvre! s'écria en même temps mademoiselle de Tonnay-Charente... Voyez

donc, et un écureuil!... ah! le pauvre petit, elle le perce au cœur!

» — Chut! dit M. de Saint-Aignan, c'est une boite à M. Colbert. »

CHAPITRE IX.

Plainte amoureuse. — Tristesse. — Une ancienne amie. — Confidence. — Chanson. — Le billet. — La réponse. — Piége. — Rendez-vous — Brouillerie. — Lamothe-Houdancourt. — Désolations. — L'antichambre. — Madame de Noailles. — Les filles d'honneur et les grilles. — Rupture. — Explications. — Raccommodement, — Traité. — La montre.

Je revins de cette soirée abattue et agitée comme par une fièvre brûlante. Après la scène de la bonbonnière, le roi, qui m'avait vu rire si fort avec mademoiselle de Tonnay-Charente, vint de notre côté; il était pâle et défait. « C'est bien heureux de pouvoir rire, me dit-il, à vous qui donnez tant de peines aux autres. »

Et de ce même pas faible et lent dont il était venu, il s'éloigna aussitôt et fut se rasseoir auprès de la reine-mère. Je ne cessai de le regarder le reste de cette nuit, et je le vis tou-

jours à la même place, aussi triste et mélancolique. J'aurais donné ma vie pour qu'il revînt à côté de moi, et que je pusse m'expliquer. Il ne daigna. Enfin Madame sortit, et mon service fait, je me hâtai de monter chez moi. J'y étais depuis une demi-heure, assise à mon foyer, et dans un abattement dont rien n'approche, regardant brûler les charbons, quand Montalais entra. Sa vue, qui ne m'était jamais bien agréable, me parut alors un bienfait. Tout de suite elle me rappela Blois, notre première jeunesse, mes premières confidences. Je lui sautai au cou, et dans un désordre extraordinaire de larmes et de sanglots, je m'écriai :

« Ah ! ma chère, plaignez-moi; je suis bien malheureuse !

» — Qu'est-il donc arrivé? reprit-elle. Vous m'alarmez.

» — C'en est fait, lui dis-je, le roi m'évite, le roi ne m'aime plus ! »

Et sans plus attendre, je me mis à lui conter toute mon histoire avec le roi, reprenant

tout, depuis mon arrivée chèz Madame jusqu'à cette triste soirée, convenant sans feinte de mon amour, l'exagérant presque pour l'attendrir, en lui demandant ce qu'il fallait faire.

« Malgré mon amitié pour vous, je m'en garderai bien, répondit Montalais.

» — Et pourquoi cela? lui demandai-je.

» — Est-ce que la chanson ne l'a point dit, répliqua-t-elle :

N'ayez créance aux amoureux :
Si l'Amitié par ordinaire
Fait un ingrat, Cupid, son frère,
Au lieu d'un ingrat en fait deux.

» — Hélas! que vous me connaissez mal, lui dis-je, et que moi-même j'avais tort de tant compter sur vous!

» — Hé bien donc, reprit Montalais, avisons à quelque chose, car vous m'attendrissez. Aussi bien voici un nouveau message de M. de Saint-Aignan qui demande une réponse. »

Et là-dessus elle tira de sa poche la petite boîte que vous savez, et dans laquelle se trouvait le billet du roi.

« Faut-il donc tant souffrir pour vous plaire? » En ce cas désarmez-vous, car il est au monde » quelqu'un de bien souffrant et qui ne songe » qu'à vous être agréable; et même si c'est la » vie de cette personne qu'il vous faut, parlez, » on est prêt à vous obéir. »

Je ne réfléchis pas un instant, mais prenant mon crayon, j'écrivis au bas de ce même billet : « Venez. »

Le lendemain, vers la brune, le comte de Saint- Aignan arriva chez Madame. « C'est vous qu'on cherche, mademoiselle, me dit-il en entrant. Voudriez-vous pas me suivre dans mon carrosse? vous y trouverez madame de Bellefonds qui vous y attend, et chez elle, à ce que je crois, madame de Saint-Remy. »

Il y avait là tant de monde, et le comte parlait avec tant d'assurance, que je n'hésitai pas un instant. Je le suivis, et nous montâmes dans sa voiture. Comme il faisait presque nuit, je ne m'aperçus qu'alors que madame de Bellefonds n'y était pas.

« Ah! m'écriai-je aussitôt, je suis une fille perdue! Monsieur, où me menez-vous?

» — A quelqu'un qui vous aime, me répondit-il, et qui vous respecte autant qu'il vous aime. »

Cependant le carrosse roulait malgré mes pleurs et mon désespoir; nous arrivâmes à l'hôtel Saint-Aignan. Avant de descendre de voiture, je me jetai aux pieds du comte, et je lui dis que, « s'il me quittait d'une minute, je pousserais des cris si effroyables que je ferais accourir toute la maison, au risque du scandale qui en pourrait arriver. » Il me jura de ne point m'abandonner.

Que vous dirai-je? Je trouvai dans l'escalier le roi qui vint me recevoir. Je voulus me récrier; il me rappela ma réponse. Il était pâle et encore souffrant; il me parla de son respect; M. de Saint-Aignan était là; je restai une heure dans cette chambre, j'y revins le lendemain et plusieurs jours de suite, d'abord obéissant aux instances du roi, bientôt conduite par moi-même, par le besoin que

j'avais de le voir, de lui parler, d'être avec lui. Mais le confident de mon amour négligea peu à peu la promesse qu'il m'avait faite. Un jour il s'absenta quelques minutes, et je n'eus pas la force de m'en plaindre; une autre fois il ne parut pas du tout; et dès ce jour je compris que, pour le roi, pour moi-même, il était temps de terminer ces dangereux entretiens. Quand je touchais à l'abîme, je m'arrêtais.

Le roi se fâcha : il m'écrivit lettre sur lettre avec le style du dépit, de la colère, du désespoir. Telle était encore ma frayeur que je ne répondis pas. Son langage alors redevint doux et caressant. Ces mille protestations d'estime où je m'étais laissé séduire, auxquelles lui-même avait pu croire quand d'abord il les employait, revinrent plus humbles et plus soumises que jamais. Je fus insensible.

Réduit là, son dépit ne connut plus de bornes, et il éclata partout en plaintes contre moi. Il n'en fallut pas davantage pour donner l'éveil à la comtesse de Soissons. La reine avait parmi ses filles une mademoiselle de La

Mothe-Houdancourt. Ce n'était pas une fille sans quelque beauté, mais c'était là tout. Voilà justement ce qui allait à madame de Soissons. Si le roi pouvait se prendre à cette glu, ma perte était assurée. On ne laissa rien échapper de ce qui pouvait enchaîner le roi à cette demoiselle de La Mothe. On lui en fit admirer les grâces, puis on lui dit que cette fille sentait depuis long-temps pour lui une grande inclination.

Ces menées ne pouvaient m'échapper long-temps. Si mes propres yeux ne m'avaient tout appris, les airs triomphants de madame de Soissons m'en auraient dit assez. J'étais la plus affligée des créatures. La jalousie, que je ne connaissais pas, vint déchirer mon cœur. Il me fallut haïr madame de Soissons, mademoiselle Houdancourt, tous les agents de cette intrigue; et pour comble de malheur, je n'avais plus personne à aimer, car le roi m'évitait, ou s'il venait à m'adresser quelques paroles, c'étaient de ces paroles froides et polies qui m'apprenaient que son âme était de glace pour moi.

Au Palais - Royal de nouveaux chagrins m'attendaient, car Madame ne pouvait se consoler de la conquête que je lui avais enlevée. Elle ne m'avait pas détachée de sa personne, mais elle ne me permettait guère de la suivre; et quand mon devoir m'obligeait de lui parler, je n'en retirais que quelques reparties aigres et méprisantes dont je demeurais navrée. Cependant je faisais moi-même une épreuve si amère de la jalousie, que je n'osais plus me plaindre de Madame. Je sentis tout le tort que je lui avais fait; et si j'eusse été certaine qu'elle eût bien su accueillir cette démarche, j'aurais, je crois, été à ses pieds lui demander pardon. Toutes deux délaissées, nous aurions trouvé quelque douceur à nous plaindre d'un infidèle et à maudire celle qui nous plongeait dans cette désolation; car tel était alors mon transport, que je retrouvais pas à mademoiselle de La Mothe les mêmes excuses que je me trouvais à l'égard de Madame. Quel artifice, moi, avais-je fait jouer pour éblouir le prince? Je m'étais abandonnée, sans presque

le savoir, au plaisir de l'aimer; c'était lui-même, c'était sa vue qui avait tout fait; et cet amour, je m'en étais nourrie long-temps en silence, je l'avais gardé au fond de mon cœur comme on garde un secret; il y serait encore si la surprise ne l'en avait arraché... Oh! combien j'étais malheureuse!

Dans ce temps-là nous allâmes un matin au château pour y entendre la messe. Nous trouvâmes beaucoup de monde dans l'antichambre de la reine, ce qui ne nous étonna point, vu qu'on était à la mi-carême, et qu'à l'issue de l'office on devait avoir un sermon de M. de Condom; mais ce qui nous surprit, ce fut l'air des visages. Nous demandâmes ce qui était arrivé, et l'on se mit à rire; je m'en informai de nouveau près d'une fille d'honneur, et elle devint pourpre comme sa robe. Qu'était-ce donc?

Durant ces conjectures passe madame de Navailles, l'illustre dame d'honneur, mais avec une démarche plus importante et plus affairée que je ne la lui avais jamais vue, ce qui n'est

point peu dire. Quelques minutes après, passent des valets, des ouvriers, et l'on voit de loin madame de Navailles qui parle, qui commande, qui gesticule. Puis c'est un tintamarre, ce sont des coups de marteau à vous fendre la tête; on était aux champs. Au milieu de ce bruit, le roi sort de chez la reine, donnant la main à sa mère et se rendant à l'office. Il entend ce vacarme et s'informe de ce que c'est. Survient la triomphante madame de Navailles : « C'est moi, sire, qui fais griller les fenêtres des filles de la reine. Votre Majesté prend tant d'intérêt à leur honneur, qu'elle me saura gré de cette prudence. » Et cela du ton le plus superbe et le plus rempli de soi-même. Le roi ne répondit pas, mais rougit jusqu'aux yeux. Mademoiselle de La Mothe, qui suivait la reine, devint au contraire d'une pâleur mortelle et faillit se laisser choir. Le mystère était éclairci.

Voilà ce que l'on vit ce jour-là; tout le monde riait : j'étais au supplice. Plusieurs jours se passèrent pour moi dans les larmes. Enfin je

résolus de sortir de cet état; je rassemblai toutes les lettres du roi, les bijoux sans nombre que j'en avais reçus; je tirai jusqu'à ces bracelets qui m'avaient annoncé tant d'amour et de haine; j'attachais le tout et je m'apprêtais à les lui renvoyer avec quelques lignes de rupture,... quand une porte s'ouvrit, et je vis le roi tomber à mes genoux. « Est-il bien possible, s'écria-t-il en reconnaissant ses lettres, mademoiselle, vous pensiez encore à moi? » Je ne trouvai pas de voix pour lui répondre, mais me cachant la figure d'une main, de l'autre je fis un geste pour le prier de me laisser. « Oh! dit-il, pas un mot, pas même un mot de colère;... voilà ce que je méritais. » Puis il se releva et fit quelques pas pour sortir.

Alors je lui montrai les bijoux sur ma toilette, et je lui dis de les reprendre, qu'ils lui appartenaient.

« Que peut-être je les reprendrais, me dit-il avec une expression inimaginable, si je pouvais aussi reprendre mon cœur qui est entre vos mains! mais cela, mademoiselle,

il n'est pas en votre pouvoir de me le rendre, et moins encore au mien de vous le retirer. Et cependant je m'aperçois que vous le déchirez avec un grand plaisir.

» — Ce reproche vous sied à merveille, m'écriai-je à mon tour; et qu'il vous va bien de me reprocher des barbaries, après...! »

Je n'eus pas la force de continuer; et lui, s'emparant de mes mains, les baisait amoureusement et les inondait de larmes; il s'avouait coupable, il convenait qu'il méritait ma haine; mais il me suppliait d'écouter un peu l'indulgence. Puis, quand il me vit à moitié radoucie, il commença un long aveu de ses fautes et me détailla tout ce qu'on a vu plus haut; il me dit qu'au milieu de ses égarements il n'avait cessé de songer à moi; que c'était pitié que celle qu'on avait voulu me comparer, et que j'étais l'unique au monde vraiment belle et digne d'être aimée; et que cela seul aurait suffi pour le détacher de madame Houdancourt, quand même il n'aurait pas eu la preuve de ses artifices.

Et pour mieux me convaincre de son amour, il me montra des lettres de mademoiselle de La Mothe, dont il rit avec moi.

« Croyez-vous bien, me dit-il, que j'aie pu être la dupe de ces intelligences, et ne pas m'apercevoir que ces belles phrases ne venaient pas de cette fille, mais de quelque plume complaisante? Voilà pour vous un beau sujet de railler ; mais c'est un homme qui m'a écrit ces tendresses, le marquis d'Alluges ou celui de Fouilloux, deux intimes de la comtesse. J'ai su tout cela par ma mère. Qu'en dites-vous, Louise? vous ne me raillez pas? Parbleu! vous êtes bien bonne!

» — Et vous bien badin, sire, lui répondis-je. Pour moi, je tremble encore du passé, et je me demande si vous aurez toujours quelque bon ange pour vous détromper.

» — Voilà qui est cruel, mademoiselle, de revenir sur votre pardon.

» — Hé bien, sire, faisons un accord.

» — A votre gré, me répondit-il.

» — Quelque brouille qui survienne entre

nous, jamais nous ne nous endormirons sans nous raccommoder et sans nous écrire.

» — Ventresaintgris! comme disait mon aïeul, c'est un accord qui m'enchante. Mais prenez garde, mademoiselle, je suis homme à vous chercher noise tous les jours pour avoir de ces divers raccommodements; car, je vous le jure par vos yeux bleus, je ne vous ai jamais aimée comme je le fais aujourd'hui.

» — Vous me charmez de me le dire, répliquai-je; mais faut-il se le dire jusqu'à demain? songeons aux autres; prince, il est minuit.

» — Vous me faites oublier le temps, me répondit-il; et puis je n'ai pas de montre.

» — En ce cas, prenez celle-ci, et portez-la pour l'amour de moi.

» — Oui, me dit-il: je compterai les heures loin de vous. »

CHAPITRE X.

Propos. — Suite. — Mademoiselle Artigny. — La rose et la devise. — Les leçons d'italien. — Portrait du grand Lisis. — Tendres réprimandes. — Les dépêches. — Colère d'un roi. — L'horoscope. Réflexions. — Le peintre. — Séduction. — Chute.

Montalais entre un jour, et me dit :

« Savez-vous la nouvelle?

» — Laquelle? lui dis-je.

» — Un trait de vertu de mademoiselle Houdancourt.

» — Voyons! m'écriai-je.

» — Vous savez ses menées avec le roi?

» — Passons! répondis-je vivement.

» — Vous savez aussi la catastrophe? Or tout cela a mis en goût nos jeunes seigneurs; c'est à qui voudra se faire bien venir de la belle. M. de Lauzun surtout est des plus ardents : il

a fait des frais inouïs de plumets et de parfums pour cette admirable, et le tout venant de la meilleure faiseuse. Mais voici le plaisant : Houdancourt, qui probablement ne se destine qu'aux monarques, est si glorieuse de la conquête royale inscrite sur ses tablettes, qu'il ne faut plus lui parler ; elle ne regarde pas plus M. de Lauzun et les autres que si c'étaient de petits gentillâtres ou de simples partisans. Elle se retranche dans une vertu superbe ; et l'on dirait d'une ancienne vestale de Rome. Hé bien, que pensez-vous de mon histoire? n'est-elle pas divertissante?

» — Bien loin d'être divertissante, lui dis-je, je la trouve pleine d'impertinence, passez-moi cette franchise, et d'un jugement tout-à-fait téméraire, selon votre habitude. Certes je n'ai guère à me louer de mademoiselle de La Mothe, et j'aurais même de bons motifs pour laisser dire tout ce qu'on voudrait sur son compte ; mais au lieu d'en croire uniquement ma passion, j'aime mieux penser que cette fille a de la vertu, et qu'ayant aimé le roi,

elle ne peut plus en aimer un autre. Dites, qu'y a-t-il là de si étrange, qu'ayant été honorée des regards de Sa Majesté, il lui soit impossible d'en soutenir de moins nobles? Pour moi, cela me semble si naturel, et vous auriez dû le deviner, avec tout votre esprit, que, loin de rire de mademoiselle Houdancourt, je me sens prête à me réconcilier avec elle pour ce seul trait. A présent riez de moi si bon vous semble. »

Montalais resta bien sotte de cette verte repartie, et moi j'étais bien marrie de l'avoir tant avancée dans ma confidence; d'autant qu'elle ne s'y bornait pas, et y joignait, comme on l'a vu, celle de Madame et du comte de Guiche. Bientôt elle fit tant, qu'elle entra encore dans les secrets de mademoiselle Tonnay-Charente, laquelle, à cette époque, aimait fort le marquis de Marmoutiers et visait à l'épouser. Toutes ces confidences mêlées, confondues dans la tête de Montalais, faisaient le tripotage qu'on peut penser. C'était pour elle une suite d'explications, de démarches à n'en

plus finir, et puis une multitude de lettres qu'elle écrivait de ci, de là, mais surtout à un certain Malicorne, son amant, qu'elle mettait jour par jour au fait de tout. Cette activité était effrayante, et cependant n'était qu'un jeu pour Montalais.

Ce soir même le roi vint aux Tuileries. Nous nous retirâmes dans un cabinet où il avait l'habitude de m'entretenir, mais dont les portes restaient toujours ouvertes. Je lui racontai ce que Montalais m'avait dit touchant Houdancourt, et ce que j'avais répondu. Il m'approuva fort, et me dit qu'il fallait me défier de cette fille et ne plus lui parler; qu'il l'exigeait pour l'amour de moi. Je lui répliquai en riant qu'il était mon seigneur et maître, et que je n'avais de volonté que la sienne. Dès ce moment je tâchai autant que possible d'éviter Montalais, et je mis ma confiance dans mademoiselle Artigny, autre fille de Madame.

Cependant le roi ne cessait de me donner des preuves de son attachement. Un jour il m'envoyait des boucles d'oreilles en pierreries,

une autre fois c'étaient des points d'Angleterre ou des étoffes de Florence, et ces présents étaient toujours accompagnés de délicatesses qui en rehaussaient la valeur. Dans une rose qu'un page vint m'apporter, je découvris un diamant magnifique. Sur la monture était gravé : *Comme le cœur de cette rose, le cœur de ma divinité est sans prix.*

Je tâchais par mes soins à lui plaire de justifier tant de galanterie. Il savait l'italien ; je l'étudiai pour lui et avec lui. Je trouvais du plaisir à l'apprendre de sa bouche : tout ce qu'il me disait de plus doux, je le lui faisais redire en italien, et dans cette langue des amants ses paroles trouvaient encore une nouvelle douceur.

J'aurais voulu faire des vers, parcequ'il les aimait ; n'y pouvant réussir à mon gré, je me bornais à de petites compositions en prose qui le charmaient au-delà de tout, sans doute parcequ'elles venaient de moi. Un matin, sous le nom du Grand Lisis, je m'amusai à faire son portrait, et je le lui envoyai sous enve-

lope, ayant pris soin de déguiser mon écriture.

PORTRAIT DU GRAND LISIS.

« J'essaie aujourd'hui d'une entreprise qui » demanderait le plus grand peintre de la » terre, puisque je veux peindre celui qui en » est le plus grand roi. Par un effet de ma fan- » taisie, je cacherai son nom sous celui de » Lisis; mais les perfections que je m'en vais » décrire le découvriront sans peine à tous les » yeux, et chacun me dira que j'ai employé là » une prudence inutile.

» Quoique bien jeune, ce prince a prouvé » qu'il sortait d'un sang qui ne produit que de » grands monarques. Il ne s'est encore occupé » que de l'intérieur de son royaume et de la » paix de ses peuples; tout dit qu'il marchera » un jour l'égal des César et des Alexandre. » Pour moi, je lui trouve dans les yeux un feu » qui présage des exploits incomparables, et » rien qu'à le voir courir à cheval ou manier » son épée, on sent tout d'abord que c'est à la

» façon des héros. Qu'il prenne donc plus de » soin de modérer cette ardeur que de l'exciter, » d'autant qu'il est des cœurs qui en secret s'en » alarment, parcequ'ils savent bien ne pou- » voir vivre sans lui. Voilà pour ce qui est de » son génie.

» Sa personne n'est pas moins digne d'éloges. » Les hommes disent qu'il y a en lui du noble, » de l'imposant, du royal; les femmes trou- » vent qu'il n'a son pareil nulle part en grâces » et en belles manières. Sa taille, sans être des » plus hautes, est élégante et bien prise; ses » yeux sont tour à tour fiers et langoureux, et » toujours d'une expression qu'on admire. Il a » de ses aïeux un nez qui lui donne de la ma- » jesté, et sa bouche est la plus amoureuse » qu'on ait vue. En un mot, on ne termine- » rait jamais à détailler toutes ses beautés, » comme on ne saurait se lasser de les pein- » dre. »

Il y avait à peine une heure que mon envoi était expédié, que le roi accourut chez Madame; j'y entrais au même moment.

Le roi vint à ma rencontre, et me prenant la main pour me conduire à mon siége :

« Mademoiselle, dit-il, voici une main bien jolie, mais que je soupçonne aussi d'être bien flatteuse.

» — Quel est ce nouveau badinage, sire? m'écriai-je, faisant mine de n'y rien comprendre.

» — Oh ! que vous jouez bien l'étonnement, me dit-il, et quelle excellente comédienne vous faites !... Mais voyons, cessez la feinte, et demandez grâce pour votre crime.

» — Mon crime? sire, qu'est ceci ?

» — Oui, mademoiselle, votre crime est bien plus grand que vous ne l'imaginez. N'est-ce donc rien, à votre avis, de flatter si fort les monarques?

» — En ce cas, sire, faites-moi merci ; car j'en ai dit encore bien moins que je ne pensais.

» — Oh ! s'écria-t-il en me regardant amoureusement, voilà de ces traits qui vous transportent ! »

Dans ce moment on remit au roi des dé-

pêches qu'on lui dit être fort pressées. Il me demanda la permission de les lire, et s'alla mettre à une table. Bientôt tout le monde eut les yeux sur lui. Une pâleur froide s'était répandue sur sa figure; ses regards lançaient comme des éclairs, et ses lèvres, qu'il mordait violemment, semblaient près d'éclater en paroles terribles. Cependant il gardait le silence, et chacun demeurait calme et muet autour de lui. Enfin il se leva, fit quelques pas dans la chambre, en froissant les dépêches entre ses mains; puis s'arrêtant tout-à-coup : « Eh bien! messieurs, voici de belles nouvelles! Notre ambassadeur à Londres vient d'être publiquement insulté par celui d'Espagne!... Que vous en semble, messieurs? N'attendrai-je pas pour venger cette insulte de notre beau-père, que ma moustache soit aussi longue que la sienne? Sans doute qu'il nous croit encore sous la tutelle du cardinal!... Monsieur Le Tellier! qu'on assemble le conseil, que mon ambassadeur à Madrid en sorte sur-le-champ, et que celui d'Espagne ait

à quitter Paris dans les vingt-quatre heures !... Les conférences de Flandre sont rompues, et si la supériorité de notre couronne n'est pas hautement reconnue par l'Espagne, elle peut s'apprêter à recommencer la guerre ! »

Je laisse à penser quel effet produisirent ces paroles inattendues dans la bouche du jeune roi. M. Le Tellier le regarda un instant comme interdit. « Eh bien ! ne m'avez-vous pas entendu? dit le roi; allez; je présiderai le conseil dans une heure ! »

M. Le Tellier sortit, et le roi, avec une grâce et une tranquillité parfaites, après ce qui venait de se passer, se rapprocha des dames, et se reprit à causer avec elles. Il ne tarda pas à être près de moi. « Eh bien, sire, lui dis-je tout aussitôt, suis-je donc si flatteuse que je paraissais l'être? et ne m'avouez-vous pas bonne devineresse? Sire, j'ai vu briller dans vos mains cette terrible épée dont j'avais parlé. »

Je l'avoue, dès ce moment je me sentis moins forte que jamais contre le penchant qui

m'entraînait. Jusque là je n'avais aimé dans le roi qu'une grâce de jeunesse unique sans doute, mais pourtant qui promettait quelque comparaison; dans cette violente et sublime colère où il se laissa emporter, j'aperçus je ne sais quelle puissance qui commanda à mon admiration. Il n'avait fait encore que me séduire, de ce jour il me maîtrisa.

J'ignore s'il s'aperçut de cette nouvelle influence qu'il avait gagnée sur moi, mais ses assiduités devinrent plus fréquentes; moi-même je ne m'opposais plus que faiblement à ses visites, et quelquefois je les provoquais ou je les faisais durer le plus long-temps qu'il m'était possible. C'était toujours chez Madame où chez M. de Saint-Aignan que nous nous voyions. Je me sentais alors si faible et si chancelante, que je suppliais le comte de ne jamais nous quitter.

Il me restait un appui, une arme dont j'aurais pu me servir, et peut-être qui m'aurait sauvée; celle-là je ne l'employai pas; et, dois-je le dire, c'est à peine si j'y songeai.

Malheureuse! moi, si chrétiennement élevée... Mais la cour, les plaisirs, les folles ardeurs avaient tout emporté. Je vivais dans une sorte d'étourdissement continuel, et les leçons de mon enfance, celles de la piété, ne s'y faisaient plus entendre, ou seulement de loin en loin. Je ne suivais de ma religion que ces pratiques extérieures auxquelles nul ne saurait manquer, et ce mélange sacrilége que j'en faisais avec ma passion achevait la perte de mon âme.

Ma mère m'écrivait de temps à autre, et ses lettres étaient toujours pleines des meilleurs avis; mais dans ce délire de ma raison, qui sait combien d'instants je m'arrêtais sur ces lettres, si bientôt leurs redites ne me fatiguèrent pas, si leur morale ne me parût pas froide et commune pour les temps et les lieux où je vivais, si par degrés je ne cessai pas d'y faire attention et peut-être de les lire?

Dès lors, seule, sans soutien, que deve nir?

Le roi me dit qu'en échange de ce gracieux

portrait que j'avais tracé de sa personne, il voulait avoir le mien, mais que ce serait un peintre qui le ferait, tant lui se trouvait incapable de dessiner de si rares merveilles. Combien de jours ce travail dura et les tourments sans nombre que le pauvre peintre eut à endurer, je ne saurais le dire. C'était ceci, puis cela; ce peintre me faisait plus belle qu'une déesse, et le roi éclatait en violents reproches qu'il ne concevait pas comment ce peintre voyait les choses; que, pour lui, il me trouvait tout autre, c'est-à-dire mille fois plus charmante, la peau plus blanche, les cheveux d'un plus bel argent, et les yeux incomparablement plus doux; puis, quand l'artiste parvenait à corriger au gré de ses souhaits, c'étaient alors des éloges au-delà de tout, et qui rachetaient bien la vivacité de ses critiques.

Parfois, pour amuser l'ennui de ces longues séances, il prenait sa guitare espagnole, dont il jouait avec beaucoup d'agrément; et s'asseyant à mes pieds, comme ferait un esclave, il chantait à ma louange quelques airs tendres

et amoureux. Forcée de regarder le peintre, je ne pouvais voir mon aimable chanteur; mais mon oreille suivait avec délices cette voix noble et pure qui s'élevait d'auprès de moi, et dans la langueur où elle me plongeait, je croyais respirer cette voix harmonieuse comme on respire un parfum qui vous enivre.

C'étaient trop de séductions, trop de piéges pour mes sens. Un jour ce peintre abrégea la séance, et le comte de Saint-Aignan n'arriva pas, ou plutôt il arriva trop tard.

CHAPITRE XI.

Les billets d'amour et les hommes d'État. — Respect pour la jeune reine. — Le roi fait la cour à Madame.—Agaceries. — Carrousel. — Le roi. — Monsieur. — Le prince de Condé. — Le duc d'Enghien. — Le duc de Guise. — Le comte de Saulx. — Belloc et les intermèdes. — Climène et Tyrcis. — La chambre grise. — Rupture. — Fuite. — La vieille. — La tourière. — Le parloir.

Ce furent quelques mois d'ivresse, de délire, quelques mois qu'alors j'aurais payés d'une moitié de ma vie; qu'aujourd'hui je ne croirais pas expier assez au prix de ce qui m'en reste. Chaque jour avait sa fête, chaque heure son plaisir, chaque instant son amour. Tout le temps que le roi ne donnait pas aux affaires de son royaume, il le passait auprès de moi ou à s'occuper de moi. Au milieu même de ces graves débats du conseil, dont jamais il ne se dispensa, ma pensée venait parfois le troubler.

Il traçait à la hâte quelques mots, qu'un courrier m'apportait aussitôt, à la grande curiosité de tous les ministres, qui s'ingéniaient à pénétrer ces ordres secrets du monarque. Les affaires terminées, il revenait me trouver, et nous riions bien ensemble de MM. les hommes d'État.

Une seule pensée me venait troubler, la crainte que le bruit de nos liaisons ne parvînt à la reine. Cette douce et vertueuse princesse s'était déjà aperçue de la légèreté de son époux; mais elle n'en connaissait pas l'objet. Madame, chez qui le roi allait si souvent, excitait seule ses soupçons; car telle était la fierté de son caractère, qu'elle ne pouvait soupçonner à moins qu'une princesse. Je suppliai le roi de reprendre ses soins auprès de Madame, qui d'ailleurs s'en accommodait assez.

« Eh quoi! ma chère enfant, me dit-il, y a-t-il si peu de jalousie dans ce jeune cœur qui semblait si rempli d'amour? Voilà qui ne se comprend guère!

» —Cela, dis-je, sire, se comprend de reste:

c'est que je vous estime plus que vous n'imaginez, et que je suis tellement rassurée par vos serments, que je compte plus sur eux que sur mes charmes, qui sont peu de chose.

» — C'est répondre d'une manière tout admirable, répliqua-t-il; mais, si vous voulez me passer cette orgueilleuse question, l'hommage d'un roi n'a-t-il rien qui vous touche?

» — Hélas! sire, m'écriai-je, que nous nous connaissons mal encore, puisque je dois avec vous m'expliquer sur ce point! De grâce, sire, détrompez-vous bien vite, et ayez une meilleure idée de moi et de vous-même! Comment donc? à votre visée, il vous fallait une couronne pour gagner mon cœur, et si vous n'aviez été qu'un simple gentilhomme, ou moins encore, je n'aurais eu de vous aucun souci? Oh! que c'est mal nous connaître, et priser peu votre mérite! Croyez-moi, ce mérite, vous ne le tenez pas de votre rang, mais de vous-même: il est en vous; et s'il fait de vous le plus grand roi de l'univers, il en eût fait un sujet qui eût effacé les plus grands rois.

» — Oh ! s'écria-t-il avec un mouvement d'amour que je ne puis rendre, laissez-moi tomber à vos genoux, et que j'humilie mon orgueil devant cette divine modestie ! Oui, vous êtes digne d'un trône, et je voudrais en avoir un second pour vous y placer.

» — Sire ! m'écriai-je en passant ma main sur sa bouche, n'oubliez jamais celle qui s'est assise avec vous sur le vôtre !

» — Hé bien, reprit-il, vous êtes la souveraine de mon cœur, la reine de toutes mes pensées.

» — Hélas ! m'écriai-je encore, le serai-je ainsi toujours ?

» — Oui, dit-il, toujours ! »

A quelques jours de là le roi ordonna un magnifique carrousel dans cette place qui est vis-à-vis des Tuileries. On avait fait élever de tous côtés des gradins et des amphithéâtres pour les spectateurs, et un dais recouvert de soie pour les dames. Toutes les plus belles de la cour s'y trouvèrent, et avec des ajustements et des pierreries incomparables. On y vit jus-

qu'à trois reines : Madame la reine-mère, la jeune reine et celle d'Angleterre, qui s'efforçait d'oublier un instant ses douleurs. Le matin je reçus un collier d'émeraudes fines, avec ces mots : *A la reine de la fête.* Quand les dames furent placées, les violons du roi jouèrent un air d'entrée, et les combattants s'avancèrent dans l'enceinte du carrousel. Il était composé de cinq quadrilles. Le roi arriva le premier, à la tête des Romains. Dès qu'il parut, tout le monde se leva en signe de respect et aussi pour contempler sa bonne grâce. Il était monté sur un cheval blanc richement enharnaché, et qui, à la façon dont il agitait la tête, semblait deviner la charge superbe qu'il portait. Le roi fit trois fois le tour du carrousel en saluant les dames. Au second tour il s'arrêta comme pour chercher quelqu'un, et m'ayant reconnue dans la foule, où je m'étais cachée, il me fit un signe dont nous étions convenus.

Le second qui parut fut Monsieur, frère du roi; il commandait les Persans. Il n'y eut qu'une voix sur la richesse de ses costumes,

la beauté singulière de sa personne et son adresse à manier son coursier. Malgré tout cela les dames lui préféraient le roi.

Ensuite vinrent le prince de Condé à la tête des Turcs ; le duc d'Enghien, son fils, des Indiens ; le duc de Guise, des Américains.

On ne savait lequel on devait le plus admirer de ces derniers, tant ils se distinguaient tous par des qualités rares et opposées. Celui pourtant qui attirait le plus les regards était le duc de Guise, petit-fils du Balafré. Cette origine, moins encore que ses aventures romanesques, ses amours, ses duels, ses infortunes, le rendaient l'objet de toutes les conversations, tant il semblait étrange et peu du temps où il vivait. Quand il courut avec le grand Condé, quelqu'un s'écria : « Voilà les héros de la fable et de l'histoire. »

Les jeux durèrent une partie de la journée. Le roi triompha deux fois, puis il se retira. Le prix resta au comte de Saulx, fils du duc de Lesdiguières, qui vint le recevoir des mains de la reine-mère.

Le soir on alla chez la reine; on y joua un intermède. C'était une façon de récits ou de dialogues mêlés de danses, qu'avait inventée un jeune valet de chambre du roi, nommé Belloc. Ce jeune homme avait trouvé l'art de mêler beaucoup d'agréments dans ces petites compositions, qui étaient en vers fort joliment tournés, et de plus étaient fort propres à rendre, sans trop les trahir, les secrets amoureux. On avait soin de le mettre dans la confidence de ce qu'il fallait laisser voir, et il arrangeait la scène en conséquence. Cela formait un divertissement où l'esprit et le cœur trouvaient également leur compte. Madame, qui aimait fort les délicatesses du genre allégorique, s'engoua de celui-ci, et le roi comme elle. Enfin rien n'était plus recherché que Belloc chez le roi et chez Madame.

L'intermède dont je parle, et qui avait été commandé par Sa Majesté, était composé de trois personnages: l'un, Tyrcis, aimait la bergère Climène; celle-ci répondait aux feux du berger Tyrcis; mais aussi timide qu'amou-

reuse, elle évitait en public les regards de son beau berger. Tyrcis, pour la rassurer, lui dit qu'il va courtiser la coquette Aramynthe, et donner par cette feinte le change au jaloux. Il finit en engageant sa bergère à ne pas prendre d'ombrage de cet amour simulé.

Le voile de ces canevas était des plus transparents, comme on voit, d'autant que Madame s'était chargée du rôle d'Aramynthe, et le roi de celui de Tyrcis. Pour la complète réalité, j'aurais dû faire le personnage de Clitmène; ce fut madame de Valentinois qui le remplit. Tout le monde n'en comprit pas moins le mystère; et Madame, qui déjà nourrissait quelques soupçons, vit clair dès ce moment. Elle sortit de cette soirée toute furieuse. Le roi s'en aperçut; mais comme il était las de feindre, il ne s'en soucia. Pour moi, je tremblai des suites que cela pourrait avoir : on verra si j'avais raison.

A quelques jours de là la reine-mère me fit mander chez elle. Cet ordre était si extraordinaire, que j'hésitai à m'y rendre avant d'a-

voir consulté le roi. Cependant un second message arriva, et si pressant, que je ne pus me dispenser d'obéir. Je trouvai la reine-mère dans sa chambre grise, et Madame à côté d'elle. La vue de celle-ci me glaça. Il partit de ses yeux un éclair de vengeance que je ne pus soutenir; je m'avançai en baissant la tête et plus morte que vive.

« Vous voilà, ma mie, me dit la reine; savez-vous ce qu'on vous veut?

» — Non, madame, lui dis-je, mais j'attends vos ordres pour obéir.

» — Qu'elle est d'une belle soumission! s'écria Madame, et que c'est admirable!

» — Tant mieux qu'elle soit soumise, reprit la reine, nous n'aurons pas à répéter les mêmes choses. Vous comprenez donc, mademoiselle, que vous ne pouvez demeurer au château.

» — Mais, madame, m'écriai-je, et d'où vient...?

» — Vous le savez de reste, me dit-elle; à moins que vous ne vouliez qu'il y ait deux reines de France. »

Je faillis m'évanouir, épouvantée de cette apostrophe et de l'abominable perfidie de Madame, qui faisait servir le nom de la reine à sa vengeance. Je la regardai, elle était radieuse.

« Ainsi, c'est entendu, reprit la reine en se levant pour passer dans la seconde chambre, vous allez retourner d'où vous êtes venue, madame de Choisy vous remènera... Toutefois n'oubliez pas de remercier Madame de ses bontés.

» — Non, non, répliqua Madame, qu'elle parte, je la dispense du reste. »

Et là-dessus elles me tournèrent le dos.

Je rentrai chezmoi, folle, égarée : « Chassée, m'écriai-je ! honteusement chassée ! Et mon oncle !... ma pauvre mère !... Grand Dieu ! »

Cette journée fut affreuse, je versais des larmes, je poussais des cris, des soupirs, et puis, comme une insensée, je me promenais dans ma chambre parlant à tous les objets qui étaient autour de moi, comme pour leur dire adieu ou leur demander du secours ; puis je m'arrêtais subitement, et je me remettais à pleurer avec

une nouvelle force. Je croyais voir ma mère qui me reprochait mon déshonneur, et je me jetais à ses pieds, et je lui demandais pardon, et je la priais de ne pas me maudire. Parfois c'était l'image du roi qui revenait à mon esprit; et l'idée que j'allais le quitter à jamais me jetait dans des désespoirs et des transports plus affreux que tout le reste.

Il arriva vers le soir : la fatigue avait abattu ma douleur, et je ne pleurais plus; cependant il me vit les yeux rouges, et il me demanda ce que j'avais. Mon premier mouvement fut de tout lui conter, car sa vue m'avait aussitôt ranimée; mais la pensée du désordre que j'allais exciter me retint. Je prévis sa colère, ses éclats contre Madame, peut-être contre sa mère; je tremblai que le bruit n'en arrivât aux oreilles même de la reine; et moi je me vis jetée au milieu de tout cela comme une cause de trouble et de scandale. Cette vue me fit frémir, je me tus. Excité par je ne sais quel soupçon de jalousie, le roi insista; je ne voulus pas parler. Alors sa colère n'eut plus de bornes; il

éclata, menaça ; et me trouvant toujours muette, il sortit.

Alors je me trouvai seule, seule tout-à-fait. Celui-là même à qui j'avais tout sacrifié m'abandonnait ! Ce dernier coup m'enleva ce qui me restait de raison. Cependant je me rappelai notre ancienne convention, celle que nous fîmes après une première, mais si douce querelle, de ne jamais nous endormir sans nous raccommoder et nous écrire. Cette pensée me remit un peu, et j'attendis la lettre du roi. Hélas ! minuit, une heure, sonnèrent, et la lettre n'arriva pas ; j'attendis toute la nuit, et je ne reçus pas de lettre. Quand le jour vint, ma tête était perdue ; je me jetai à genoux devant ma fenêtre, et je m'écriai : « Puisqu'il ne me reste plus que Dieu, donnons-nous à lui. » Aussitôt je fis un paquet de quelques hardes, et me glissant par les petits escaliers, je gagnai au plus vite la porte de la rue. J'y trouvai une bonne vieille femme qui prenait vers la rivière :

« Ma bonne, lui dis-je, n'est-ce point par là le chemin de Chaillot ?

» — Si fait, me répondit-elle, et je n'en vais pas fort loin.

» — En ce cas, lui dis-je, marchons de compagnie, vous m'obligerez, tenez; prenez ceci pour les vôtres.

» — Dieu vous le rende, ma belle dame! me dit-elle; voilà une journée qui commence bien.

» — Oui, lui dis-je, et que Dieu aussi vous entende! »

Nous marchâmes ensemble jusque auprès de Chaillot; là elle m'indiqua le couvent des sœurs de Sainte-Marie, et je la quittai.

J'attendis quelque temps au parloir; enfin la grille s'ouvrit, et une tourière parut. Je lui demandai à voir la mère. Elle me dit qu'on était en retraite, et qu'on ne pouvait voir ni la mère, ni personne. « Au nom de Dieu! lui dis-je, ne me refusez pas; dites à la mère que c'est une personne affligée qui vient vers elle, et qui voudrait entrer en religion. »

La sœur tourière s'en alla, et je restai dans le parloir, assise sur un banc de bois qui était là.

Il se passa une grande heure sans que la sœur revînt. Alors un sombre abattement me saisit ; je promenai mes regards sur ces vieux murs qui m'entouraient, et je me demandai quel refuge me resterait au monde, si même ici je ne pouvais en trouver un. Dieu m'est témoin que ni la tristesse ni la pauvreté de cette maison ne m'effrayaient. De bon cœur j'aurais fait l'abandon de ma jeunesse et du monde pour un peu de calme dans ce petit couvent ; et le sacrifice auquel j'aspire encore serait depuis long-temps consommé. Hélas ! je restai deux grandes heures dans ce pauvre parloir, les yeux tournés vers la grille, qui ne s'ouvrit pas. Dieu, sans doute, ne voulait pas de moi, ou me réservait à de plus grandes épreuves. Enfin, désolée et n'en pouvant plus, car la fatigue et le manque de nourriture m'avaient aussi épuisée, je perdis peu à peu l'usage de mes sens, et je tombai sur le pavé, froide et presque sans vie.

CHAPITRE XII.

Le roi à Chatillon. — Les ambassadeurs. — Réponse à la reine-mère. — Le cabinet. — Rentrée aux Tuileries. — Le roi d'Ivetot. — Encore Montalais. — Montalais et Artigny. — Artigny et Montalais. — Fréminveaux. — Premiers symptômes. — Les soirées. — MM. Vardes et de Saint-Aignan. — Les nouvellistes. — Les parfums et les jalousies.

J'ignore combien ceci put durer; quand je rouvris les yeux, quelqu'un était auprès de moi qui pleurait, et dans ses mains tenait mes mains qu'il baisait. J'étais encore comme égarée, de sorte que je regardai cette personne sans la pouvoir remettre.

« Dieu! s'écria le roi, car c'était le roi lui-même, elle ne me reconnaît pas!

» — Hélas! lui dis-je; mais que venez-vous faire ici?

» — Vous chercher, cruelle, puisque vous m'abandonnez.

» — Oh ! dis-je tout bas et d'une voix étouffée, c'est lui qui m'accuse ! »

Ces paroles, et le ton que j'y mis, firent partir les larmes des yeux du roi. Il se jeta devant moi, et me demandant mille fois pardon, il me dit qu'il avait été la veille un abominable; que je ferais bien de le haïr, et qu'il le méritait; que cependant il en perdrait la vie, car sans mon estime la vie lui serait insupportable; que cette jalousie qu'il avait montrée ne venait que d'un grand fond d'amour, et qu'il n'aurait pas agi comme il avait fait s'il avait connu le sujet de mes pleurs; que peut-être je mériterais aussi d'être grondée pour nous être attirés tant de chagrins à tous deux par ma discrétion; mais que cette discrétion faisait preuve en même temps d'une si belle âme, qu'elle m'élevait plus haut que jamais dans son amour. Enfin cet entretien se continua pendant près d'une heure au milieu des sanglots, des reproches et des supplications, car le roi voulait

que je revinsse sur-le-champ à Paris. Je lui parlai de la reine sa mère, et des mauvais traitements de Madame. Il me dit de ne m'en soucier; qu'il était roi, et qu'il le ferait bien voir à ceux qui essaieraient de me chagriner.

Que vous dirai-je? j'oubliai mes remords, mes sages résolutions, et ce parloir, qui m'avait vue entrer triste et repentante, me vit en aller avec une âme coupable et presque consolée.

Il nous fallut attendre dans la cour l'arrivée d'un carrosse, car le roi, en apprenant ma fuite, n'avait pris que le temps de monter à cheval, et, suivi d'un seul page, il avait couru à toute bride jusqu'à Challlot. Je tiens ce détail de lui-même. Depuis, j'ai su par d'autres qu'il était en train de congédier des ambassadeurs lorqu'il eut avis de mon départ. Ce fut sur quelques mots du comte de Saint-Aignan et du marquis de Sourdis qu'il prit l'alarme.

« Que dites-vous là de mademoiselle de La Vallière? s'écria-t-il en se tournant vers eux.

» — C'est, répondit M. de Saint-Aignan, qu'elle s'est allée mettre en religion à Chaillot. »

Fort heureusement l'audience était finie, car dans l'état violent où le mit cette nouvelle, le roi n'eût pu se modérer devant personne, et c'eût été une grande atteinte à sa dignité.

On assure qu'à cette occasion la reine-mère le voyant si irrité, lui dit qu'il n'était guère maître de lui-même. « Ah ! s'écria-t-il, si je ne le suis de moi, je le serai de ceux qui m'outragent. »

Tel était encore son trouble quand nous arrivâmes aux Tuileries, qu'il n'osa se montrer à personne, de peur qu'on ne vît qu'il avait pleuré. Il alla s'enfermer dans un petit cabinet où il attendit Madame. Ce ne fut qu'avec de grands efforts, et en versant beaucoup de larmes, qu'il put conduire celle-ci à me reprendre; mais tel est le dévouement de ceux qui aiment, qu'ils ne craignent pas de s'abaisser pour l'objet de leur passion. Le roi le fit bien voir en cette occasion, puisque lui, si fier,

n'oublia rien pour toucher Madame, et même descendit aux plus humbles prières. Enfin il l'emporta, et je rentrai dans mon poste.

Quelques jours de bonheur recommencèrent alors; mais j'avais gardé de tant de secousses un reste d'abattement et de langueur qui affligeait le roi, et dont il tâchait de me faire sortir. Ces soins me touchaient infiniment; j'aurais voulu le prouver à celui qui daignait les prendre, et pour cela je redoublai envers lui de tendresse et d'amour; car c'était tout ce que je pouvais lui donner, comme aussi c'était tout ce que j'en exigeais. Peut-être moins de modération lui eût été plus agréable; mais jamais ma délicatesse ne put se faire violence sur ce point, et je voulais du moins garder cette excuse pour mon amour, qu'il avait été pur et désintéressé. Ceci piquait le roi; il me disait parfois en badinant : « Mais, mademoiselle, s'il vous faut si peu pour vous-même, n'avez-vous des amis à qui je puisse faire du bien? En vérité, vous me traitez comme ce pauvre petit roi d'Ivetot, qui n'aurait pu

sans se ruiner écorner son royaume. Songez-y, mademoiselle, on vous accusera, malgré ce beau désintéressement, de n'aimer que vous-même. »

Je retrouvai ici Montalais. A force de ruse et de souplesse, cette fille, qui était comme en horreur au roi, s'était peu à peu insinuée auprès de lui, et avait fini par gagner sa confidence, car il en fallait de toutes parts à Montalais, et une confidence royale, plus que toutes les autres, devait flatter sa superbe. Le naturel jaloux du prince avait servi beaucoup à vaincre ses répugnances : Montalais m'avait connue dès ma première jeunesse, et de tout temps s'était mise dans mes secrets; par elle il pouvait éclaircir quelques points qui le troublaient et sur lesquels il revenait toujours. Il s'agit de ces malheureuses lettres de Bragelone. Je ne sais d'où il en eut avis; mais ce fut pour quelques jours une source intarissable de picoteries, de brouilles, d'explication. Il avait l'esprit tout renversé par la crainte d'être en second dans mes sentiments; sa manie allait

jusque là qu'il redoutait encore que je ne songeasse à ce Bragelone. Ce dernier était pourtant à cinquante lieues de nous; cela ne lui suffisait pas il continuait sa pointe, et les lanterneries recommençaient de plus belle.

Montalais arriva tout juste pour rompre l'énigme. Cette fois elle me rendit un grand service. Flattée d'être intermédiaire entre le prince et moi, elle sentit qu'elle ne pouvait garder cette place qu'en nous agréant à tous deux, c'est-à-dire en nous conservant bien ensemble. Elle tira donc au clair cette maudite affaire de Blois, et remit l'esprit de mon jaloux, qui vint encore me demander pardon. C'était la fin de tout; mais il fallait passer par de pénibles épreuves.

De Bragelone je tombai en Artigny, c'est-à-dire que j'eus au sujet de celle-ci une suite de désagréments non moins vifs que les premiers. On sait qu'à la prière du roi j'avais retiré ma confiance à Montalais pour la donner à mademoiselle Artigny, car nous avions toujours besoin de quelqu'un pour correspondre.

Cette disgrâce, comme Montalais aurait pu appeler mon changement par l'importance qu'elle mettait à toutes les intrigues, l'irrita fort. Ne pouvant rien contre moi, la voilà qui cabale contre Artigny. Elle découvre que cette pauvre fille avait autrefois commis une faute; elle fait si bien qu'elle en a des preuves écrites, des billets, des aveux, que dis-je! tout cela est porté à madame de Montausier, qui veut chasser Artigny. Celle-ci tombe à mes genoux; je m'adressai au roi. Artigny resta enfin. Montalais était furieuse; j'en eus la tête rompue.

Malheureusement aussi Artigny prit sa revanche. Elle épia Montalais, découvrit les services qu'elle rendait à Madame et au comte de Guiche, et en adressa un rapport à Monsieur. Celui-ci, furieux, fait mettre la confidente dans un carrosse et l'enferme dans un couvent. C'était l'heure de se tenir tranquille. Montalais n'eut garde. Lettres sur lettres m'arrivent de ce couvent, avec des avis sur la manière de plaire au roi de lui parler, de le conduire. Le roi en est instruit; grande colère; un exempt va encore

saisir Montalais, et la claquemure à Frontevaux, avec défense expresse pour cette fois de la laisser parler à personne. De long-temps je n'aurai, non plus, à parler de Montalais.

Ce fut vers cette époque, lorsque je commençais à respirer de tant de chagrins et de tracasseries, que des inquiétudes plus terribles que tout le reste vinrent me saisir. Il n'y avait plus à cacher ma honte, j'étais mère. Je tombai dans un abattement morne et presque stupide. Le roi en sut la cause, et au lieu de pleurer avec moi, il éclata en transports d'amour et de joie. Je le regardais avec étonnement : il m'eût été si doux de partager cette joie! mais elle me rappelait mon déshonneur. Selon lui, c'était un lien de plus entre lui et moi, un lien plus fort que notre amour même, un lien qu'il ne pourrait plus rompre. Cette seule pensée me consola un peu ; mais ma honte devant moi-même et devant les autres me resta. Grand Dieu! que de précautions au milieu de tant d'ennemis, de surveillants, de moqueurs! Surtout je craignais les regards de la reine,

à laquelle un hasard inouï avait jusqu'à présent dérobé nos liaisons. A mesure que le danger augmentait, je redoublais de prudence, d'attention, de calcul, et le soin de ma vie était le seul où je ne m'arrêtais pas. Oh! s'il est un supplice au monde, c'est de tenir ainsi sa pensée fixe sur un même point, sans pouvoir la détourner jamais, au gré du hasard ou de sa fantaisie; mais, au contraire, de veiller toujours sur ses paroles, sur ses yeux, sur ses oreilles, de peur qu'un mot, un regard, un mouvement ne vous trahisse... Oh! que ceux qui sont près de mal faire songent à cela, c'en est assez pour les retenir.

Le roi eut pitié de la gêne où j'étais; il m'engagea à faire la malade. Cette excuse, qui m'épargnait le tourment d'être observée, lui fournissait en même temps plus de facilités pour me voir. Tous les soirs il me tenait compagnie, et les heures passaient comme par enchantement dans ces doux tête-à-tête. Parfois il se munissait d'un livre, et nous en lisions quelque passage, ou bien il me chantait de ces

chansons italiennes qu'on lui avait apprises dans son enfance. C'étaient là d'heureux moments : il en parla à M. de Saint-Aignan, et puis au marquis de Vardes, devenu son favori. Tous deux furent charmés de ce tableau qu'il leur fit de ces soirées, et ils demandèrent à en être. C'était un moyen de plus d'attirer le roi, je les invitai. D'ailleurs ces messieurs étaient pleins d'esprit, et on se plaisait à les entendre. Tout ce que la ville et la cour fournissaient de plus piquant nous revenait par eux. Je n'ai jamais vu plus amusants gazetiers ni plus agréables conteurs de sornettes. Mais j'ai souvent pensé qu'ils en inventaient une bonne part, et que c'était une manière de faire leur cour au maître en le divertissant. Le roi lui-même nous donnait parfois d'assez bons contes. Il avait surtout une manière toute naturelle de les dire qui en augmentait l'agrément ; jamais de ces recherches de pointes qui ne vont qu'aux plaisants de profession, et qui à mon sens gâtent même leur métier, car le facile et le laisser aller sont ce qu'il y a de plus exquis dans les

choses d'esprit et leur plus délicat assaisonnement. Le roi, sans le savoir, y était passé maître.

Il se plaisait avant tout à revenir sur les dernières années du cardinal, et quoiqu'il eût conservé pour lui une sorte de respect timide, il nous en rapportait des traits d'avarice incroyables. Madame de Soissons et mademoiselle Mancini, l'autre nièce du cardinal, n'étaient pas oubliées dans cette revue. Elles avaient été les premières passions du roi à un âge où l'on ne choisit pas. Madame de Soissons, bien que la première en date, et par là même toute-puissante sur un prince si jeune, avait de terribles jalousies de sa sœur. Le roi lui-même en recevait les contre-coups. « Tu t'imagines bien, mon pauvre Vardes, disait-il à celui-ci, m'avoir chassé du cœur de la comtesse, peut-être elle te l'aura dit; hé bien, effacs cela de tes tablettes. Voici la chose au fin.

» Chacun sait l'antipathie affreuse que j'ai des odeurs, jusque là que les plus vantées m'incommodent; la passion contraire de madame

de Soissons est connue, et il est même résulté contre elle de vilains soupçons. Cela seul eût fini par nous désunir, quand sa tyrannie ne m'y aurait décidé. C'étaient sans cesse des scènes et des espionnages ignobles qui n'allaient pas à moins qu'à fureter dans mes livres et dans mes armoires pour y découvrir des lettres de sa sœur. J'étais obligé de tout porter sur moi.

» Un certain jour elle arriva avec un énorme bouquet de violette au côté, mais si fort que j'en faillis presque aussitôt tomber à la renverse. Je fis pourtant cet effort de galanterie (le plus grand, sans mentir, qui me soit jamais arrivé), et je me tus. Nous nous assîmes, elle sur un grand fauteuil, moi, enfant, sur un petit tabouret à ses pieds. La friande Italienne aimait à passer la main sur mon front de quinze ans, et à jouer avec mes cheveux, qui étaient longs et fort beaux. Moi-même, ayant la tête mollement renversée sur sa robe, j'aurais pris goût à la posture, n'eût été son maudit bouquet, qui était tout à ma portée. Bientôt l'odeur me monta au cerveau et m'endor-

mit net. Mon sommeil ne fut pas perdu pour la comtesse; elle mit la main dans ma poche, et y trouva une lettre de sa sœur. Vous devinez la belle rage qui s'ensuivit, et moi, qui tout malade me réveille au milieu de ces transports... Je l'avoue, ce fut le terme de ma patience, et je dis adieu à madame la comtesse et à ses bouquets. »

CHAPITRE XIII.

Artigny et le marquis de Vardes. — La demande. — L'eau bénite de cour. — Le comte de Saint-Aignan. — Madame. — L'Oratoire. La lettre espagnole. — Molina. — Le duc et la duchesse de Noailles. — L'exil. — Le diamant. — Minuit.

Dans tout le commencement que M. de Vardes vint chez moi, Artigny me dit : « M. de Vardes est bien aimable, mais défiez-vous de lui. Il peut faire plaisir au roi ; quant à vous, je crains fort qu'il ne vous donne que des peines. Vous n'ignorez pas ses liaisons avec la comtesse, et ce qu'ils ont déjà tramé contre vous. C'est là l'esprit du marquis ; il commence par vous charmer, et puis tout d'un coup on dirait qu'il se lasse d'un si beau rôle : il faut qu'il tracasse, qu'il brouille, qu'il intrigue. C'est Montalais en canons et en justaucorps. »

Ce discours d'Artigny ne m'émut guère, soit que je soupçonnasse en elle quelque secret chagrin contre Vardes, soit que je fusse séduite par l'éclat et le bel esprit de celui-ci. Je répondis à Artigny qu'elle perdait le sens avec ses chimères; que de rester ainsi sur le qui-vive, ce n'était pas vivre; qu'il fallait continuer avec Vardes, puisqu'il plaisait au roi, et que pour le reste on devait s'en remettre au temps. Artigny seule fut sage en cette circonstance.

Un mois n'était guère passé que M. de Vardes vint me trouver un matin :

« Mademoiselle, me dit-il en entrant, et en me saluant de cet air aisé et tout gracieux qu'on lui connaît, voici quelqu'un qui a une grande démangeaison d'être votre obligé.

» — Mon obligé à moi, monsieur? ce serait du nouveau. Et que puis-je donc pour mes amis?

» — Oh! ne parlez pas de vos amis, car ce serait avoir affaire à tous ceux qui vous connaissent : dites vos esclaves, vos serviteurs.

» — Voilà qui est bien humble, lui dis-je en souriant. Hé bien, qu'y a-t-il pour ces derniers ?

» — Quelque chose de fort aisé pour vous, et de bien important pour le plus dévoué d'entre eux. Il vaque un régiment dans les gardes-françaises, ne pourriez-vous lui obtenir cette charge ? »

Ici j'eus un grand tort. Intimidée par cet air à la fois mielleux et assuré du marquis, je n'osai dire non ; et quoique bien décidée à ne point m'occuper de sa demande, je promis tout ce qu'il voulut. C'est ce qu'on appelle, je crois, de l'eau bénite de cour. Si cette désignation ne m'est pas tout-à-fait applicable, en cela qu'une sotte gêne me poussa seule à cette tromperie, il y eut toujours une faiblesse extrême et presque coupable de ma part à ne point me prononcer franchement. Un refus net m'eût moins desservie. Leurré par ma parole, le marquis ne fit plus de démarche ailleurs, et attendit son régiment. Cependant le roi vint à en disposer. A cette nouvelle, que

j'aurais bien dû prévoir, me voilà tout agitée, et, à la première vue de M. de Vardes, m'attendant à une scène d'éclats et d'explications. Il n'en fit rien, et me continua ses visites de chaque soir comme par le passé. Un procédé si beau me toucha au-delà de tout, et je me dis, ou que M. de Vardes ne se souciait plus de cette place, ou qu'il avait un cœur tel qu'on n'en pouvait imaginer. Cette pensée me rendait toute confuse devant lui, à ce point que je fus tentée mille fois de lui confesser mes torts. Je ne pus m'en cacher à Artigny, comme étant la meilleure preuve contre ses injustes préventions. Cette conduite du marquis l'étonna tout d'abord, puis elle hocha la tête, comme si elle voyait du louche là-dessous; et, sans plus s'expliquer, elle me renvoya ma réponse : « Laissons faire au temps. » La-dessus elle s'en alla.

Artigny n'était pas dehors que je vis entrer le comte de Saint-Aignan. On devait ce jour-là célébrer un service en l'honneur de la reine de Bohème, décédée tout dernièrement; je

crus que le comte venait à ce sujet ; il m'apportait un billet du roi. Sa Majesté me priait de rentrer chez moi aussitôt la cérémonie achevée ; elle avait à me parler d'une affaire très importante pour nous deux. Je regardai le comte, il me parut fort agité ; je tentai quelques questions, il m'avoua qu'il s'agissait de nouvelles intrigues ; puis, avec une sorte de mauvaise humeur dont je lui sus bon gré :

« Que vous dirai-je, madame ! on a juré votre perte, et rien ne doit vous étonner de la part de ces gens-là ; leurs premiers essais ont tourné à leur confusion, c'était vers le cœur du roi qu'ils dirigeaient leurs coups ; aujourd'hui ils attaquent celui de la reine.

» — La jeune reine ! m'écriai-je déjà toute saisie.

« — Oui, reprit le comte, on se fait un beau manteau de son intérêt, pour cacher certaines tentatives. »

Et il allait m'expliquer ce nouveau mystère, quand le retour d'Artigny mit fin à notre entretien. Madame, auprès de qui j'étais de ser-

vice, me faisait chercher. Je quittai le comte, le priant d'informer Sa Majesté que je me rendrais à son invitation.

En approchant de Madame, je lui trouvai un air d'embarras qui n'était pas son air d'habitude. Elle me regarda fixement comme cherchant à lire dans mes yeux une nouvelle que j'aurais voulu cacher. Par un mouvement que je ne puis rendre, je la regardai de la même façon, comme cherchant aussi à comprendre cette curiosité de ses regards; puis me sentant troublée, je baissai la tête et rougis. Dans le carrosse, Madame parla tout le temps avec madame de Valentinois, et, arrivée à l'Oratoire, elle m'invita à prendre sa gauche d'un ton qui m'apprit que ma contenance l'avait mécontentée. Une circonstance qui me surprit, c'est que, pendant le service, Madame ne tourna pas une seule fois les yeux vers le pric-dieu où se tenait le roi; les miens n'avaient pas quitté ce prie-dieu d'un instant. L'altération des traits du roi me frappa à un tel point, que j'en fus saisie aux larmes. Il

était agité, et lançait à l'entour des regards qui faisaient peur ; on eût dit qu'il voulait pénétrer dans l'âme de ceux qui étaient là. On se ressentit du trouble du monarque, et la pensée toute mondaine qui nous occupait nuisit indignement à la majesté du service. Au milieu de cette émotion générale, deux seules personnes demeuraient calmes, la duchesse de Noailles et le marquis de Vardes, dont je ne saurais aujourd'hui m'expliquer l'inconcevable sang-froid.

Placé derrière son maître, il répondit aux demandes réitérées que le roi, troublant ainsi l'office, contre son usage, ne cessa de lui adresser. A la sortie, je repris ma place auprès de Madame ; cette fois elle me témoigna une bonté qui m'étonna après ce qui s'était passé l'instant d'auparavant.

Rentrée dans ma chambre, mon cœur battait avec violence en attendant cette visite du roi. Je me formais là-dessus mille chimères qui me faisaient à la fois désirer et craindre son arrivée ; c'était un malaise indispensable.

Je ne sais comment cela se fit, mais à un bruit de pas que je connaissais trop bien, je me remis aussitôt. Le roi n'avait plus cet air sombre que je venais de lui trouver. Il y avait sur sa figure un singulier mélange de douceur et d'indignation.

« Ah ! dit-il aussitôt en me serrant dans ses bras, j'ai donc manqué de vous perdre !... Louise ! ma chère enfant ! ils ont osé écrire à la reine.

» — La reine ! m'écriai-je. Et je n'eus pas la force d'ajouter un seul mot.

» — Rassurez-vous, me dit-il, la reine ne sait rien, Molina m'a apporté cette lettre... Une trame affreuse, ajouta-t-il, une ruse d'enfer ! »

Et il me remit un papier qu'il froissait entre ses mains. Je l'ouvris, il était en espagnol, mais au bas était une traduction française dont l'écriture, comme le reste, m'était inconnue. Je lus :

« Le roi se précipite dans un dérèglement » qui n'est plus ignoré que de Votre Majesté.

» Mademoiselle de La Vallière est l'objet de » cet indigne amour. C'est un avis que de fi- » dèles serviteurs donnent à Votre Majesté. » Vous déciderez si vous pouvez aimer votre » époux dans les bras d'une autre, ou si vous » voulez empêcher une chose dont la durée ne » vous peut être glorieuse. »

Pendant ce temps-là le roi se promenait comme un homme impatient de faire connaître la vengeance qu'il médite. Tout-à-coup il s'arrêta devant moi :

« Oh ! que je saurai bien, dit-il, mettre fin à toutes ces menées, et traiter ces Noailles comme ils le méritent !

» — Quoi ! c'est madame de Noailles ? demandai-je en larmes ; et que lui ai-je donc fait ?

» — Elle-même, l'illustre dame d'honneur ! la mignonne de feu mon cousin le cardinal ! et le duc, qui donne les mains aux imaginations de sa femme !.., peut-être dans le but de faire sa cour à la reine ? Mais je lui montrerai qu'il est aussi mauvais courtisan que malhabile gé-

néral... Vardes m'a donné de la perfidie de ces gens-là une foule de preuves que je ne soupçonnais pas. Et moi, qui ai consenti à m'entremettre dans les discussions de madame de Noailles avec la surintendante, jusque là de prendre son parti contre les miens!... J'en suis bien payé. »

A mesure que le roi parlait, son irritation allait croissant. De mon côté, je demeurais confondue, et sans penser à calmer la colère du roi, je me perdais en réflexions sur cette perfidie de madame de Noailles; quelque étrange qu'elle me parût, il ne me vint pourtant pas à l'esprit d'en douter. J'étais encore trop novice à ce pays de la cour pour en soupçonner toutes les lâchetés et les trahisons; il a fallu un évènement inattendu pour justifier, après plusieurs années, cette malheureuse duchesse; mais nous verrons cela à son temps.

Après mille autres éclats de mépris et d'indignation, le roi, voyant mon silence et mes larmes, vint s'asseoir à côté de moi. « Calmez-vous, ma chère Louise, me dit-il, vous serez vengée.

Çà, voyons, que faut-il faire de ces Noailles?

Toute idée de vengeance était si loin de moi, que je demeurai interdite à cette question, et mes yeux, qui rencontrèrent alors ceux du roi, lui témoignèrent assez mon étonnement.

« Oh, parbleu! dit-il en se levant, voilà qui serait merveilleux! Eh! mademoiselle, que ferai-je donc pour mes amis, si je garde mes bonnes grâces à de tels misérables?

» — La faveur d'approcher de votre personne, dis-je alors, voyant qu'il fallait une réponse, n'est-elle point ce qu'on peut estimer de plus haut, et y aurait-il rien d'égal au chagrin de la perdre?

» — C'est-à-dire que je me bornerai à les exiler de la cour... Puisque vous le voulez, qu'il en soit fait ainsi.

» — Puisque je le veux, lui répondis-je, oh! sire, ma volonté n'irait même pas jusque là.

» — C'en est assez, mademoiselle, s'écria-t-il; vraiment ce serait là une plaisante façon d'être roi, que d'être gouverné même par ses serviteurs!... Que je ne les voie plus, que je

les oublie, vous dis-je, c'est ce qui leur peut arriver de meilleur. »

Il y avait un accent si impérieux dans ces paroles du roi, que j'aurais cru desservir madame de Noailles en ajoutant rien en sa faveur. Je brisai donc là, et tâchant de ramener le roi à des émotions plus douces, je lui parlai du plaisir que j'avais eu avec lui après un si grand danger. Mes yeux ne pouvaient se lasser de le regarder.

« Qu'est-ce donc, ma chère, me dit-il, que vous m'examinez avec tant de soins ?

» — Un jour, lui dis-je, je trouvai un diamant que je croyais perdu à tout jamais : je fus si joyeuse de le revoir que je doutais presque qu'il fût le même. Voilà ma réponse.

» — Charmante, s'écria-t-il; et c'est vous, mon véritable diamant, qu'on a voulu m'enlever ! Morbleu, ma belle Louise, ne soyez plus si séduisante, ou je reprendrais ma colère contre ces méchants-là.

» — Assez, assez, beau sire, dis-je à mon tour, en mettant sur sa bouche une main

qu'il baisa. N'avez-vous donc plus souvenance de vos promesses ?

» — Hé bien, soit, qu'ils s'éloignent, et je n'en parlerai plus. »

Pour en finir moi-même avec le duc et la duchesse de Noailles, je dirai qu'à peu de temps de là leur disgrâce leur ayant été clairement signifiée, ils furent obligés de se démettre de leurs charges et de quitter la cour. Cet exil, causé par une atroce calomnie, dura trois ans.

Et moi, n'aurai-je donc jamais un instant à me reposer? Après mes fautes, je retrouve mes chagrins, et de nouvelles peines succèdent toujours à celles que je viens de décrire.

Oh! dans cette route mauvaise où je me suis engagée, quelle autre chose espérer sinon de continuelles fatigues, des marches sans fin et des chutes effrayantes?... Cette route est commencée, finissons-la.

Un soir, vers minuit, étant seule avec le roi, tandis que nous parlions encore de nos derniers périls et de cette infâme lettre d'Espagne,

des douleurs qui firent bondir d'aise le cœur du roi s'annoncèrent tout-à-coup. Pour moi, qui jusqu'alors m'étais dérobée à tous les soupçons, je rassemblai mon courage pour subir en secret cette dernière épreuve. Cependant ma constance et celle du roi furent vaines. Éperdu, tremblant pour mes jours, il lui fallut ouvrir la fenêtre et appeler de l'aide. Mesdames de Montausier et de Créqui accoururent. Hélas! je n'étais plus alors en état de rougir, et je ne songeai plus qu'à la douceur d'être mère.

CHAPITRE XIV.

Séparation. — Douleur. — Plaintes. — Songe de mademoiselle de La Vallière. — Le roi et une dame. — La petite religieuse. — Le réveil. — Madame et mademoiselle de La Vallière. — Souvenirs. — Le duc de Buckingham. — La reine-mère d'Angleterre. — Charles II. — La tempête et la maladie. — Anne d'Autriche et l'autre Buckingham. — Saint-Cloud et ses visiteurs. — Les filles d'honneur en émoi. — La nymphe et la petite reine. — M. de Villarceaux, madame Scarron et mademoiselle de l'Enclos. — Une vision.

J'avais un fils, et il fallait m'en séparer; mais il fallait aussi ne rien laisser paraître de ma douleur et de mes larmes. Triste effet de ma situation! la honte étouffait la voix de la nature, et le bonheur d'être mère céda à la crainte de passer pour l'être. Que je souffrais de cette contrainte où me réduisait la convenance, et que m'imposait ce que je nommais encore mon honneur! Était-il au monde mère plus malheureuse que moi? obligée de me

montrer à des entours qui m'épiaient, de composer mon visage pour m'épargner des soupçons, de déguiser mes souffrances, de les renfermer toutes dans mon cœur avec mon amour de mère et mon amour pour le roi! Que serais-je devenue si de douces illusions ne m'avaient un peu consolée? Que de fois, après le départ du roi, seule dans ma triste chambre, et plus seule que jamais, que de fois je reposai mes pensées sur ce cher enfant dont j'étais séparée! En idée je le comblais de caresses, je le voyais, je lui parlais, il était là... Mais ma chimère s'anéantissait bientôt devant la réalité; j'avais beau le chercher dans ma chambre, le demander, l'appeler, j'étais seule, toujours seule. Un soir que je m'étais endormie dans ces pensées, je fis un songe surprenant. Les évènements de ma première enfance, de ma jeunesse, repassèrent sous mes yeux. J'eus même un vague pressentiment de ce que devait être l'avenir. Successivement je me retrouvais sous l'antique toit de mes pères, à Blois, à la cour et dans un autre lieu que je ne connais point,

et que je ne saurais nommer; je revoyais mon aïeul, j'étais assise au pied de son grand fauteuil, dans sa chambre aux vitreaux peints, ma mère présente; il nous racontait des histoires du vieux temps, y mêlant quelques avis pour moi, pauvre jeune fille, qui devais en profiter si peu. Mes idées se précipitaient; la scène avait changé : je retrouvais Blois, son château, ses habitants, ses causeries, mes compagnes et toute mon innocence. On me parlait du roi, des reines, de la cour, du bonheur qu'on y goûtait, des merveilleuses fêtes qui s'y donnaient, et tout-à coup je m'y sentais mêlée. C'était bien Saint-Cloud et Saint-Germain que j'habitais, tantôt égarée sous leurs ombrages, tantôt fière et honteuse d'y être retrouvée. Tendre mélancolie, enivrement qui prépare les regrets, faiblesse qui donne les remords, je passais par vos voluptés et par vos supplices. Je songeai enfin que je parcourais des bosquets parfumés de roses, dans la société du roi et d'une autre dame. A mesure que nous marchions, les bosquets se dépouil-

laient, les fleurs se flétrissaient, la figure de mes deux compagnons, qui d'abord ayait été gracieuse et prévenante, subissait à son tour sa métamorphose. Celle du roi était triste, et je découvrais sur les lèvres de la dame un sourire qui me faisait mal; lorsque tout-à-coup je me trouvai seule, isolée, au milieu d'une vaste plaine aride, où il n'y avait que des ruines; je m'avançai toujours poussée par un ascendant irrésistible, me dirigeant vers un endroit où je voyais remuer quelque chose de blanc : c'était une petite religieuse, ridée, décrépite, couverte d'un cilice, et qui priait agenouillée sur un grand tombeau vide; elle se leva à mon abord, et se dépouillant aussitôt de son lugubre vêtement, elle le jeta sur la tombe en me disant : « Ceci est pour toi. » Puis elle disparut à mes yeux, prenant son vol vers le ciel. L'effort que je fis pour l'y suivre me réveilla. D'Artigny était à mon chevet.

«Vous faisiez un songe, me dit-elle, car vous vous agitiez dans votre sommeil; voilà un quart d'heure que je vous contemple...

» —Que ne me réveilliez-vous? » répondis-je. Et je lui racontai la vision que j'avais eue.

D'Artigny ne fit qu'en rire, mais de ce rire forcé qui voudrait exprimer l'incrédulité : « Oh! n'en riez pas; qui sait si ce n'est pas un avertissement du ciel. » Et je me levai, l'esprit encore troublé de ce que j'avais vu.

Depuis long-temps le roi désirait que, tout en demeurant fille d'honneur de Madame, j'en quittasse le service; je m'y refusais, dans la crainte que ce privilége qui n'avait pas d'exemple ne m'attirât de nouvelles inimitiés. Pour triompher de ma résistance, le roi prit un biais qui lui réussit. Ce jour-là même où j'avais fait ce rêve, Madame, me voyant à son lever, me dit que dorénavant elle me dispensait de remplir les devoirs de ma place.

« Aurais-je encouru la disgrâce de Votre Altesse Royale? demandai-je timidement.

» —Non, non, me répondit-elle; mais vous ne ferez plus rien d'un service qui ne vous convient plus guère. »

Et elle accompagna ces mots d'un regard

significatif. Je vis qu'elle avait tout appris, ou du moins qu'elle soupçonnait tout. Comme je me retirais, elle ajouta que ce qu'elle en faisait était dans le but de se conformer aux ordres du roi. Tout cela me fut témoigné d'une manière si sèche, que je m'en sentis navrée. Il y avait, il est vrai, dans Madame plus de dépit de ce qu'elle soupçonnait que d'indignation contre ma faute. Cette princesse avait aussi trop de franchise pour ne pas excuser intérieurement une faiblesse qui ne lui était pas étrangère. La grande affaire de Madame, qui, en ce temps-là, était de s'occuper des miennes, ne la détournait pas de la galanterie. On commençait à nommer hautement tous ses galants, ou ceux du moins qui en avaient la réputation ; et il ne faudrait pas prendre au pied de la lettre ce que je dis, et penser qu'il s'ensuivit les plus grandes imprudences de sa part : pour moi, je n'ai jamais voulu voir en cela qu'une légèreté que chacun expliquait et justifiait devant Monsieur lui-même. A ce qu'on m'a rapporté, toutes ses amours, se bor-

naient à des confidences, et M. de Guiche fut puni bien cruellement pour y avoir pris part. Madame ne fit pas que cette conquête; bien d'autres couvaient alors : ce n'était pas la première non plus, et bien souvent elle racontait de sa propre bouche les singuliers emportements où le jeune duc de Buckingham s'était laissé aller par amour pour elle.

Ce gentilhomme aima la princesse du moment qu'il la vit; il s'en montrait jaloux outre mesure. C'était dans le temps où Monsieur fit demander au roi d'Angleterre sa sœur pour épouse. La reine-mère, femme de bon et grand cœur, que nous eûmes tous occasion de voir en France, s'émut de pitié de la passion du duc, et lui cacha le mariage prochain de sa fille. Lorsqu'il l'apprit à la fin, il se livra au désespoir; et comme on craignait quelque malheur, quelque folie, quelque enlèvement peut-être, on précipita tout; et, malgré la rigueur de la saison, la princesse s'embarqua avec sa mère pour la France. Le roi Charles avait eu vent de la passion de Buckingham, il lui défendit

de suivre leurs traces; et dans le dessein de s'assurer par lui-même si ses ordres étaient exécutés, il accompagna sa sœur tout un jour. Précaution inutile! le duc trouva le moyen de faire la traversée dans le vaisseau de celle qu'il aimait; il y eut une tempête, et là, quand la mort semblait imminente, les craintes de l'amant éclatèrent. Ce n'est pas tout; la princesse eut la fièvre, que lui donna le mal de mer, et la rougeole sortit. Le malheureux Buckingham, sourd aux représentations de la reine Henriette, ne s'éloigna pas de l'appartement de la princesse, lui prodiguant les plus tendres soins. Lorsqu'elle revint à la santé, il s'en montra si terriblement jaloux, qu'il ne pouvait souffrir que qui que ce fût lui rendît des devoirs; jusque là qu'il chercha querelle à l'amiral de la flotte d'Angleterre, qui s'acquittait de ce qu'il devait à la sœur de son maître. Enfin les emportements du duc devinrent si violents, que la reine lui enjoignit de se retirer, ce qu'il exécuta avec toutes les marques de la plus vive peine.

Madame parlait de cet amour avec une in-

différence qui témoignait assez qu'elle ne s'en était jamais laissé toucher. Il est du sort des Buckingham d'aimer des personnes royales. Le père de celui dont je parle fit paraître les mêmes transports pour la reine Anne d'Autriche. Son amour, qui causa quelque bruit, ne fut pas la moindre cause des déplaisirs nombreux qui désolèrent cette belle reine. Madame nous contait ces vieilles histoires pour faire pique à ceux qui parfois la tançaient de ses coquetteries. Anne d'Autriche ne lui épargnait pas les réprimandes, et l'âge lui avait donné une certaine rigidité qui contrastait avec le souvenir de ses premières années. Elle avait été aussi indulgente pour ces faiblesses qu'elle se montrait aujourd'hui sévère, et il faut lui rendre la justice de penser que cette sévérité ne lui venait pas uniquement de la raison que je viens de dire; c'était aussi l'effet de la dévotion qui lui donnait assez de lumières pour discerner qu'il y a autant à craindre pour le salut des jeunes âmes, du souvenir d'un scandale que d'un scandale présent.

Si je ne craignais ici d'en exciter quelque peu, je parlerais d'une personne dont nous nous occupions alors beaucoup à la cour, et dont la reine s'inquiétait encore davantage. On devine assez qui je veux dire. On me la montra à Saint-Cloud, un jour qu'elle était venue visiter le parc et le château. Je vis une personne d'une taille mignonne, d'une démarche aisée, très blanche, très blonde, avec des yeux d'une vivacité tout attrayante ; elle paraissait trente années-au plus, bien qu'elle en comptât beaucoup d'autres. Elle était accompagnée du marquis de Villarceaux et d'une dame qu'on me dit être madame Scarron, veuve du célèbre Scarron. Comme Monsieur et Madame se trouvaient absents du château, ils eurent la permission de le parcourir. Leur présence avait mis toutes les filles d'honneur en rumeur. Nous nous passions mille petits propos qui couraient alors sur ces deux dames et leur beau chevalier. Madame Scarron, quoique très belle, ne me plaisait guère ; on faisait grand bruit de sa modestie, elle ne me parut que

réservée. Pour la demoiselle, quelque prévention que nous pusssions avoir, elle nous agréait fort. Chimeraut, qui était vaniteuse, dit qu'elle souhaiterait lui ressembler; d'Artigny lui trouvait l'air d'une nymphe; moi, je lui trouvai tout l'air d'une petite reine. Lorsqu'elle passa dans la salle où nous étions, elle nous fit un grand salut que nous lui rendîmes de notre mieux. Croira-t-on qu'il ne me fut pas possible de la regarder, si près de moi qu'elle était; je rougissais rien que de cette pensée; il me semblait qu'une personne comme elle devait souffrir continuellement de la honte, et j'étais véritablement embarrassée de l'embarras que je lui supposais. Il redoubla lorsque je m'aperçus que j'avais arrêté ses regards. Je puis dire que je m'en sentais percée, et devinai trop bien le motif qui lui faisait diriger son attention vers moi. Je crois que madame Scarron la partageait aussi; du moins ses yeux que je rencontrai involontairement me l'apprirent; ils exprimaient une sorte de curiosité envieuse! oui. Que m'enviait-elle donc?

Je ne quitterai pas mademoiselle de l'Enclos sans rapporter une aventure qui augmentait le désir que j'avais de la voir. J'ai parlé tout à l'heure d'une vision, la mienne m'advint en dormant. Dans sa première jeunesse mademoiselle Ninon en eut une, tout éveillée, à à midi, en plein jour. Voici le fait. Elle était seule, on vint lui annoncer qu'un inconnu demandait à lui parler; il avait, disait-il, des choses importantes à lui communiquer. Il fut introduit; c'était un petit homme, vieux, vêtu de noir, sans épée, et d'assez mauvaise mine; il avait des cheveux blancs, un front ridé, des yeux vifs et étincelants, et portait la tête un peu de côté. « Mademoiselle, lui dit-il en entrant, faites, je vous prie, retirer votre fille de chambre, car personne ne doit entendre ce que je vais vous révéler. » Cela fait, il continua :

« Que ma visite ne vous épouvante point, vous n'avez rien à craindre de moi, au contraire, vous pouvez tout en attendre. J'ai présidé à votre naissance, je dispose à mon gré du sort des hommes, et je viens savoir de vous de

quelle manière vous souhaitez que je dispose du vôtre ; il dépend de votre volonté d'être la personne la plus heureuse de votre siècle et d'en devenir la plus célèbre. Je vous apporte une couronne, ou une beauté immortelle. Choisissez de ces deux choses celle qui vous touche le plus.

» — Puisqu'il en est ainsi, dit en riant mademoiselle de l'Enclos, je choisis la beauté éternelle. »

Là-dessus l'inconnu tira de sa poche des tablettes noires à feuillets rouges, et reprit : « Veuillez, mademoiselle, inscrire votre nom sur ces tablettes, et jurez-moi un secret éternel, je ne vous demande rien de plus. » Ninon promit tout ce qu'il voulut. Alors tirant de dessous sa veste une baguette d'une forme bizarre, il lui en frappa l'épaule gauche, et prononça ces paroles :

« Je vous donne une beauté immortelle et un pouvoir sans bornes sur tous les cœurs. C'est le plus beau privilége dont vous puissiez jouir ici bas. Depuis quatre mille ans que

je parcours la terre, je n'ai trouvé encore que quatre femmes qui en aient été dignes, Sémiramis, Hélène, Cléopâtre et Diane de Poitiers; vous êtes la dernière à qui je suis résolu d'en faire don. Vous paraîtrez toujours jeune, toujours fraîche; vous serez toujours charmante, toujours adorée, et toujours aimée de ceux que vous aimerez. Vous jouirez d'une santé inaltérable, et ne vieillirez pas. Telles femmes semblent nées pour le plaisir des yeux; il y en a d'autres qui sont faites pour le charme des cœurs; vous réunirez en vous ces deux qualités si rares, et vous inspirerez des passions à l'âge même de la plus grande vieillesse. »

Mademoiselle de l'Enclos, que l'accent de l'inconnu persuadait malgré elle, voulut faire une observation et se récrier à ce dernier pronostic.

« Ne vous étonnez pas continua-t-il, et ne m'adressez aucune question, je ne saurais y répondre; tout ce qu'il me reste à vous dire, c'est que vous ne me reverrez plus qu'une fois,

et cela dans nombre d'années, la veille de votre mort. »

Sur ce, il disparut, laissant la demoiselle en proie à une mortelle frayeur.

Je ne puis ajouter foi à cette histoire ; mais enfin si elle eut lieu, quel pouvait être cet inconnu et le traité qu'il proposa ? Je n'oserais le dire quand bien même je le pourrais ; mais quelle femme oserait ici blâmer mademoiselle de l'Enclos d'avoir accepté une convention qui porte : « Vous serez toujours aimée de celui que vous aimerez. »

CHAPITRE XV.

Premier enfant de madame de La Vallière. — Les Beringhen. — Le duc de Lorraine et mademoiselle de Saint-Remi. — Traits concernant ce prince. — Mademoiselle de Montpensier. — Opinion du roi sur elle. — Pensions accordées aux gens de lettres. — Mézeray, Benserade, Chapelain, Corneille, etc., etc.

Comme je vous l'ai dit, je fus obligée, pour complaire au roi, et dans le soin de ma propre réputation, de me séparer de mon enfant. Il fut envoyé en nourrice à un endroit nommé Bue, dans les environs de Versailles. Durant les fréquents voyages que Madame entreprit de Saint-Cloud à cette résidence royale, je m'échappais pour l'aller voir, et souvent j'y rencontrais le roi, qui venait incognito de son côté avec M. de Beringhen. Je ne vous ai pas encore parlé de ce fidèle serviteur, ni des obli-

gations que je lui ai. Dans le cours de ces Mémoires ma reconnaissance trouvera plus d'une occasion de s'épancher; aujourd'hui ce n'est pas de lui que je vais vous parler, c'est de ses parents, qui, pour n'être pas de bon lieu, ont prouvé qu'ils étaient dignes d'en être par leur honneur, prudhomie et dévouement à nos monarques.

Henri IV passant à cheval en Normandie, s'arrêta pour dîner chez un gentilhomme du pays qui avait de très belles armes et fort bien tenues. Le roi se récria sur leur propreté: « C'est, dit le gentilhomme, un Hollandais qui en prend soin. » Et là-dessus il lui présenta le père de M. de Beringhen. Henri IV paraissant le désirer, le gentilhomme s'empressa de le lui offrir. Une fois à Paris, M. de Beringhen témoigna tant de zèle dans ses fonctions, qu'il n'eut pas de peine à obtenir la charge de premier valet de chambre, qu'il passa à son fils. Sous le dernier règne, il s'était assuré par sa conduite la bienveillance de la reine, ce qui le fit exiler à Bruxelles. A son retour il fut

pourvu de l'emploi de grand-écuyer; emploi dont son fils, M. de Beringhen d'aujourd'hui, hérita à la mort de son père.

Voilà une fortune singulière et rapide. Mais différent de la foule des parvenus, M. de Beringhen ne cherche pas à cacher son origine; tout au contraire, il s'en pare, assuré que la faveur d'un aussi grand roi que Henri IV est suffisante pour donner à sa famille une illustration légitime. Je tiens de mon père, qui à coup sûr était de noble extraction, qu'on est plus honoré par son propre mérite que par celui qu'on tient de ses aïeux. Il n'eût pas voulu cependant que sa fille se mésalliât, ni lui trouver un parti d'une condition plus relevée que la sienne: Car, disait-il, c'est introduire l'envie et la haine dans sa maison, que d'y faire entrer des gens d'un étage inférieur; et c'est sacrifier à la vanité, que de contracter de hautes ailliances. Il faut de l'égalité dans le rang de ceux qui s'unissent pour que le bonheur les accompagne, et c'est pour cela que nous devons respecter des convenances, qui

sont notre sauvegarde contre tant de malheurs, suites ordinaires de la disproportion des fortunes. »

Je ne sais si ces préceptes étaient présents à l'esprit de ma mère lorsqu'elle refusa M. le duc de Lorraine, qui s'était épris de ma sœur, et qui voulait l'épouser. Mademoiselle la duchesse d'Orléans sut beaucoup de gré à ma mère de la conduite qu'elle tint dans cette circonstance. Cette princesse gémissait des erreurs de son frère, erreurs qui du reste venaient davantage d'un défaut d'esprit que d'un vice du cœur. Deux traits de sa vie prouveront ce que j'avance, ils sont trop caractéristiques pour que je les passe sous silence.

L'an dernier, le duc avait fait la connaissance de Marianne Pajot, fille de Pajot, l'apothicaire de mademoiselle de Montpensier. Son goût pour cette fille fut tel, que, suivant sa coutume, il résolut de l'épouser. Pour se rendre maître des obstacles, ne s'avisa-t-il pas d'intéresser dans cette affaire le duc François, son frère, et de se démettre en sa faveur de

ses droits à la principauté. Sur l'avis qui lui en fut donné, madame d'Orléans conjura le roi de prévenir le déshonneur de sa maison, ce à quoi Sa Majesté consentit en autorisant la réclusion de Marianne dans un couvent. Le pauvre duc fut inconsolable pendant quinze jours; et si son action est blâmable, le sentiment qui l'inspira ne le parut pas. L'autre lui fait encore plus d'honneur, elle a un parfum d'héroïsme.

A Bruxelles, qu'il habita dans sa jeunesse, il devint amoureux d'une jeune personne que sa mère, femme de religion, veillait de près. Impossible au duc de parler à celle qu'il aimait. La rencontrant un jour à un festin, il prie les premiers convives de solliciter pour lui de la mère la faveur d'un moment d'entretien avec la demoiselle; on s'y refuse. « Je ne lui parlerai, dit alors M. de Lorraine saisissant un charbon ardent à la cheminée, qu'autant de temps que je pourrai tenir ce feu dans la main. » La mère se rend enfin à cette condition et autorise l'entretien; mais comme

il se prolongeait, on jugea à propos de l'interrompre ; le tison n'était pas éteint, et la main de M. de Lorraine brûlait. Jugez de ce qu'il dut souffrir ! C'est ma sœur qui m'a conté ces histoires. Je voyais que la pauvre enfant n'eût pas été fâchée d'en avoir fourni le sujet. Véritablement je ne me suis jamais persuadée qu'il n'y eût pas un sincère et solide attachement au fond de l'intérêt que le prince lui inspira.

Au jour des Rois de la nouvelle année (1663) il y eut gala à la cour ; M. de Lorraine, ayant rang et qualité de prince du sang, y assista. En conversant, Monsieur le plaisanta sur sa dernière inclination. J'étais au banquet comme spectatrice parmi les filles de Madame, et les propos de son époux, qui me parvinrent aux oreilles, m'affligèrent : je crois que le roi s'en aperçut et le fit voir, car Monsieur interrompit brusquement une plaisanterie commencée. Le prince de Danemark était du festin : soit hasard, soit fait exprès, la fève lui échut au dessert, et le choix qu'il fit de Mademoiselle pour sa reine parut réjouir le

roi. Sa Majesté cherchait à lire sur la figure de sa cousine l'impression que cette déclaration mystérieuse devait y causer. Peine perdue! Mademoiselle restait comme étrangère à ce qui se passait autour d'elle. Sa rêverie me surprit de la part d'une personne si vive d'ordinaire et si changeante. Le roi désirait la marier au prince, et il couvrait ce dessein d'un prétexte politique. La vérité est qu'il n'eût pas été fâché de voir sa cousine dans une situation plus digne d'elle et de lui.

Le jeune prince, au comble de la joie, avait accepté avec empressement les ouvertures qui lui étaient faites; mais cette alliance qui se fût accomplie peut-être quelques mois plus tôt, n'eut pas lieu. Mademoiselle refusa net, sans alléguer de raison; ce dont le roi fut fort mécontent. Dans un de ces moments où il me confiait les chagrins qu'il essuyait dans sa famille, il me dit: « Je ne sais si ma pauvre cousine a toujours dans l'idée de devenir reine de France, qu'elle refuse tous les princes que je lui propose; hier c'était le roi d'Angleterre,

aujourd'hui c'est celui de Danemark. Elle a tort, très grand tort. Si jamais, ce dont le ciel me préserve, je venais à perdre la reine, ce n'est certes pas mademoiselle de Montpensier qui partagerait mon trône. » En prononçant ces paroles, le roi me regardait avec une expression qui me révélait sa pensée. J'entendais ce qu'il voulait me dire, et mon cœur faible et crédule en était touché. Moi reine de France ! vous rirez sans doute de mon fol orgueil, monsieur le maréchal; mais pourquoi n'avouerais-je pas que tel était mon déplorable aveuglement, que je n'imaginais pas d'obstacle qui eût arrêté le roi dans l'exécution d'un pareil dessein. Avais-je d'ailleurs le droit de douter de sa sincérité ?

Puisque me voilà reine pour un moment, il faut que je vous rende compte d'une visite que je dus peut-être à la haute idée qu'on se faisait de ma faveur et de mon pouvoir. Le roi, voulant donner des marques publiques de l'envie qu'il avait de faire fleurir les lettres dans son royaume, avait décerné des récom-

penses et des pensions aux savants. A cette occasion, M. de Benserade crut devoir venir me remercier de la pension de quinze cents livres qu'il avait obtenue ; il m'amenait M. Mézeray, son ami, fort désireux de me connaître, je ne sais pourquoi ; car jamais n'en laissa-t-il rien paraître. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, singulier dans ses manières, peu observateur des bienséances ; il allait assez mal vêtu, et l'on n'eût pas dit à son méchant manteau et à sa barbe négligée que ce fût un savant libéralement renté par le roi, et fort enrichi par ses propres ouvrages. Après m'avoir saluée, il entra en conversation aussi librement que s'il m'eût connue et vue depuis mon enfance. Je crois qu'il essaya de m'adresser un compliment ; mais il était si entortillé, que M. de Benserade prit la peine de me l'expliquer ; de mon côté, j'y répondis assez gauchement, par timidité et surprise de la tournure de mon visiteur ; du reste, je ne tardai pas à me remettre. Vous connaissez mon faible pour les gens de lettres, pour les historiens

surtout. Ce sont personnages de conversation piquante et instructive. Je m'attendais à trouver quelque chose d'approchant dans M. Mézeray ; je fus bien trompée ; il n'occupa M. de Benserade et moi que de la liste des pensionnés dressée par Chapelain ; et quoiqu'il ne fût pas le plus mal partagé, il murmurait fort de ce qu'on ne lui avait pas demandé son avis sur ceux qui devaient y figurer.

« Qu'est-ce, demanda-t-il, que ce Racine que l'on a gratifié de huit cents livres ?

» — C'est, répondit M. de Benserade, un jeune homme de vingt-quatre ans dont on me montra naguère une ode assez passable sur le mariage du roi.

» — N'est-ce point aussi l'auteur d'une tragédie des *Frères ennemis ?* demandai-je.

» — Justement.

» — M'est avis, dit M. Mézeray, qu'on ne devrait pas toucher aux vers tragiques après M. Corneille. Pourquoi ce jeune homme ne s'en tient-il pas à la prose ? Messieurs de Port-Royal le vantent grandement.

» — Vous n'êtes donc pas partisan de ses vers? reprit Benserade avec une satisfaction marquée.

» — Je n'aime que les vers latins, et je regrette de voir si mal gratifiés ceux qui les font. A côté du sieur Racine voilà le sieur Mauri, pensionné seulement de six cents livres, et de Santeul il n'en est pas question.

» — Oh ! dit M. Benserade, il eût été trop difficile à contenter; et puis c'eût été lui rendre presque un mauvais service.

» — Il est vrai que Bacchus lui fait souvent oublier les Muses.

» — Si vos poètes latins sont oubliés, convenez du moins qu'il n'en est pas de même des historiens. Voyez : à l'abbé de Pure, deux mille livres pour son histoire.

» — Et quelle histoire ! interrompit Mézeray d'un air de mépris.

» — Deux mille quatre cents livres aux frères Legallois, continua Benserade.

» — Encore de beaux historiens !

» — Savez-vous, dis-je à mon tour, savez-

vous, monsieur Mézeray, que si le roi vous entendait, il ne serait pas content de la manière dont vous traitez ceux qu'il juge dignes de ses bonnes grâces.

» — Je suis si peu effrayé de ce que vous me dites là, mademoiselle, que je compte moi-même lui faire mes remontrances...

» — Comment? vous oserez... !

» — J'oserai dire à Sa Majesté qu'elle prodigue son argent à ceux qui ne l'ont pas gagné. Ne croyez pas, mademoiselle, que je ne doive la vérité qu'aux rois morts; je suis historiographe de France, et je la dois aussi au roi vivant.

» — Prenez garde, dit Benserade: il arrivera malheur à votre pension. La cour n'est pas comme l'Académie, et vous n'y joueriez pas l'indépendance à si bon marché! »

Je demandai l'explication de ces derniers mots.

« Ignorez-vous, me dit M. de Benserade, que M. Mézeray s'est imposé la loi de rejeter tout candidat? Le roi lui-même eût-il le dé-

sir de devenir notre confrère, ne trouverait pas grâce à ses yeux.

» — Et pourquoi cela? demandai-je étonnée.

» — Ce que j'en fais, dit Mézeray avec le plus grand sérieux du monde, est dans le but de laisser à la postérité un monument de la liberté de nos élections. »

Je ne pus m'empêcher de rire de cette bizarrerie d'un nouveau genre. Quand notre historiographe fut parti, je demandai à M. de Benserade s'il pensait que M. Mézeray fît au roi les remontrances qu'il avait annoncées.

« N'en doutez pas, me fut-il répondu, il en ferait bien d'autres.

» — Mais le roi n'aime pas les leçons, et M. Mézeray sera privé de sa pension.

» — Qu'il la perde, il n'en sera pas plus à plaindre. C'est un vrai fou; tant pis pour lui. »

La chose arriva effectivement ainsi que je l'avais prévu : Mézeray fut rayé de la liste des pensionnés ; et ce n'a été qu'à grand'peine qu'il obtint plus tard de s'y voir rétabli.

CHAPITRE XVI.

Nouveaux regrets. — Nouvelles plaintes. — Paroles du roi. — Mademoiselle de Caylus et le président Tombonneau.—M. de Vivonne et madame de Vitré. — L'abbé d'Entragues. — M. d'Humières, madame de Soubise et le prince de Courtenay. — Les descendants de Louis-le-Gros. — M. Péguilhin de Lauzun. — Madame de Valentinois. — Le postillon. — Galanteries des jeunes seigneurs. — *Media-noche* chez Madame. — La diseuse de bonne aventure. — MM. de Vardes, le prince de Marsillac. — Mesdemoiselles de Tonnay-Charente, d'Artigny, de Chimeraut, etc., etc.

Malgré le grand crédit que l'on commençait à me supposer, je voyais peu de monde; ma position n'était pas de celles qui d'ordinaire attirent les femmes: dépitées de ma faveur, qu'elles condamnaient tout haut, que plusieurs enviaient tout bas, elles ne cherchaient pas à déguiser les actions où ce dépit les entraînait. Pour cela elles se sentaient assurées de l'appui

de Madame et du suffrage de la reine-mère. Certes le déplaisir de cette princesse était bien légitime, mais celui de Madame et de bien d'autres ne l'était guère, et la jeune reine eût pas approuvé les raisons que ces personnes devaient s'en donner à elles-mêmes. Toutes ces choses ne m'ôtent rien de mes fautes. Le blâme que j'essuyais était bien mérité, quoique la cause en fût suspecte, et que les gens qui le distribuaient me parussent peu dignes de leur rôle. Je dirai aussi que je n'y étais plus aussi sensible que devant; l'honnêteté m'était encore chère, quoique je l'eusse perdue; mais ma honte, qui commençait à n'être plus secrète, me devenait moins amère. Triste destinée d'un cœur qui s'égare et qui se complaît dans son égarement! Il m'arriva qu'à force de vouloir perdre les remords sans renoncer à ce qui les causait, je me jetai dans des imaginations qui leur permettaient quelque trève. Une opinion indépendante de ma situation même me défendant d'accorder mon estime à ceux qui me refusaient la leur, j'osai, sinon

justifier; du moins prendre contre eux la défense de ma conduite, et en appeler de leur jugement à leur conscience. C'était, comme on voit, me créer une innocence à ma guise. La vertu nous est si nécessaire, que quand nous avons abandonné la véritable, nous nous en façonnons une à laquelle nous ne renonçons pas volontiers. Pauvre victoire que je m'efforçais de remporter! car, moi l'obtenant, elle n'était pas le prix de ma force, mais bien le résultat de la faiblesse de mes ennemis.

Le roi ne pouvait souffrir qu'on s'occupât aussi constamment de lui et de ce qui le touchait; et sans les ménagements qu'il observait vis-à-vis de sa mère, son dépit eût éclaté d'une manière sensible pour ceux qui le provoquaient. Il me disait un soir: « De quoi donc s'avisent ces gens-là, de s'attaquer à vous? Est-ce que ces dames ne peuvent pas se prendre elles-mêmes pour point de mire de leurs observations? N'ont-elles pas chacune leur inclination en dépit de leurs maris, et ne pèchent-elles pas doublement à faire ce qu'elles font? » Là-dessus

il me conta tout ce qui lui était revenu sur les plus médisantes.

Madame de Caylus, l'une d'elles, se montrait si fort occupée du président Tombonneau, qu'elle s'en faisait suivre en tous lieux, à tel point qu'on ne l'appelait plus que madame la présidente. Madame de Vitré poursuivait M. de Vivonne, et s'en montrait jalouse plus que de raison. M. de Vivonne, fort plaisant de son naturel, lui joua un tour qui prêta long-temps à rire un peu à ses dépens, il est vrai. Il était fort lié avec l'abbé d'Entragues, mon parent, très malin lui-même, et qui se plaisait aux tracasseries. M. d'Entragues, homme bien fait, pâle, d'une figure douce, avait, comme chacun sait, la singulière manie de se costumer en femme. Il portait des cornettes de dentelles, force fontanges, une échelle de rubans à son corset, un manteau garni et des manches. Un beau matin, M. de Vivonne le fait sortir dans cet équipage, trop galant pour un ecclésiastique, et l'emmène... où? à la Place-Royale, où il savait que madame de Vitré se trouverait.

L'abbé était méconnaissable sous ce costume. Madame de Vitré voit venir son galant donnant le bras à une inconnue; aussitôt la voilà qui prend feu; elle va à la rencontre de M. de Vivonne, et lui adresse les reproches les plus sanglants. M. de Vivonne, qui savait à qui il avait affaire, et qui ne s'était pas attendu à la tournure que cette plaisanterie prenait, lève le pied et s'esquive, laissant d'Entragues s'arranger avec la belle. Ce fut son tour, et elle ne l'épargna pas plus que son prétendu complice. Comme il ne disait mot à toutes les invectives de la dame, elle finit par lui arracher sa coiffe, qu'elle lui jeta au visage, et ne se fût pas contentée de cette bravade, si sa compagne, qui la rejoignait à l'instant même, ne lui eût crié : « Eh! madame de Vitré, quittez donc cette colère; ne voyez-vous pas que votre rivale n'est autre chose que l'abbé d'Entragues. » Pas n'est besoin de dire ce que l'on pensa de l'éclat causé par madame de Vitré. Voilà de ces personnes qui ne m'épargnaient pas les mines dédaigneuses. Madame de Sou-

bise faisait la fière avec moi pour une autre raison. Après sa brouillerie avec M. d'Humières, elle s'était attachée au jeune prince de Courtenay, qui, malgré sa naissance, jouait un rôle à la cour. Ce prince, l'aîné de cette branche qui se dit issue de Louis-le-Gros, demandait depuis long-temps sa reconnaissance comme prince du sang. Le roi, pour des motifs que je ne connus jamais, se refusait de l'accorder. Madame de Soubise, qui apparemment s'était fait une merveilleuse idée de mon crédit, et qui ne pouvait pas s'imaginer que je ressentais de la répugnance à en user, eût souhaité que je parlasse au roi de son protégé. Je ne le fis pas, parceque je pensai que de pareilles affaires devaient m'être étrangères. Elle m'en voulut, et trempa dans les complots de madame de Soissons. Pour en revenir au prince de Courtenay, je crois que son peu de capacité le rendait peu propre à ce que madame de Soubise voulait faire de lui. Sa figure, quoique assez belle, annonçait bien ce qu'il était. M. le cardinal Mazarin avait eu dessein autrefois de lui

donner une de ses nièces; mais auparavant il voulut juger par lui-même des facultés du prince. Il l'emmena à Saint-Jean-de-Luz, aux conférences des Pyrénées. Le pauvre jeune homme ne sut pas profiter de cette occasion; et loin de se montrer en prince ainsi que son intérêt et l'honneur de sa famille le lui recommandaient, il passa tout le temps de son séjour avec les pages du cardinal, jouant, conversant avec eux, et se mettant de toutes leurs parties. Voilà, je crois, la véritable cause de l'abandon où il demeura. Il s'en étonnait lui-même le premier, ne soupçonnant pas ce qu'il en était. Un jour qu'il dit tout haut qu'il ne concevait pas pourquoi le roi de France n'employait pas un gentilhomme de race aussi bonne que la sienne, M. de Lauzun, avec sa singulière naïveté, lui apprit aussitôt ce qu'on avait soin de ne lui pas dire, et cela en termes si peu mesurés, que le prince se sentit offensé, et lui en demanda raison. L'affaire aurait eu des suites si madame de Valentinois n'eût défendu à M. de Lauzun de tirer l'épée. Que n'a-

t-on pas dit des amours de ce M. Péguilhen, et que n'aura-t-on pas à en dire encore! Il était alors aussi soumis qu'il fut depuis fier et intraitable. A vrai dire, l'amour qu'il ressentait pour sa cousine, madame de Valentinois, lui avait tourné la cervelle. Cette inclination avait quelque chose de respectable; elle était d'enfance, et le chagrin que ressentit M. de Lauzun lors du mariage de celle qu'il aimait, prouve bien que cette inclination ne fut pas jouée : on le payait de retour, et il n'eût pas eu lieu de se plaindre si la jalousie ne l'eût possédé. Il ne quittait sa cousine pas plus que son ombre, toujours sur ses traces au point de s'en rendre importun à Madame, dont madame de Valentinois était la dame d'honneur. Il me souvient qu'à un petit voyage que fit la maison de Monsieur à Fontainebleau, j'avais remarqué un certain postillon dont la bonne mine me surprit, et qui ne m'était pas inconnu. Je fis part de mon étonnement à Montalais, qui me reçut en riant, et me dit : « Êtes-vous aveugle à tel point que vous n'ayez pas reconnu M. de Péguilhen? Il

aurait deux cents lieues à faire dans cet équipage, qu'il ne cèderait pas sa place. Regardez qui est dans le carrosse qu'il mène. » C'était sa cousine. Je fus touchée de cette marque d'amour ; et bien que j'aie eu depuis à me plaindre grièvement de M. de Lauzun, ce trait me l'a toujours fait considérer avec une estime particulière. Je ne doute pas que cela même n'ait contribué plus tard à le mettre dans les bonnes grâces de Mademoiselle, qui a eu toujours du goût pour le romanesque. M. de Lauzun n'était pas le seul dont on pût citer de ces imaginations. Pour la plupart, les jeunes seigneurs de la cour s'avisaient, pour voir leurs dames, de moyens plus merveilleux les uns que les autres. J'en rapporterai un du frère de madame de Valentinois, de M. de Guiche. Il eut lieu la veille du jour où le comte partit pour son exil de Lorraine, par suite des plaintes de Monsieur.

C'était un soir d'hiver ; Madame avait résolu de faire *media-noche ;* Monsieur dit qu'il n'y viendrait pas, ce dont Madame fut loin d'être

fâchée. Nous étions à un jour de vigile-jeûne, et on convint d'avancer d'une heure le repas. La compagnie fut nombreuse, toutes les filles d'honneur se trouvèrent réunies, mesdemoiselles de Pons, de Prie, de Chimerault et d'Artigny, nouvelle venue. Ce fut ce soir-là que je vis pour la première fois mademoiselle de Tonnay-Charente avec son frère le marquis de Vivonne, le même dont je viens de parler. Selon sa coutume, il fut tout aimable la soirée durant; il était fertile en reparties qui faisaient rire mademoiselle sa sœur, très spirituelle aussi, mais un peu trop caustique; en somme, ils soutinrent à merveille la réputation d'esprit qui est dans la famille des Mortemart depuis longues années; mais je viens à ce que j'ai dessein de raconter.

J'avais remarqué en entrant une grande femme couverte d'un voile noir avec une mante large. Cette femme se tint constamment contre la cheminée sans mot dire. On se demandait avec curiosité qui ce pouvait être. Quelques personnes, à coup sûr prévenues,

répondaient en riant : « C'est une diseuse de bonne aventure. » Mademoiselle d'Artigny, que j'interrogeai, n'y entendait rien ; et comme je vis à l'air de M. de Lauzun qu'il connaissait le mot du mystère, je m'approchais pour le lui demander, lorsque madame de Valentinois, qui lui surprit un mouvement vers moi, alla se placer à sa rencontre et le détourna de me parler. Madame, qui avait remarqué la curiosité générale, nous dit en nous montrant la grande figure qui ne bougeait, qu'elle avait songé à charmer la compagnie au moyen d'une personne qui savait deviner l'avenir d'après l'inspection des mains et des traits du visage. Puis elle adressa quelques mots de langue étrangère à la diseuse, qui vint à moi. Je me refusai d'abord de prêter ma main ; mais comme on me pressa, je l'abandonnai, non sans rougir, moins de ce qu'on m'allait dire, que de voir tous les yeux fixés sur ma personne. La bohémienne m'avertit, sans quitter son voile et cherchant à déguiser sa voix (ce qui me fit soupçonner une menterie), que je

devais m'attendre à bien des traverses dans les projets que j'avais formés, et que je m'attirerais la colère et la haine de personnes puissantes. Je répondis à l'avertissement que je ne savais pas quels étaient les projets qu'on entendait; que je ne m'en connaissais pas qui ne fussent convenables; et que, pour la colère et la haine des gens dont on me menaçait, ces gens-là étaient assurément bien injustes, puisqu'ils ne me disaient pas ce qu'il fallait faire pour les conjurer. Ma réponse fit sourire les uns et surprit les autres. Je vis clairement qu'on ne s'y était pas attendu, tant je paraissais d'ordinaire timide et embarrassée. Sur un geste de Madame, la bohémienne continua le cercle, et s'arrêta devant mademoiselle de Pons, qui semblait aussi curieuse de savoir ce qu'on allait lui apprendre, que je l'avais paru peu de le connaître. Après avoir examiné de bien près son visage, la devineresse lui dit: « Ma belle demoiselle, vous avez des yeux d'un bleu à vous attirer tous les cœurs, et vous verrez à vos pieds le plus grand roi du monde, » ce qui fit froncer

le sourcil à Madame, et à mademoiselle de Chémerault assise à mon côté. Madame de Valentinois dit alors que c'était assez des femmes, et qu'il fallait s'occuper des hommes. Sur ce, et nonobstant les remontrances de madame de Soissons, qui voulait à toute force qu'on l'informât de sa destinée, notre devineresse passa à M. de Lauzun. Il lui fut dit qu'on connaissait certaine dame dans les bonnes grâces de laquelle il n'aurait pas de peine à se mettre; mais qu'il prît bien garde qu'à la cour le pavé est glissant, qu'il fît bien attention à ne pas aller sur les brisées de plus puissant que lui, et qu'il se gardât surtout de rien faire paraître, car elle, la bohémienne, savait certaine personne que l'on punissait sur de simples apparences, tandis que beaucoup d'autres qui possédaient l'art de dissimuler demeuraient tranquilles et triomphantes. Cette prédiction excita les applaudissements de la compagnie, et je ne me mépris pas à l'application secrète qu'on en fit; ce qui me troubla un peu et m'empêcha de saisir l'horoscope qui fut tiré

au prince de Marsillac, qui se fâcha, et à M. de Vardes, qui coupa court la parole à la pythonisse. Le jeune prince de Marsillac aimait alors Madame en secret, et je ne sais si d'après l'évènement qui suivit il faudrait conclure que le bruit qui se répandit à la suite de ces amours eut un fondement de vérité. Monsieur, alarmé comme il le fut toujours, obtint du roi, malgré les supplications et le désespoir de M. de La Rochefoucault, que le prince serait éloigné de Paris. Quant à ce qui est de M. de Vardes, la suite de mes souvenirs l'éclairera sur les confidences que la prétendue étrangère lui faisait, confidences qu'il recevait si mal. Je reprends mon récit : Arrivée vis-à-vis de Madame, notre bohémienne allait commencer un nouveau discours, lorsqu'elle fut interrompue par l'arrivée du comte du Plessis, qui précédait Monsieur. A ce nom, vous eussiez vu la diseuse de bonne aventure rompre le cercle, et s'enfuir à toutes jambes d'homme par une porte secrète, où elle fut suivie par Montalais. L'inquiétude se peignit sur la figure de Madame ; elle se leva,

alla au-devant de son époux, qui ne soupçonna rien, et qui nous engagea très gracieusement à continuer nos amusements, s'offrant de lui-même d'y prendre part; mais sa figure, pareille à celle de Méduse, nous avait pétrifiés, et la soirée se termina au rebours de ce qu'elle avait commencé, c'est-à-dire fort tristement. Quoique cette soirée m'eût donné de quoi réfléchir, je ne pensais guère plus le lendemain à ce qui s'y était passé, lorsque j'appris par d'Artigny que le comte de Guiche avait été surpris dans un accoutrement bizarre, sortant de chez Madame par la cheminée. Mes soupçons se vérifièrent alors, et je démêlai clairement le sexe et la condition de notre diseuse de bonne aventure.

CHAPITRE XVII.

Mort du duc de Longueville. — Paroles de madame de Longueville. — Maladie de la reine-mère. — Sentiments du roi à son égard. — L'enfance de Louis XIV. — Anne d'Autriche et le cardinal Mazarin. — Rougeole de la jeune reine. — Le roi la gagne. — Il est à l'extrémité. — Désespoir de mademoiselle de La Vallière. — Ses craintes, ses réflexions, etc.

On apprit dans ces temps la mort de M. le duc de Longueville. Il commandait en Normandie ; il avait figuré dans tous les troubles de la Fronde ; mais il en fût considéré comme un des instruments plutôt que comme un des fauteurs. Le roi, qui ne se cachait pas de sa juste aversion pour ceux qui avaient trempé dans ces révoltes, ne haïssait pas M. de Longueville, et cela éclata au regret qu'il fit paraître de cette perte. M. de Choisy, qui pratiquait beaucoup le défunt, m'en avait dit toute sorte

de bien, et je connaissais par lui une foule de choses qui honorent extrêmement la vie privée de M. de Longueville. Il était homme d'une grande aménité de mœurs, affable à chacun et d'aimable commerce. Un jour qu'on le pressait de sévir contre des personnes qui chassaient induement sur ses terres : « J'aime mieux, répondit-il, avoir des amis que des lièvres. » Un tel mot le fait autant connaître que la plus belle oraison funèbre. Madame de Longueville fut fort affectée : « Dieu frappe mon mari, dit-elle, et c'est moi seule qu'il devrait frapper, car moi seule ai péché. » Cette mort ne fut pas la moindre des raisons qui l'engagèrent quelques années plus tard à entrer aux Carmélites. La reine-mère, à qui on parlait des sentiments de pénitence de madame de Longueville, n'y voulait pas croire ; il est vrai que le passé était peu propre à lui donner cette créance. Et à ce propos, j'imagine que si cette princesse vertueuse eût vécu, elle eût eu de la peine à croire aux miens ; tant il est difficile de détacher le monde d'une opinion légi-

time qu'il s'est formée. Voilà la sévère punition qu'il inflige à ceux dont les œuvres l'ont scandalisé. Pour revenir à la reine-mère, puisque je viens d'en parler, elle était alors malade de son cancer à l'estomac. Tous les médecins à qui elle avait été confiée ne savaient que dire et que faire, lorsque arriva de la province un homme en possession d'un baume fort vanté, et qu'on n'eut pas de garde d'appliquer à la reine, ce qui augmenta son mal au lieu de le diminuer, ainsi qu'on était porté à l'attendre. Le roi jeta feu et flamme contre cet empirique, et la reine retomba aux mains de M. Vallot, qui n'en put mais. Le 15 avril, la reine fut assez bas pour que le voyage du roi à Versailles n'eût pas lieu. Et cet excellent monarque montra bien en cette occasion qu'il fut aussi bon fils qu'il est grand roi; car, sur le dire des médecins, qui avançaient que la reine n'était pas tellement en danger que le roi ne pût pas prendre le repos auquel la belle saison l'invitait, il déclara qu'il ne saurait se donner aucune jouissance lorsqu'il connaissait sa mère

aux prises avec la douleur. Je le voyais quasi tous les jours, et Dieu sait quels louables sentiments il laissait paraître, et par sa grande inquiétude et par le souci qui le rongeait sans cesse... Combien de fois ne m'engagea-t-il pas à joindre mes vœux aux siens pour demander au ciel la prolongation d'une vie à laquelle il devait la sienne ; d'Artigny, témoin de nos ardentes prières, nous imitait ; et quand le roi était parti, je la priais de continuer avec moi quelques pieuses pratiques, à l'effet de procurer à Sa Majesté ce qu'elle désirait si sincèrement ; puis de là nous commencions de longs entretiens sur le roi, et sur la reine qu'on était menacé de perdre. D'Artigny a une bonne mémoire, nourrie d'une foule d'anecdotes et de particularités sur la maison de France, son père ayant été attaché long-temps au feu roi. Voici donc ce qu'elle m'apprit sur l'enfance de Louis XIV ; détails que j'étais fort désireuse de connaître.

Le roi témoigna bien par ce qu'il fut étant enfant ce qu'il devait être un jour et ce que

nous le voyons aujourd'hui. Il eut d'abord beaucoup de chagrin lorsqu'à l'âge de six ans on le retira des mains des femmes, et cela parcequ'on ne lui faisait plus les contes de *Peau d'Ane* pour l'endormir; mais il les oublia bien vite pour la lecture de l'*Histoire de France* qu'on leur substitua. Comme tous les enfants, il avait le goût des travestissements; mais ce goût n'étant pas celui qui convient à un roi, son valet de chambre fut chargé de lui donner une leçon qui le dégoûtât de ces sortes de divertissements. Un beau jour donc, qu'il avait pris fantaisie au jeune roi de figurer dans des jeux le personnage de valet, laissant à un autre celui de maître, son valet de chambre se présenta à lui la tête haute, le geste impérieux, d'un air fier, en un mot, singeant le monarque; et sur ce que le roi semblait n'y rien comprendre : « Puisque vous prenez le rôle de valet, lui dit son fidèle serviteur, c'est à moi de prendre le rôle de roi. » Pas n'est besoin de dire que depuis il ne se mêla plus à de pareils amusements. Un autre trait, c'est qu'il

se mettait fort en colère lorsqu'on l'appelait Louis-le-Fainéant : c'était le meilleur moyen de lui donner de l'ardeur pour le travail ; il faisait de grands progrès alors ; et le prince de Condé s'informant de la tournure d'esprit de son jeune souverain, on lui dit ce qu'on en augurait : « Tant mieux, s'écria M. le Prince ; il y a plaisir d'obéir à quelqu'un qui s'y connaît. » M. le Prince n'ignorait pas la belle conduite du roi pendant les troubles de sa minorité. Au siége d'Étampes, entre autres, il fut exposé au point que les volées de canon le dépassaient de beaucoup, et qu'il fallut de nombreuses instances pour l'obliger de s'en mettre à couvert. Ce qui me rappelle des paroles du cardinal Mazarin, ce grand ministre si avisé, et qui se connaissait si bien en hommes. Comme la reine-mère se plaignait dans ces derniers temps de l'apathie apparente de son fils : « Ne vous mettez pas en peine, lui dit M. le cardinal, il n'en saura que trop ; quand il vient au conseil, il me fait cent questions sur la chose dont il s'agit. » Hommage d'autant plus

vrai rendu au roi, que ce n'était peut-être pas l'affection personnelle qui faisait parler le ministre, car le roi n'aimait pas M. de Mazarin, qui, dit-on, le lui rendait en secret. La jeune fierté de Louis souffrait des honneurs que son ministre se décernait; honneurs que, par un sentiment au-dessus de son âge, le monarque-enfant comprenait bien n'être dus qu'à lui seul. Il se dédommageait de ce partage par la raillerie. « Voilà le grand-turc qui passe, » disait-il souvent lorsqu'il voyait défiler le cortége du cardinal, toujours environné d'une foule de gardes et de courtisans.

Connaissiez-vous ces détails? Le roi, qui vint me voir le jour même qu'ils me furent rapportés, et à qui je les rappelai, s'en amusa; il n'aimait guère cependant à revenir sur le passé, et avec raison; car ce passé ne lui remémorait que des malheurs.

Il est vrai de dire que la noble conduite de la reine sa mère n'avait pas peu contribué à les diminuer; elle et le cardinal Mazarin avaient maintenu, durant les orages de sa minorité,

la dignité de la couronne de France. Anne d'Autriche avait essuyé mille traverses du temps du feu roi. L'inimitié du cardinal de Richelieu, assez osé pour vouloir que rien ne résistât à ses volontés, lui avait été funeste; qui ne se souvient aujourd'hui et de sa prison du Val-de-Grâce et des outrages qui lui furent prodigués à l'insu du roi, première victime de ces tristes discordes? Quoi qu'il en ait été, cette princesse montra bien à la mort de son époux qu'elle n'était pas indigne de partager un pouvoir qu'on lui avait refusé; elle tint le sceptre de son jeune fils d'une main ferme qui déjoua bien des complots, et ses démarches firent revenir de leurs erreurs nombre de serviteurs que les intrigues et les séditions de ces malheureux temps avaient entraînés. Le roi n'ignorant pas les obligations qu'il avait à sa mère, la comblait de respects en toute occasion; son attachement n'était pas moins grand que les sensibles témoignages qu'il en laissait éclater; et je le vis souvent, comme je l'ai dit, pleurer en secret de ces mêmes

souffrances de sa mère, qu'il déplorait avec amertume aux yeux de tous. Elle eut à cette époque du relâche à ses maux ; mais, hélas! que cet adoucissement devait être payé cher !

Soit chagrin de voir la reine sa belle-mère dans un état si pitoyable, soit toute autre cause, la jeune reine tomba malade fort dangereusement de la rougeole. On craignit pour sa vie. Le roi la veilla, et lui rendit les soins que son bon cœur lui inspirait. Mais ce que doit faire un époux n'est pas la règle d'un monarque. On ne put le persuader au roi ; et tout à sa douleur, il ne voulut pas quitter le chevet de la reine ; il s'en trouva mal. La rougeole le prit à son tour, et en deux jours il fut à l'extrémité. Jugez de mes alarmes ! Il me semble voir encore le comte qui vient m'annoncer la fatale nouvelle ; je m'entends encore lui demander pour la centième fois, et comment il se peut que le roi soit tombé malade, et comment il se peut qu'on n'ait pas prévenu un si grand malheur. A m'entendre, chacun était coupable du danger du prince, et moi-même

la première je me le reprochais en secret. J'éprouvais, si je m'en souviens bien, je ne sais quel dépit à se reconnaître les véritables causes. Oh ! combien j'enviai alors le sort de la reine, qui, rétablie, pouvait veiller son époux, et demeurer constamment auprès de lui. «Qui sait, me disais-je, si les soins qu'elle ne manquera pas de lui rendre ne m'enlèveront pas un cœur qui ne peut être confident de mes angoisses, séparés que nous sommes par les convenances et par l'étiquette ! »

Ceci se passait le premier jour. Le second jour il alla plus mal : on m'en fit prévenir officieusement de chez madame de Soissons ; et quoique la source de ce bruit me donnât de quoi douter qu'il fût véritable (car on pouvait bien faire le roi plus malade qu'il n'était réellement, afin d'accroître mes craintes), je n'en fus pas moins épouvantée. Incapable de demeurer en place, je courais hors de moi à travers les appartements, et d'Artigny avait de la peine à dissimuler l'excès de mon égarement, et à m'en dérober la honte aux yeux

de ceux qui connaissaient ma coupable attache. Cependant je ne pouvais rester dans cette situation ; l'inquiétude me dévorait, l'incertitude plus cruelle encore me tuait ; j'avais beau expédier à tout instant, à toute minute, des messages à ceux de mes amis qui gardaient le roi, leur rapport ne satisfaisait pas à mon impatience, et puis d'affreux soupçons traversaient sans cesse mon âme. Dans ces moments où les caprices de l'imagination vous maîtrisent, il n'est pas d'évènement si merveilleux qu'elle ne vous représente, et par ce fait même elle tient cet évènement pour vrai. « Si le roi était mort, m'écriai-je ; mort ! oh ! sans doute il l'est ; et par une précaution qu'ils croient salutaire, mes amis me le cachent. » A cette idée, la frayeur s'empara de moi, et ce fut une frayeur qui me vint de la certitude où j'étais de mes conjectures. Je tombai dans le délire, je n'ai de ma vie rien senti de si terrible ; il me sembla que l'univers n'était plus qu'un désert où j'allais rester seule ; je connus alors à quel point le roi m'était cher ; que dis-je?

alors! n'y avait-il pas long-temps que je l'avais appris par ma propre expérience, et qu'il ne m'était plus possible de détruire cette criminelle inclination. Mais s'il est vrai, ainsi qu'on le dit, qu'un bien vous semble plus précieux alors qu'on redoute de le perdre, jamais l'affection du roi et la possession de sa tendresse ne m'avaient semblé plus précieuses. L'avouerai-je cependant? Faut-il vous découvrir l'indignité de mon cœur? Quelques retours sur moi-même faisaient trêve à ma douleur, et je goûtais une affreuse consolation à penser que si le roi était perdu pour moi, il le serait de même pour toute autre. Je me faisais alors une foule de raisonnements qui, sous prétexte d'avoir le bien du roi pour objet, n'avaient que l'intérêt de mon attachement pour but; d'où j'ai souvent réfléchi que c'est nous-mêmes que nous aimons dans les autres, ce qui m'inspire chaque jour plus de crainte et de défiance de mon salut; car si j'ose, misérable créature, porter ce même égoïsme dans mon dévouement à Dieu, si je ne le cultive que pour sau-

ver mon âme; si c'est, en un mot, pour obtenir le repos céleste que je m'impose une pénitence éternelle, mon œuvre est moins méritoire et sera moins agréable au Tout-Puissant, que les regrets de ceux qui, dévorés de son seul amour, ne voient que lui, n'aspirent qu'à lui, et qui sont plus touchés des innombrables trésors de sa grâce, qu'effrayés des châtiments réservés à leurs péchés.

Hélas! ces réflexions dont j'interromps mon récit ne sont-elles pas encore de l'égoïsme? Je sens tous les jours que l'engagement que j'ai pris avec vous est au-dessus de mes forces, et je n'y persiste que dans la pensée qu'un aveu complet de mes fautes pourra servir de leçon et d'exemple au monde. Puisse Dieu, après cela, voir dans l'accomplissement de ce dessein que je vous dois, quelque raison de me prendre en miséricorde, car c'est véritablement une croix d'épines que je m'impose.

CHAPITRE XVIII.

Visite à la châsse de sainte Geneviève. — Le roi à la chapelle du château. — Comment et quand il guérit. — Lettres que mademoiselle de La Vallière lui adresse. — Il demande à la voir. — Leur entrevue. — Récit du roi. — Sa convalescence. — Séjour à Saint-Cloud. — Le légat et madame de Créqui. — Jeux, bals, concerts, galas dans le parc. — *La princesse d'Élide* et *le Mariage forcé*. — Molière. — La comédie italienne. — Dominique.

J'allais tous les jours visiter la châsse de sainte Geneviève et lui demander la guérison du roi. Je vis alors combien ce prince était cher à ses peuples, par le grand concours de gens qui se faisait dans l'église ; femmes, vieillards, enfants, venaient de toutes parts demander au ciel de prolonger une si chère vie. Si l'état du roi ne m'avait pas alors entièrement absorbé l'esprit ; si, aux pieds même des autels, je ne m'étais pas sentie en proie à un

amour tout terrestre, j'aurais, je n'en doute pas, cédé à l'attrait de la grâce qui commençait à agir sur moi. Je me souviens que la première fois que j'entrai dans l'église, ce fut avec un serrement de cœur inexprimable, et remplie d'un effroi dont je ne pouvais me rendre compte. J'avais été accoutumée dans mon enfance à entendre la messe tous les jours, et jamais je n'approchais de la maison de Dieu qu'avec les sentiments de piété qu'on doit y porter. A la cour, pleine d'un seul objet, si j'accompagnais Madame à la chapelle, le roi s'y trouvait; et préférant une pensée profane aux pensées que le lieu saint eût dû m'inspirer, je n'étais occupée que du roi; j'attachais mes yeux sur lui plutôt que sur l'autel où se répandait le sang de notre Seigneur; et pourtant je savais que je faisais mal. Ce qui aggrave mes fautes au lieu de les diminuer, ce n'était pas la connaissance de mon état qui me manquait, c'était la force nécessaire pour m'en arracher. Parfois un rayon d'en haut venait m'illuminer et à mes yeux dessiner le sacrilége

que je commettais. Dans ces intervalles de grâce, je me sentais pénétrée de l'étrange contradiction que je découvrais entre ma religion et ma conduite. « Comment se peut-il, me disais-je, que, assurée de tout ce que je crois, je me comporte d'une manière si opposée dans tout ce que je fais? » Alors même j'étais honteuse de me trouver une foi vive avec un cœur faible et lâche qui me laissait retomber au précipice dont j'avais mesuré toute la profondeur.

Je n'ai pas la folle présomption de penser que c'est à mes prières qu'on fut redevable de la guérison du roi, mais je ne soupçonne pas que dans la quantité qui s'en éleva alors, il y en eut de plus sincères et de plus ferventes : quels vœux ne formai-je point pour obtenir cette guérison? le ciel le sait, lui que j'ai si indignement trompé en oubliant ses bienfaits aussitôt qu'ils m'eurent été accordés. Que de projets d'une conduite plus édifiante, jusqu'à promettre le sacrifice de ma passion. Hélas! vous savez trop comme j'ai tenu cette promesse.

On sut le cinquième jour que le roi n'était plus en danger; un concert d'actions de grâces remplaça les larmes et les prières. On quitta les églises pour se porter dans les rues, sur les places publiques, au Louvre, où on s'informait des détails de la maladie du prince. Chacun était touché de ce qu'on racontait, et j'ai vu des personnes graves pleurer aux récits attendrissants qui se faisaient. Avec quelle indifférence chrétienne le roi parut quitter une vie dont le chemin ne s'offrait à lui que parsemé de roses! A vingt-cinq ans il se voyait au lit de mort comme il s'y fût vu à soixante, avec une âme forte et religieuse, s'occupant des choses de son royaume, réglant tout, jusqu'à désigner qui pour la régence, qui pour le conseil, qui pour être ministre. Qu'il fut édifiant, m'a-t-on dit, de l'entendre répondre tranquillement à ceux qui sanglotaient dans la ruelle: « Pourquoi pleurer? n'avez-vous pas le dauphin? Dieu m'a mis en ce monde, il m'en retire; que sa volonté soit faite! »

Il entra en convalescence avec la même

tranquillité d'esprit, et c'est chose merveilleuse que la violence du mal n'ait rien ôté à la fermeté de son âme. Il était à tous les détails, et sa pensée fut toujours saine, en exceptant le délire qui le prit par trois fois. Dès qu'il se sentit rétabli, son premier mot fut pour moi, et j'avais souvent occupé son esprit, si j'en juge par ce qui me fut rapporté, qu'il m'appelait dans ses songes et dans les transports causés par la maladie, découvrant ainsi involontairement à la vue du monde ce qu'il lui cachait en santé avec tant de soin. Il dit une fois au comte de Vardes, qui ne l'avait pas quitté : « Je ne puis encore lui écrire, mais que quelques lignes de sa main me feraient de bien ! »

Vous pensez que je n'avais pas attendu cette provocation pour lui écrire ; j'avais remis dans les premiers jours une lettre au comte ; alors seulement il la livra au roi, qui la reçut et la lut de la manière que vous pouvez vous l'imaginer. La voici :

« Que ne puis-je vous guérir aux dépens de

» ma vie! vous ne seriez pas long-temps malade,
» et vous auriez lieu d'être convaincu que je
» vous aime. Mais, hélas! que les souhaits sont
» inutiles! Votre Majesté n'en sera pas moins
» malade, et je demeurerai toujours dans l'ac-
» cablement où votre mal me réduit. »

C'était à la première nouvelle que j'avais tracé ce billet, voici ce que je lui adressai en dernier lieu.

« Avec quelle douleur ai-je appris que vous
» fûtes fort malade! J'aurais bien désiré que ce
» ne fût qu'un artifice de mes ennemis qui eus-
» sent publié cette nouvelle pour m'affliger.
» Que la vie de mon amant m'est précieuse,
» et que je donnerais volontiers tous les tré-
» sors et les royaumes du monde pour la sa-
» voir en sûreté! Si vous m'aimez autant que
» je vous aime, vous aurez l'impatience de
» me voir. Mandez-moi donc de vous aller
» trouver, car autrement je ne puis plus
» vivre. »

Cette lettre envoyée, la réponse ne se fit pas attendre long-temps. Le comte et M. de Be-

ringhen vinrent me prendre. Je partis, j'arrivai toute palpitante aux Tuileries, et je fus introduite chez le roi, assis auprès de la cheminée dans un grand fauteuil. Qu'il était pâle et défait pour six jours que je ne l'avais vu! Le mal avait creusé ses joues, ses yeux étaient ternes, et il tenait la tête péniblement abaissée. Un coup d'œil me montra tout cela. A cet aspect je n'avais pu retenir un cri, et je me précipitai à ses genoux ou dans ses bras : il faut que la commotion que j'éprouvai ait été bien violente, puisque je perdis un moment l'usage de mes sens. Quand je revins à moi, nous étions assis sur le bord de son lit; il me tenait les mains embrassées, et nous étions seuls; son œil s'était ranimé, et son teint avait repris quelque peu de sa fraîcheur habituelle. C'est à ma visite qu'il attribuait ce changement. Il me dit : « L'amour donne un nouvel être, et je l'éprouve aujourd'hui. » Qui n'eût été touché de l'affection qu'il laissa paraître ! A l'entendre, c'était moi surtout qu'il eût regrettée en quittant sitôt la vie, et elle

n'avait quelque prix à ses yeux que parceque je l'embellissais. Là-dessus mille discours suivirent, toujours les mêmes et toujours nouveaux, parceque c'étaient nos cœurs qui en faisaient les frais et qu'ils n'avaient que nous pour objet. Je demandai au roi des détails sur sa maladie, sur ce qu'il avait éprouvé, senti, pensé, durant ces heures de souffrance; tout cela m'intéressait à plus d'un titre. Voici ce qu'il me rapporta:

« C'est samedi que je ressentis les premières atteintes de mon mal; il se déclara au retour de la chasse, où je m'étais fort échauffé à courre le cerf. En rentrant, je dis à de Ludres que cette partie me coûterait cher. Il se méprit au sens de mes paroles, car il me regarda en riant sans me répondre, s'imaginant que je parlais de ce que cela coûterait à ma bourse. Sur le soir, la fièvre me prit avec des frissons redoublés; j'eus des transports, le délire, un délire doux par intervalle, affreux dans d'autres, parceque tantôt il me semblait que j'étais auprès de vous, et tantôt que nous étions

séparés. Par un effet singulier de mon imagination, il n'est guère de circonstance de notre liaison qui ne me soit revenue; j'étais transporté à ces jours où je vous vis pour la première fois sous ces bosquets de Fontainebleau, où pour la première fois votre voix vint si délicieusement me charmer. Puis tout-à-coup nous nous retrouvions, égarés au milieu de cette forêt où nous restâmes trois heures à nous dire de vive voix ce que nos regards s'étaient déjà dit si souvent. Ensuite mes rêves changeaient de nature, et de douces qu'elles étaient, mes impressions devenaient sombres et agitées. C'était la reine ma mère me harcelant sans cesse du reproche d'une passion qui aurait dû la trouver indulgente, et le dépit de Madame, et la jalousie de la comtesse de Soissons, et les intrigues dont on voulut vous rendre victime. Toutes ces choses se représentaient à mon imagination avec des couleurs fantastiques qui ajoutaient à leur charme ou à leur disgrâce. C'est dans ces moments de la plus grande violence de mon mal, que mon

mal me paraissait le plus supportable. Qu'il est doux d'être aimé pour soi! et maintenant que je suis rétabli, je ne voudrais pas que cette maladie ne me fût pas survenue; elle m'a appris à connaître le cœur de mes amis, de mes peuples, dont j'ai su la tristesse et les craintes; je serais bien coupable si désormais je ne leur consacrais des jours qui leur paraissent si chers, et si je n'employais à assurer leur bonheur un pouvoir que Dieu m'a remis à cette fin. »

Ainsi se dévoilait à moi le cœur de notre grand monarque, et l'on sait s'il a tenu depuis ces engagements qu'il avait pris avec sa conscience, et que le ciel reçut. Ces paroles se sont gravées profondément dans ma mémoire; il est vrai que j'étais intéressée la première à les conserver, et que la part que j'y avais était trop flatteuse pour ma vanité pour que je pusse les oublier.

La convalescence fut aussi courte que la maladie avait été violente. Le roi vint achever de se rétablir à Saint-Cloud. Peut-être n'aurez-

vous pas de peine à deviner le motif qui lui fit choisir ce séjour, habitation ordinaire de Monsieur. Quoi qu'il en soit, les menées recommencèrent de plus belle contre moi ; ce fut un déchaînement presque général ; le roi ayant eu une petite rechute, on m'en accusa, en joignant à cette imputation mille méchancetés que la décence et mon honneur me défendent de répéter. Selon sa coutume, madame de Soissons se fit remarquer dans cette nouvelle levée de boucliers. Il serait difficile de dire par quel moyen elle mit de son bord le légat, venu alors à Paris pour donner satisfaction de l'outrage fait à Rome à l'ambassadeur de France. Je ne sais comment madame de Créqui s'entremêla dans toutes ces intrigues ; le roi en fut très mécontent, et ne s'en cacha pas au duc. C'est la seule fois cependant que j'aie eu à me plaindre de cette dame, qui me témoignait les plus grands égards, et qui peut-être n'était blessée que de ce que je la négligeais un peu.

Mais revenons au légat. Il s'appelait le cardi-

nal Chigi, neveu du pape régnant (1). C'était un homme de trente ans environ, haut de stature, d'une figure noble et régulière; des sourcils noirs bien prononcés, des mains blanches comme celles de M. d'Entragues et qui faisaient envie à toutes nos dames. Ajoutez à cela un air de dignité suave qui allait fort bien avec sa qualité. Madame de Créqui s'en montrait fort affairée, le suivant ou plutôt le menant en tous lieux; c'était à voir ceci, c'était à visiter cela. Le bon cardinal s'y prêtait de toute son âme, quoique cette conduite donnât à jaser. Je n'ai jamais rien cru de ce qu'on débitait sur leur liaison; j'ai pour maxime d'ajouter foi difficilement aux dires qui concernent les personnes d'un haut rang. Plus en vue que les autres, elles sont plus en but à la calomnie. Cependant ne jurerais-je pas qu'il ne se commit rien d'inconvenant.

Le légat se prêta très volontiers à toutes les

(1) Le pape régnant était Alexandre VII (Fabio Chigi) si bien peint par le cardinal de Retz dans ses Mémoires. (*Ed.*)

fêtes qui se succédèrent à son intention, et dont, s'il faut en croire le roi, j'étais l'objet secret. Je n'en finirais pas d'entrer dans le détail de tous ces amusements; jeux de bague, concerts sur l'eau, bals, galas, rien n'y manqua. Ce qui me surprit on ne peut davantage, ce fut de voir le légat assister à une comédie-ballet de Molière, *la Princesse d'Élide*. Toute mondaine que j'étais, je m'en sentais scandalisée; le roi riait de mon scrupule: c'est que j'ignorais alors l'usage d'Italie, qui autorise les princes de l'église à fréquenter le spectacle sans qu'il puisse en résulter ombre de scandale.

Voilà qui est plus extraordinaire : après une représentation du *Mariage forcé*, monseigneur le légat désira voir l'auteur. M. le prince de Conti lui mena M. Molière, et le prélat assura que de sa vie il n'avait vu farce ni arlequinade qui l'eût autant diverti. C'est que M. Molière est inimitable pour cela, et le roi m'a dit souvent qu'il regardait son Poquelin comme un des grands génies de son royaume;

Il l'aimait beaucoup, au point de le faire asseoir à sa table, ce dont le comédien ne paraissait pas plus fier, quoique s'en trouvant, comme il le disait, extrêmement honoré. J'aurai peut-être occasion de revenir sur le compte de M. Molière; il est un de ces gens de théâtre desquels on peut parler sans souillure, et qui offrent dans leur vie assez de traits vertueux pour passer l'éponge sur le scandale de leur état.

Puisque j'ai parlé du théâtre, il faut bien que je vous dise un mot de la comédie italienne, qui amusa beaucoup aussi le légat, et du fameux Dominique, lequel vous n'avez peut-être jamais vu, car je n'ignore pas que vous n'eûtes jamais aucun penchant vers ces distractions.

Dominique fut un de ceux qui contribuaient le plus aux divertissements de Saint-Cloud et de Trianon, comme vous allez voir; il ne faisait pas toutes ses plaisanteries sur la scène. Un jour qu'il se trouvait au souper du roi, en présence de toute la cour, il avait les yeux

fixés sur un plat de perdrix. Le prince, qui l'aimait beaucoup, s'en aperçut.

« Donnez, dit-il à un officier, ce plat à Dominique.

» — Quoi! sire? et les perdrix aussi? s'écria le rusé comédien.

» — Et les perdrix aussi, » reprit le roi qui entra parfaitement dans la pensée de Dominique.

De cette façon Dominique eut les perdrix et le plat, qui était d'or.

Ce n'est pas tout. La troupe italienne s'étant ingérée de donner des pièces en français, les comédiens de l'hôtel de Bourgogne s'en plaignirent au roi, qui manda Dominique pour qu'il plaidât la cause de ses camarades en présence de ses adversaires.

« Quelle langue Votre Majesté veut-elle que je parle? demanda-t-il.

» — Parle comme tu voudras, dit le roi.

» — Je n'en demande pas davantage, répliqua Dominique, et ma cause est gagnée. »

Elle le fut effectivement, et c'est à cette sail-

lie que les Italiens dûrent le privilége de continuer à jouer des pièces françaises.

Je laisse ceci pour revenir à un sujet plus sérieux.

CHAPITRE XIX.

Voyage du roi et de Monsieur en Lorraine. — MM. de Guiche, de Vardes, Madame, madame de Soissons, madame de Châtillon, etc. — Leurs intrigues. — Ma mère et son protégé. — M. de Chandenier. — Lettre de mademoiselle de La Vallière et réponse du roi. — Son retour. — Mon frère à la parade. — Jalousie du roi. — Madame de Frontenac. — Brouilleries. — Le fils de madame de La Vallière meurt. — Ses regrets. — Le roi accourt. — Nouvelles intrigues. — Colère du roi. — Ses projets.

La plus grande partie de l'été s'était écoulée au milieu des fêtes; au mois d'août on fut troublé de l'apparence d'une guerre qui n'eut pas lieu, Dieu merci, et qui aboutit à un voyage du roi et de Monsieur en Lorraine.

Mieux que moi vous savez que le duc de Lorraine avait fait un traité par lequel il abandonnait sa principauté à la France, à condition que les princes de sa famille seraient réputés

prince du sang, et appelés même à succéder au trône en leur lieu et rang.

Le roi avait exigé la remise d'une place en garantie des conventions. Après mille délais, le duc se refusa de la livrer. On alla donc la lui prendre. Le roi partit à la fin d'août. Il me promit d'être bientôt de retour; il avait exigé que je lui écrivisse durant son absence; mon cœur n'avait pas besoin de cette recommandation. Voici la lettre que je lui adressai :

« Que l'amour d'un prince aussi charmant » que vous est incommode! Depuis que je ne » vous vois plus tout m'alarme, et je n'ai pas » un moment de repos. Pourquoi n'êtes-vous » pas moins aimable, ou pourquoi ne venez- » vous pas rassurer un cœur que tout le monde » rend malheureux? Je n'ai plus de bonheur » dans la vie depuis que vous êtes éloigné, et si » je n'avais la consolation de penser continuel- » lement à vous, je ne sais ce que je devien- » drais. »

Je disais vrai par plus d'une raison; car le roi n'y étant pas, j'étais véritablement mal-

heureuse par les trais de médisance auxquels j'étais en butte. J'eus de quoi me plaindre de madame de Soissons. Pour Madame, ses propres affaires l'occupaient assez à cette époque pour qu'elle ait cessé de s'inquiéter des miennes, et ce que j'en dis n'est pas pour faire injure à la mémoire de cette princesse, dont le cœur fut bon et sensible; mais la malignité de ses entours fut cause d'un grand nombre d'intrigues qui se tramaient contre moi.

Elle était alors chagrine du voyage du roi; et avant d'en dire le motif, il est bon que je rappelle ce qui s'était passé depuis le départ de M. de Guiche. M. de Vardes aimait Madame en secret, et cela depuis un long temps. Quand il vit M. de Guiche loin, il résolut d'aller sur ses brisées. Madame de Châtillon était une de celles que Madame voyait le plus volontiers. Vardes avait aimé cette dame, puis il l'avait quittée. Pour ses projets il trouva bon de se réconcilier avec elle, ce dont la Châtillon fut fort aise, partie pour être de la confidence de sa maîtresse, et partie pour le plaisir

de voir un homme qui lui plaisait encore.

Cela conclu, Vardes s'avisa des moyens de se faire remettre les lettres que Madame avait adressées à son rival; il informa le comte que Madame lui rendrait ses lettres, à condition qu'il rendrait à Madame les siennes. M. de Guiche, prévenu contre Madame par Vardes lui-même, qui lui avait dit que le prince de Marsillac en était aimé, consentit à cet échange, et manda à un de ses amis à qui il avait confié ses papiers, de les remettre à M. de Vardes. Une fois maître de ce dépôt, que fit le perfide? il prit jour avec Madame pour le lui rendre dans un parloir du couvent de Chaillot. La supérieure, croyant de la meilleure foi du monde que cette entrevue avait un but d'édification, y prêta les mains. Grande était son erreur. Vardes n'avait agi ainsi que pour se ménager un rendez-vous, Il en sut profiter, car avec son esprit il était difficile qu'il ne fît pas quelques progrès dans l'estime de Madame. Le troc effectué et les lettres brûlées, M. de Vardes et Madame con-

tinuèrent, sous différents prétextes, de se voir à Chaillot ; mais un jour que Madame y fut, comptant rencontrer son nouveau galant, il n'y vint pas, ce dont, très fière qu'elle est, elle demeura fort indignée ; c'est que madame de Soissons avait eu connaissance de ce qui se passait, et par crainte de ses emportements, Vardes lui avait promis de rompre avec Madame, promesse qu'il n'était pas dans l'intention de tenir. Sur ces entrefaites, le roi partant pour la Lorraine, où M. de Guiche se trouvait, Madame eut de l'inquiétude que son ancien amant, informé de tout ce qu'elle avait fait, ne prît du dépit et n'instruisît le roi de tout le jeu. Aussi prit-elle les devants, et manda-t-elle à M. de Guiche que, pour peu qu'il tint à ses bonnes grâces, il se gardât bien de rien laisser soupçonner au roi. Mais le mal était fait, et le roi sut tout, comme on le verra par la suite. Toutes ces affaires jetaient du froid entre Madame et madame de Soissons, et préparaient la grande brouille qui éclata un peu plus tard.

Rarement appelée auprès de Madame, je passais les journées quasi seule. A part d'Artigny et ma mère, mes accoutumées, je ne voyais personne. Ma mère me tourmentait beaucoup pour que j'obtinsse une grâce du roi pour un de ses protégés. J'eus toujours, je puis le dire un peu à ma gloire, une extrême répugnance d'user d'un crédit que l'estime publique n'accompagnait pas, ce qui me faisait recevoir avec une grande froideur les personnes qui venaient réclamer mon intercession auprès du monarque. Voilà ce qui m'a suscité bien des inimitiés. Était-ce un tort que j'avais? je n'oserais trop jurer du contraire.

Le protégé de ma mère n'était ni plus ni moins que M. de Chandenier, et vous allez juger que je devais bien déroger en sa faveur à mes habitudes.

M. de Chandenier, l'aîné de la maison de Rochechouart, avait été premier capitaine des gardes-du-corps. Le cardinal Mazarin, qui ne l'aimait pas, exigea qu'il se démît de cette charge. M. de Chandenier refusa, et nonob-

stant ses justes protestations, M. de Noailles en fut pourvu. Ceci se passait aux premiers jours de la minorité. Comme les Rochechouart ne sont pas riches, on espéra que le besoin vaincrait l'opiniâtreté de leur aîné, et qu'à la fin il serait heureux de vendre. Mécompte : il n'en démordit point. Dépité de cette résistance, le ministre, pour l'en punir, l'envoya au château de Loches, où il fut mis au pain du roi comme un criminel. Pour le contraindre à recevoir l'argent de M. de Noailles, on avait arrêté son petit revenu ; mais on ne put le vaincre, et il aima mieux vivre du peu que les bourgeois de Loches lui envoyaient à dîner et à souper dans une écuelle qui faisait le tour de la ville. Il ne se plaignit pas, ne redemandant ni sa liberté ni son revenu. Près de deux années s'écoulèrent ainsi. A la mort du cardinal, le roi sut ce qui se passait, mais imparfaitement à ce qu'il paraîtrait, car, prévenu contre M. de Chandenier, il ne fit que relâcher son bien et changer sa prison en un exil. Il était des amis de ma mère, et elle sollicitait à

son insu qu'il pût venir à Paris visiter une vieille tante au plus mal. Je l'ai vu depuis chez ma mère, et je ne pus me défendre d'un sentiment de pitié à l'aspect de ce gentilhomme déjà en âge. Sur ce que je lui dis que je partageais ses souffrances, et que je sentais bien ce qu'il devait souffrir à être loin de son pays et de ceux qu'il aimait, il me répondit avec une modération toute chrétienne : « Qu'il tenait pour plus à plaindre que lui les personnes auxquelles il était redevable de ce traitement non mérité. La religion du prince est trompée; mais je ne l'en aime pas moins, et n'en suis pas moins le plus fidèle de ses sujets. » Seulement il était animé contre M. de Noailles, à qui il ne pouvait pardonner de lui avoir enlevé sa charge. Voilà comme cette charge est passée aux Noailles : pour moi, je n'aurais jamais voulu obtenir pour les miens un pareil honneur, tel considérable qu'il pût être, car la conscience ne doit pas être tranquille quand il a été obtenu à la suite de semblables violences.

J'ai oublié, pour M. de Chandenier, la réponse que le roi avait faite à ma lettre; il m'écrivit :

« Je n'ai ni moins d'amour ni moins d'impatience que vous. Mon cœur me fait passer de mauvais moments. Plaignez-moi, ma chère enfant, et soyez persuadée que je ressens comme vous les maux de l'absence; je n'ai aucun plaisir où vous n'êtes pas, et à juger de l'état de votre cœur par celui du mien, je ne doute pas que vous ne souffriez tout ce qu'on peut souffrir quand on aime tendrement. »

Le roi suivit de près cette lettre, car il arriva le lendemain même que je l'eus reçue, Marsal ayant été pris en deux jours, et le roi ayant achevé cette campagne dans une semaine. Il y eut l'après-dîner une brillante parade; une étrange rencontre m'y attendait.

Je n'avais pas vu mon frère depuis près de deux années. Il était avec le régiment Dauphin, dans lequel il servait, sur la frontière de Lorraine, lorsque la cour y fut conduite par les évè-

nements que j'ai dits. Lorsque le roi s'en retourna, il ramena avec lui diverses troupes au nombre desquelles étaient celles de mon frère.

Le roi n'ignorait pas que j'avais ce proche parent, mais il ne l'avait jamais vu. A cette parade donc, mon frère m'apercevant à un balcon, me salua. Soit plaisir, soit surprise de le voir, car je ne m'y attendais pas, je me pris à rougir, ce dont le roi, qui se tenait vis-à-vis de moi, s'aperçut. Il me fit des yeux ! et je rougis encore davantage. La parade terminée, je rentrai ; et le roi, qui me suivit, n'attendit pas de me voir installée dans ma chambre pour me chercher querelle au sujet du petit officier qui avait eu l'audace de me tirer son chapeau. Je jouis un moment de cette jalousie; mais comme je vis qu'il s'aigrissait, je le détrompai et lui dis qui c'était. Il en demeura fort sot, et me demanda pardon. Pardon de quoi ? de ce que je l'avais tourmenté ! Voilà de ces justices d'amant. C'est celui qui fait souffrir l'autre à qui on demande pardon. Ceci me rappelle quelque chose d'approchant, qui fut plus sérieux.

Le roi avait rendu des soins à madame de Frontenac qui coquettait autour de lui; comme je n'imaginais rien de mal, et que d'ailleurs j'avais des raisons suffisantes de croire à la fidélité du roi, je rendis à cette dame une visite qu'elle m'avait faite. Je ne lui épargnai pas les démonstrations; elles étaient sincères comme toutes les miennes. Le roi le sut et se fâcha. Nous eûmes une longue explication. J'avais accueilli cette dame, je l'avais visitée; je n'ignorais pas cependant ses entreprises sur le cœur de mon amant, et je n'étais pas jalouse! Tels étaient les griefs du roi.

« C'est une marque, me dit-il, que vous avez peu d'amour, puisque vous avez si peu de jalousie. Peut-on aimer sans être jaloux?

» — Permettez-moi de vous dire, sire, que je suis la personne du monde la plus délicate en amour; mais j'aurais cru vous faire injure et déroger aux sentiments avantageux que j'ai de votre discernement, si je vous avais cru capable d'aimer une belle statue, car c'est sur ce pied-là que je regarde la personne dont il

s'agit. Vous êtes trop habile pour vous laisser prendre à une beauté qui plaît autant aux yeux qu'elle déplaît aux oreilles.

» — Voilà bien le raisonnement d'une femme qui se sent coupable. Vos explications sont trop forcées pour que je m'y rende. Vous m'aimez, vous le dites, soit : mais vous avez cet amour qui ne compromet en rien la tranquillité.

» — Sur quel fondement jugez-vous cela? est-ce sur ce que je témoigne en ce moment? Il faudrait savoir lequel de nous deux témoigne le plus d'amour, ou de celui qui doute de l'autre, ou de celui qui n'en doute pas. Il y a, sire, deux sortes de jalousies : celle qui vient de l'estime, et celle-ci fait toujours plaisir ; l'autre, qui naît de la défiance, ne saurait être agréable.

» — Toutes ces subtilités ne me font pas prendre le change, et je m'en tiens à ce que j'ai dit, que si vous m'aimiez autant que vous le prétendez, vous auriez plus de peur de me perdre ; vous ne pratiqueriez guère le quatrain

que vous m'adressâtes l'autre jour (1). »

Et il me répéta un quatrain que je ne me rappelle plus.

La conversation continua sur ce ton ; et comme il me tourna une phrase qui signifiait que quand on était bien amoureux l'un et l'autre, on se devait quereller à l'équivalent, je lui dis : « En vérité, sire, vous faites une mauvaise application d'une excellente maxime, si vous imaginez que l'amour soit une fureur, et qu'il faille que deux personnes se donnent éternellement la torture. J'envisage l'amour sous des couleurs plus douces ; je ne le crois pas incompatible avec un peu de repos. Au reste, ne vous figurez pas qu'une femme qui aime regarde ces sortes d'inquiétudes comme des marques de tendresse. » ...

Ces derniers mots le piquèrent au vif, car il

(1) Le quatrain dont parle madame de La Vallière est sans doute celui-ci. On y retrouve la manière de Benserade, à la rime près.

A la crainte l'âme est ouverte
Lorsqu'on aime un objet charmant,
Plus le bien qu'on possède est un bien excellent,
Plus on en redoute la perte

me répliqua : « Votre amour est trop ingénieux à aplanir les difficultés, et je vois trop à votre air que vous n'êtes point d'humeur à avouer vos torts; il faut donc vous donner gain de cause, et cela en quittant la partie. » Là-dessus il se retira, me laissant confondue de ce que j'avais eu l'imprudence de faire, et sans que j'aie songé à le retenir. Notre brouille, car c'en était une, dura près d'une semaine. Ce n'était que désolation et larmes de ma part. De son côté, le roi ne fut pas dans une moindre agitation, si j'en juge par ce que me rapporta M. de Saint-Aignan; choses que je vous dirai quelque jour.

Ainsi que cela devait être, cette aventure s'ébruita, et ceux qui s'y croyaient intéressés s'en réjouirent. On n'épargna pas les nouvelles sollicitations et les nouvelles remontrances, et, selon sa coutume, la reine-mère s'en mêla. On crut que le roi allait s'éloigner de moi pour toujours; cependant il fit bien voir par son air languissant que cet éloignement ne pouvait être de longue durée. J'étais dans je ne sais

plus quelle disposition d'esprit, dans un moment de fierté assez ridicule sans doute, car je ne hasardai nulle démarche pour un rapprochement. Il eut lieu à la suite d'une circonstance douloureuse qui me coûta bien des regrets. Je perdis mon fils dans son dixième mois. C'est le roi lui-même qui m'en informa; il vint, et ne s'expliqua que par des larmes. Je devinai tout sans peine. « Oh! me dit-il, ne nous séparons plus; toutes ces brouilles portent malheur. » Si je ne craignais de vous fatiguer par une répétition continuelle, je vous dirais la nouvelle joie que ressentirent de cette mort ceux qui ne m'aimaient pas. Les moins dévots même voulaient y voir une marque de la colère céleste, qui punissait dans cet enfant le crime de sa mère.

Toutes ces choses, que l'on avait soin de me faire venir aux oreilles, m'affligeaient profondément; je pleurais en silence, déguisant au roi mon affliction. Cependant un jour il me surprit dans de tels redoublements, que, soupçonnant quelque chose que je lui cachais, il in-

terrogea d'Artigny sur le véritable motif de mon chagrin. Elle lui dit ce qui en était. Là-dessus il se fâcha à tel point, que je laissai mon affliction pour l'apaiser. Il ne voulait rien entendre, et parlait de prendre des mesures qui me faisaient trembler.

« Non, s'écriait-il, je ne vous laisserai pas plus long-temps victime de ces gens-là; il faut quitter le service de Madame.

» — Que prétendez-vous, sire?

» — Vous donner une maison, un rang, des serviteurs.

» — C'est un éclat!

» — Est-il donc quelqu'un qui ne sache au fond à quel point vous m'êtes chère, quels liens nous unissent? et de quoi les instruira le parti que je vous propose?

» — Mais, sire, la reine votre mère...?

» — Je la laisserai dire.

» — Et la reine votre épouse...?

» — Je l'apaiserai. »

Et m'entraînant par une douce violence « Venez, ma Louise: quittez ces lieux où vous

avez tant souffert ; à chaque instant je tremble qu'il ne vous arrive un nouveau malheur. »

Je n'avais rien à opposer aux volontés du roi, et il était dans un tel émoi, que résister à ses volontés, c'eût été m'exposer à retomber aux débats dont nous sortions. D'ailleurs j'étais assez malheureuse à la cour pour qu'il me fût permis de souhaiter une retraite où la tranquillité me paraissait assurée, aux dépens d'un reste de réputation, il est vrai. Singulier aveuglement! Je me figurais qu'en changeant de demeure je changeais tout le reste, comme si je ne devais pas retrouver dans l'hôtel splendide que l'on me donnait cette La Vallière coupable, arrachée à la simple demeure des filles de Madame. Pour que je goûtasse cette paix à laquelle j'aspirais en vain, il eût fallu refaire les sentiments de mon cœur, me refaire moi-même; il eût fallu surtout briser des nœuds qui se resserraient chaque jour davantage, et que par conséquent j'étais moins que jamais en état de rompre. O mon Dieu! que de faiblesse! Pourquoi n'ai-je pu alors déchi-

rer le voile qui s'épaississait sur mes yeux ! Que de remords je me serais épargnés ! Peut-être n'aurais-je pas à dire ce que je dis encore aujourd'hui avec tant d'amertume : Que de larmes nous prépare une première faute !

CHAPITRE XX.

Le roi dispense mademoiselle de La Vallière du service de Madame. — Démarche de Madame de Saint-Remi. — Ce que le roi pensait de cette dame. — Mademoiselle de La Vallière et les dames de la cour. — Madame de Brancas. — M. de Brancas écuyer de la reine-mère. — Ses distractions. — Paroles de la reine-mère. — Nouvelle injure de la comtesse de Soissons. — Soirée chez la jeune reine. — Chagrin de mademoiselle de La Vallière. — M. de Villequier. — Anecdote des bougies allumées. — Mademoiselle de La Vallière et ses Mémoires.

Je m'attendais à quitter un séjour que tant de tracas m'avait fait prendre en haine; il n'en fut rien. La réflexion était venue au roi comme à moi dans l'intervalle que nous fûmes obligés de laisser écouler pour mes préparatifs; ce fut la première fois peut-être que les menées de ceux qui ne m'aimaient pas me furent utiles; car, s'opposant par toute sorte de moyens aux desseins du roi, ils firent tant,

que, voyant ma propre résistance, il remit à un autre temps l'accomplissement de ses intentions. Je ne redirai point et les remontrances qui lui furent faites par la reine sa mère, et les légitimes plaintes de la jeune reine, et tout ce qu'inventa Madame, conseillée par madame de Soissons, pour détruire ce qu'elles regardaient comme mon triomphe. Ah! qu'elles portaient de ces choses un jugement différent du mien! Vaincue par les sollicitations du roi, j'avais cédé la veille par déférence; mais la réflexion, ainsi que je l'ai dit, m'avait fait reconnaître les armes que je remettais aux mains de mes ennemis, et à quel abîme je me laissais aller; d'où je m'étais affermie dans la résolution de résister au vœu du roi, jusque là même de résister à ses ordres. De son côté, il n'avait pas peu réfléchi, et tout ce que la religion, la convenance et l'intérêt de ma propre gloire pouvait lui dicter, il l'avait envisagé mûrement; seulement, n'étant pas roi à reculer devant une détermination arrêtée, il avait combattu longtemps la raison qui le persuadait contre son

propre penchant, voulant m'ôter des mains de Madame, quoi que je fisse, et quoi qu'il en pût avoir. Mais à la fin il se rendit à mes prières. Toutefois il ne cacha pas à Madame l'intention où il était qu'elle eût à me considérer comme étrangère à son service; ce dont Madame fut fort courroucée, ne l'ayant pas demandé; car bien que le roi soit maître d'enlever des maisons des princes qui bon lui semble, il n'est pas d'usage qu'il agisse ainsi sans leur consentement ou prière.

De son côté, ma mère était accourue me trouver, à la sollicitation de madame d'Orléans, pour laquelle elle conservait la plus grande soumission. Il était aisé de voir que ces démarches de madame d'Orléans lui étaient suggérées, et qu'elle ne faisait qu'obéir à l'impulsion donnée par les deux reines. Aussi le roi ne sut-il pas gré à ma mère de s'être rendue l'instrument de madame d'Orléans, instrument elle-même dans une affaire qui ne la regardait pas. Jamais depuis ce temps je n'ai pu faire revenir le roi sur le compte de ma

mère ; il avait tout ce qu'elle entreprenait pour désagréable, parcequ'il la regardait comme au service de toutes les imaginations qui passaient dans la tête des personnes de la cour. C'était juger vrai ; mais cela n'autorisait pas son mauvais accueil. Ma mère était fidèle sujette, et n'était point personne à me nuire ; elle me l'avait prouvé de reste par la tendresse et par les soins qu'elle eut pour moi et pour mon frère. Ainsi que toutes les personnes d'éducation bien dirigée, elle avait le plus grand respect pour ses supérieurs, bonne et complaisante pour tous ; de plus, il arrivait que si on intéressait son devoir à ce qu'on souhaitait d'elle, on était assuré de l'amener à tout ce qu'on voulait. Aussi n'avait-on pas eu grand' peine à lui persuader qu'il allait de mon bonheur déjà fort compromis, de ma réputation et de la sienne, de me détourner d'un projet qui tôt ou tard tournerait à notre commun détriment, ce dont Dieu ne manquerait pas de lui demander compte un jour. Elle était donc venue me donner son avis en mère

alarmée et jalouse de l'honneur de sa fille.

Le roi ne s'était pas contenté de me retirer des filles de Madame, il témoigna le désir que les dames de la cour me visitassent, et m'accompagnassent même quand j'irais dehors. Au premier moment, cet appel ne fut pas écouté. Retranchées dans leur dignité, et nonobstant les instances de leurs époux, nombre d'entre elles se refusèrent à me voir. Les pauvres dames! je ne leur en voulais pas, et point n'était mon intention de leur tenir rancune de la secrète injure qu'elles m'adressaient; cependant je ne pus voir sans étonnement que les plus aigres envers moi étaient celles de qui les roulements d'yeux cherchaient le plus à attirer les regards du roi, et qui ne s'écartaient pas plus de lui que de leur ombre. Ce qui fait que je ne pouvais pas attribuer à leur vertu l'honorable répugnance qu'elles me marquaient, mais bien plutôt au dépit qui les possédait; et aussi peut-être au désir de complaire à la famille royale, qui, à plus juste droit, s'attristait de ma faveur. Cependant je ne fus pas délaissée

par toutes ; il y en eut qui, révoltées d'abord des ordres du roi, se radoucirent ensuite ; d'autres qui vinrent à moi de leur gré, et qui, me comblant de caresses, me dédommagèrent de mon abandon. Parmi ces dernières se trouva la femme de M. de Brancas, écuyer de la reine-mère. C'était une dame d'un âge respectable, quoique d'agréable commerce encore. Cette démarche lui valut mille ruptures, surtout de la part de ceux qui se sentaient au désespoir de voir donner un exemple qui menaçait de devenir contagieux. La reine-mère, habituée à considérer madame de Brancas comme de sa maison, fut fort mécontente, et ne lui pardonna jamais la marque d'estime qu'elle me faisait paraître. Elle le lui témoignait en toutes occasions, ce dont j'eus quelque déplaisir. Le roi le sut, n'en dit rien, mais n'en pensa pas moins. Il usait alors des plus grands ménagements avec sa mère, cherchant le moins du monde à l'indisposer, car son mal était fort dangereux et donnait continuellement de quoi craindre pour ses jours ; ce qui empêcha

Sa Majesté de reconnaître le bon office de madame de Brancas. Elle eût désiré un gouvernement pour son mari. M. de Brancas, très bon gentilhomme et de mérite, avait une fâcheuse infirmité; il était fort distrait, au point qu'un jour Anne d'Autriche, qui n'ignorait pas ce qu'il ambitionnait d'obtenir, lui ayant dit « qu'elle prétendait intervenir en sa faveur auprès du roi, » M. de Brancas, qui la veille avait été le témoin du déplaisir que la reine-mère donnait à son fils, répondit : « N'en faites rien, madame, cela pourrait me nuire. » La princesse ne se fâcha pas de cette distraction naïve; elle aimait M. de Brancas sans lui être néanmoins fort attachée; je crois qu'elle était alors partagée entre le désir de voir accorder à M. de Brancas ce qu'il souhaitait, et la crainte qu'on n'attribuât cette faveur à mon crédit.

Puisque je suis amenée sur le terrain des distractions de M. de Brancas, je ne le quitterai pas sans en rapporter quelques traits. Se trouvant avec madame de Fleix, qui venait de perdre son mari, il lui demanda comment

M. de Fleix était mort, ce que lui Brancas savait fort bien, ayant assisté à ses derniers moments ; et sur ce que madame de Fleix, qui ne se fait pas prier pour entrer dans les détails de cette mort, les recommença d'un bout à l'autre, déplorant la perte d'un si digne époux, M. de Brancas l'interrompit par cette question subite : « Mais, madame, n'aviez-vous que celui-là? » C'était une véritable maladie chez lui que cette humeur distraite. A l'église, je l'ai entendu crier à l'officiant qui éternuait : « Dieu vous assiste! » et je l'ai vu souvent tirer de sa poche une pantoufle qu'il avait prise pour ses Heures. On en riait, et voilà tout. Je retourne à sa femme, aussi bien c'est retourner à moi.

Un matin je vois accourir de Vincennes madame de Brancas tout essoufflée: elle venait d'essuyer une scène de la reine-mère. Voici la manière dont elle me raconta son aventure : « J'avais pris place au chœur, me dit-elle, dans la chapelle du château, avant que la messe commençât; arrive Sa Majesté, s'appuyant sur

le bras de mon mari; à ma vue elle fait un geste d'indignation, elle s'approche de moi et me dit qu'elle m'ordonnait de ne jamais mêler son nom dans mes propos au roi son fils. Je demeurai muette autant par surprise que par respect du lieu où nous étions et de la personne de qui je recevais cette leçon. Comme la reine-mère regagnait sa place, j'entendis M. de Brancas qui, s'imaginant qu'elle venait de me porter quelque bonne nouvelle, la remerciait de la prétendue faveur qui m'était accordée. « Ne me remerciez pas, lui répondit froidement la princesse, et assez haut pour que son monde l'entendît : je défendais à votre femme de nommer mon nom au roi. »

J'eus de la peine à rassurer madame de Brancas, qui redoutait les suites de cet éclat. Cette pauvre dame était on ne peut plus affectée de ce traitement, qu'à coup sûr elle ne méritait pas, car jamais elle n'ouvrit la bouche sur la reine-mère qu'avec les précautions et les égards qui lui étaient dus.

Assurée cette fois d'être approuvée par la

reine en tout ce qu'elle entreprendrait contre moi, madame de Soissons ne m'épargnait pas les mots qui blessent. Je n'y faisais guère d'attention, parceque d'ordinaire le tour qu'elle donnait à ses méchancetés m'empêchait de croire qu'elles s'adressassent à moi. Un affront que je reçus d'elle aux yeux de toute la cour ne me trouva pas si endurante. On entrait chez la reine. Je pris tout naturellement le pas sur la femme d'un conseiller au parlement, qui était, je ne sais pourquoi, engagée. Madame de Soissons, qui était là, dit à madame de Ventadour : « Je savais bien La Vallière boiteuse, mais j'ignorais qu'elle fût aveugle. » Je rougis jusqu'au blanc des yeux; ce qui n'échappa pas à la comtesse, dont les ricanements me poursuivirent impitoyablement. A la manière dont on me regarda chez la reine, je m'aperçus que le sarcasme de madame de Soissons avait été recueilli, et qu'on se le passait de bouche en bouche : mes ennemis (il faut bien employer ce triste mot) jouissaient de la colère qu'ils me voyaient, et que j'étais assez peu chré-

tienne pour laisser paraître. On chuchotait, on riait, on me montrait avec un air de mystère. J'étais prête à pleurer de désespoir; mais que ne devins-je pas lorsqu'à un signe certain je m'aperçus qu'on avait rendu la reine elle-même confidente de ma mésaventure. N'y pouvant plus tenir, je me levai sous prétexte d'indisposition, et me retirai. Personne ne fut la dupe de ma retraite, dont on démêla le véritable motif. Rentrée chez moi, je l'avoue à ma honte, je m'abandonnai à une fureur qui n'était pas dans mon caractère et que je n'y retrouvai jamais depuis. Mon injure me paraissait mille fois plus cuisante qu'elle n'était et qu'elle ne devait être réellement. Je n'imagine guère de gens à qui je n'attribuai mon malheur, jusque là de le reprocher en secret au roi, qui ne me faisait pas suffisamment respecter. La passion raisonne-t-elle? ma vie entière est malheureusement la preuve du contraire. Lorsque la réflexion eut un peu modéré mes premiers transports sans rien diminuer de mon ressentiment, je me dis

qu'une telle injure ne devait pas demeurer impunie, ou que l'impunité enhardirait mes ennemis à en préparer de nouvelles. Mais quelle sorte de réparation exiger? Le mieux aurait été de me réfugier dans ma fierté et d'y chercher un remède contre ces atteintes, puisque je n'étais pas assez humble pour que la religion m'en donnât, et que j'étais trop bourrelée par mon propre état pour que je pusse en trouver dans ma conscience. Incertaine de la détermination à prendre, je demandai conseil à M. de Saint-Aignan, qui me fit envisager les suites fâcheuses que des plaintes de ma part pourraient avoir pour moi. Je conservai assez de sagesse dans mon trouble même pour écouter ses représentations et pour m'y rendre, et je dévorai en secret ce que je regardais comme ma honte. Si plus tard le roi eut connaissance de cette affaire, on verra que ce ne fut pas par ma faute.

J'ai parlé tout à l'heure de dames qui témoignaient de l'aversion pour ma personne, et cela par le motif que vous vous imaginez, et que

j'ai dit. Le roi n'y prêtant aucune attention, c'était un dépit à n'en plus finir. J'en étais la victime la plus naturelle ; et comme je supportais leurs manières assez patiemment, retenue que j'étais par le sentiment de ma position qui me faisait honte, leur animosité s'accroissait d'autant. Leur plus grande affaire était de se trouver au vis-à-vis du roi à la chapelle. On se disputait les places les plus découvertes. Lorsque l'hiver il faisait noir, au salut des jeudis et des dimanches, ces dames avaient soin de se munir de petites bougies qu'elles plaçaient allumées [illegible]nt elles, et cela dans le seul dessein de pouvoir lire dans leurs Heures. Un beau soir, M. de Villequier, major des gardes-du-corps, homme qui ne pouvait souffrir les gens faux, s'avisa d'un tour dont on lui sut le plus mauvais gré. Tout le monde placé, on attendait le roi pour commencer le salut, lorsqu'arrive le major, qui, paraissant à la tribune de Sa Majesté, lève son bâton, et dit très haut : « Messieurs les gardes, rentrez dans vos salles, le roi ne viendra pas. » Aus-

sitôt les gardes obéissent, et les petites bougies s'éteignent, toutes les dames se retirent au même moment. Ce n'est pas tout; M. de Villequier avait eu la malice de poster des gens au débouché de la chapelle pour arrêter les gardes, qui revinrent à leur poste dès que les dames furent assez loin pour ne se pas douter de ce qui avait lieu. Là-dessus arrive le roi, qui, étonné de ne point voir de dames aux tribunes, en demande la raison au major. Au sortir du salut, M. de Villequier ne manqua pas de tout conter au roi, qui en rit beaucoup avec tous ceux qui l'accompagnaient.

Il m'est pénible aujourd'hui, en relisant ces choses, de les laisser subsister; heureusement je serai plus réservée à l'avenir. Ce serait trop de scandale aux dépens d'autrui, et je n'ai pas l'intention de vous en causer par un écrit, après en avoir si long-temps excité par ma conduite. On va me croire bien présomptueuse; mais je me sens aujourd'hui assez à l'abri des passions humaines pour me permettre ces détails sans inspirer le soupçon que je satisfais un senti-

ment de vengeance en les rapportant. S'il en était ainsi, je commencerais par demander pardon à ceux qui l'auraient, bien loin de leur en vouloir ; car je sens que ma vie leur a donné lieu de porter toute sorte de fâcheux jugements sur mon compte. C'est ma punition ; je m'y soumets. Que dis-je ? m'y soumettre ! je la provoque moi-même par ces lignes que je trace en cet instant ; et ces souvenirs, qui sont quasi des confessions, sont une espèce de repentir par lequel je m'humilie aux yeux d'un homme qui certes se connaît en sacrifices et en indulgence. Les fautes que j'ai commises sont grandes ; mais elles ont porté leur punition avec elles ; car véritablement le supplice que j'en éprouvai de tout temps l'emportait sur le charme coupable que mon indigne attachement me faisait goûter. Le voile qui couvrait mes yeux est à la fin tombé ; en me reconnaissant telle que je suis, j'ai reconnu ce que je n'aurais jamais dû cesser d'être. Non que je n'aie à gémir encore d'une foule de faiblesses et de misères qui renaissent comme

de mauvaises plantes à mesure que je les détruis, mais puisqu'elles sont en moi, je loue la bonté divine de ce que je les vois; cela me donne lieu de m'humilier davantage, et c'est par cette humiliation même que je m'élève au-dessus de ma faiblesse et que je recouvre de nouvelles forces.

CHAPITRE XXI.

Mademoiselle de La Vallière et la reine. — Le roi et la reine-mère. — Remords de mademoiselle de La Vallière. — Détails concernant Marie-Thérèse, femme de Louis XIV. — Sa douceur, sa patience.—Ce qu'elle dit au roi.—Dispositions de mademoiselle de La Vallière. — Visite du marquis de Bragelone. — A quel sujet. — Conversation avec mademoiselle de La Vallière. — Arrivée subite du roi.—Mademoiselle de Saujon.—Mademoiselle de La Fayette, supérieure des filles de Sainte-Marie de Chaillot.

Qu'il y a en nous de contradictions! J'ai dit tout à l'heure que j'accusais secrètement le roi de tous les désagréments que j'essuyais, parceque étant le maître, je lui croyais le pouvoir d'y mettre ordre. Je ne réfléchissais pas alors que moi-même, par crainte d'un éclat funeste à mon honneur, je retins souvent son bras prêt à frapper. Ainsi cette modération dont j'aurais dû le louer et que je lui repro-

chais, était mon ouvrage involontaire; et j'étais assez injuste pour regarder comme un effet de la tiédeur ce qui était la marque d'un amour docile! Mais voici autre chose : le roi m'ayant emmenée au bal, la jeune reine s'en montra peinée; elle témoigna au roi la contrariété qu'elle en éprouvait, et cela en présence de la reine-mère, qui prit son parti. Il y eut bien des pourparlers, la conversation s'échauffait; le roi trancha tout en déclarant qu'il m'avait conduite au bal et qu'il m'y conduirait en dépit de tout ce qu'on pouvait dire.

Il me rapporta ce qui s'était passé, et je trouvai qu'il avait pris ma cause en main avec trop de chaleur. Je le lui dis; il se récria; mais un sentiment d'égoïsme que je décorais pompeusement du nom de devoir me dicta un long discours que je lui fis à ce sujet, et au bout duquel il me déclara que j'étais d'un scrupule à encourager mes nombreux ennemis, et d'une bonté qui n'avait pas d'exemple. En vérité quel étrange scrupule pouvait avoir une femme qui se comportait de ma façon,

et quelle bonté que celle qui me montrait naguère le roi trop indulgent !

C'est là une de ces actions de ma vie que je ne me suis jamais pardonnée. Quelle cruauté d'accuser le plus aimable prince qui fût au monde de deux défauts tout contraires qui n'ont jamais été en lui, et qui n'étaient que dans la manière dont j'envisageais les choses. Au comble de la faveur, on a pu me croire un instant bien heureuse (si l'on peut l'être au sein du péché); hé bien, il n'en a jamais rien été : j'avais beau éloigner de mon esprit toute représentation du passé, tout pressentiment de l'avenir; le moment présent avec tous ses charmes m'apportait le poison qui les corrompait. Mes déplaisirs les plus grands n'étaient pas ceux que j'éprouvais des affronts et des hontes qu'on me causait journellement, ils venaient tous de ma conscience, qui sans cesse me mettait sous les yeux le scandale de ma conduite. Au milieu de ces terribles atteintes, l'image de la jeune reine me revenait à la pensée; je savais combien j'étais coupable

envers elle, d'autant plus qu'elle m'avait toujours accueillie avec une singulière bienveillance, et que, par une générosité difficile à croire, elle avait pris souvent ma cause en main contre celle de mes ennemies qui était un peu la sienne propre. La reine avait pour le roi son époux une de ces passions profondes avec sécurité, parceque tous les nobles sentiments y trouvent leur compte.

Marie-Thérèse était une reine bonne, douce, très affable à chacun, d'une beauté assez remarquable, bien que sans éclat. Avant sa venue en France, elle n'avait témoigné ni peine ni plaisir de ce qu'on la mariait à Louis XIV; en l'épousant, elle suivait les ordres de son père plus que son penchant particulier; comme toutes les princesses, elle s'était laissé faire. Élevée dans une grande rigidité de mœurs, elle avait vécu fort dépendante, accoutumée qu'elle était à penser selon les autres, à agir avec leur secours, et ne hasardant pas une demande qui ne lui fût soufflée.

Sans ses yeux noirs, qui disaient beaucoup

malgré leur langueur, la tranquillité habituelle de la reine eût pu passer pour de l'insensibilité, et sa simplicité naïve pour de l'apathie. Dès qu'elle eut vu le roi, elle l'aima avec cette douceur de transports qui convient si bien à une femme et à une reine. Le roi lui rendait cet amour, il lui était on ne peut plus attaché, mais il ne pouvait supporter qu'elle fût jalouse; il eût été plus impossible encore qu'elle ne le fût pas.

Je veux raconter quelque chose de cette admirable princesse; peu de personnes, que je sache, ont eu connaissance de ce dont il s'agit. J'y suis mêlée, et le triste rôle que j'y joue, quoique absente, servira à relever le grand mérite de la reine.

Le roi rentrant un soir après minuit, trouva la reine qui l'attendait, assise au coin du feu et causant avec madame de Chevreuse. Mille soins divers l'occupaient alors; et ce que j'en dis pourra expliquer le ton qu'il eut avec elle, bien que cela même soit peu suffisant pour le justifier. Il dit donc

à la reine « Pourquoi avez-vous veillé si tard ? »

Elle de répondre :

« Je vous attendais.

» — Vous courez risque de m'attendre souvent.

» — Je n'en serai pas surprise; je sais que vous préférez une autre société à la mienne.

» — Vous êtes bien savante, madame ; et qui donc vous en a tant appris? »

La reine ne dit mot, et le roi continua :

« Couchez-vous, vous ferez bien de dormir sur vos petites raisons et de les rectifier.

» — Hélas, s'écria-t-elle alors en pleurant, de quoi me punissez-vous? de vous aimer? Est-ce ma faute, et croyez-vous qu'aujourd'hui je ne vous voudrais pas moins aimable? Je m'efforce chaque jour de vous découvrir tel; mais, je le sens, ce m'est impossible; la tentative tourne contre moi, et, quoi que vous fassiez, je vous trouve toujours un nouvel attrait. »

Puis elle se jeta à ses pieds avec des sanglots qui justifiaient assez bien ses paroles. « A la

bonne heure, dit alors le roi, j'approuve la bonté de votre cœur; vous m'aimez, j'en suis aise et j'en userai si bien avec vous que je vous mettrai dans la nécessité de faire encore par reconnaissance ce que vous faites maintenant par inclination et par devoir, mais ne donnez plus dans les sottes visions de madame de Soissons. »

Elle promit tout ce que son époux voulut, l'embrassa en pleurant, lui demanda pardon (et quel pardon!) et s'alla mettre dans le lit à son côté. Quelques soupçons que le roi ait paru avoir ce soir-là, il est certain que la reine n'aimait pas madame de Soissons et ne suivait guère ses avis; elle n'avait pas oublié tout ce que cette personne lui avait causé de désagréments dans les commencements de son mariage, et elle n'était pas la dupe de la manière d'intérêt que la surintendante apportait à des affaires qui ne la regardaient pas. La reine cachait sous des dehors de simplicité un instinct de raison qui devinait tout, qui se rendait compte de tout; elle n'eût pas osé montrer ses opi-

nions à découvert, mais elle les laissait assez paraître pour qu'on ne fût pas tenté de s'y méprendre. Elle distinguait avec une vue claire, dans l'intérêt que lui marquait madame de Soissons, ce dépit qui la dirigeait sans cesse d'avec cette pitié généreuse, attribut des cœurs droits et qui fait qu'on s'indigne avec désintéressement du malheur d'autrui. Il y a plus, ce dépit, causé par la jalousie, blessait la reine, car cette jalousie n'était à proprement parler qu'une infidélité non condamnée; enfin le roi étant porté à punir son épouse de ce qui était le fait de la comtesse, il s'ensuivait, qu'à part moi, la reine était de toutes les femmes la plus malheureuse et celle qui était la plus digne de ne l'être pas.

J'ai insisté sur ces détails parcequ'en faisant connaître la reine ainsi qu'elle mérite d'être connue, ils serviront aussi à la mettre au-dessus du ridicule dont on a essayé de l'affubler. Dans toutes ces intrigues il n'y a pas eu à rire le moins du monde, il n'y a eu que du scandale et des méchancetés faites à ceux qui le

causaient. La conduite de la reine a été constamment ce qu'elle ne pouvait manquer d'être, vertueuse et toute chrétienne. Je voudrais bien ne pas quitter un sujet qui me plaît tant. Si je n'avais jamais à parler que de semblables personnes, et à raconter que de semblables histoires, ma tâche me serait douce et consolante, bien loin d'être affligeante et pénible comme elle l'est. Mais je reviendrai à cette bonne reine, mon récit et le plaisir d'en parler m'y ramèneront involontairement.

Quand je me rappelle les émotions désagréables qui m'assaillirent dans ces temps, je me demande comment il se peut que je n'y aie pas succombé. Elles furent véritablement violentes et successives; ce qui altère l'esprit, expose la santé du corps, la mienne cependant résistait à toutes ces attaques, et si ce n'est l'événement qu'on verra bientôt, elle demeura solide et florissante au milieu de toutes les imprudences et de tous les écarts auxquels je me laissais entraîner.

Un long temps s'était écoulé depuis que je

n'avais plus entendu parler de M. de Bragelone; j'appris seulemen par M. de Hautefeuille, le même qui plus tard épousa ma sœur, qu'il allait arriver à Paris. En effet il n'était pas à croire qu'un gentilhomme de son mérite et de sa naissance dût consumer ses jours dans l'obscurité d'un régiment. La cour devait l'attirer ainsi qu'elle attirait les grands cœurs. Que je songeais peu alors que je serais la cause qui dût l'en éloigner!

Un matin que j'étais plongée dans la réflexion de tout ce qui m'arrivait, on me remit un billet. Je ne sais quel vague pressentiment me saisit en le recevant des mains de ma fille suivante; il était du marquis de Bragelone, dont je reconnus à l'instant l'écriture. Quel coup de foudre! Celui auquel j'avais été destinée, qui m'avait aimée, qui m'aimait encore; car ignorant tout ce qui avait eu lieu, sa lettre me confirmait qu'il nourrissait des espérances; il demandait à me voir. Cette entrevue était pénible, mais comment m'y soustraire? Je me résignai; il vint et fut introduit.

Le marquis s'avança d'un air empressé, puis il s'arrêta tout d'un coup à une distance respectueuse, comme s'il eût déjà lu dans mes yeux le sort qui l'attendait.

« Mademoiselle, dit-il d'une voix que l'émotion rendait tremblante et affaiblissait par degrés, je n'ai pas voulu, à mon arrivée à Paris, négliger de vous rendre mes devoirs.

» — Vous ne pouvez douter, monsieur le marquis, du plaisir sensible que me procure votre visite. »

Un éclair de joie passa sur sa figure; il était encore debout sans que j'eusse songé à l'inviter à prendre un siége. « Oh! reprit-il alors en s'asseyant précipitamment non loin de moi, serait-il possible que vous n'eussiez pas oublié le passé, et que l'image de votre vénérable aïeul eût entretenu dans votre cœur un autre souvenir qui me rendrait le plus heureux des hommes? »

Le jeune marquis avait prononcé ces derniers mots avec une telle ivresse, que je ne me sentis pas le courage de le désabuser sur

l'heure. Et prenant mon silence pour un aveu : « Mademoiselle, continua-t-il, vos bontés me rendent bien coupable, et j'ai un pardon à vous demander; il m'en coûterait trop de quitter ces lieux sans l'avoir obtenu. »

Je ne savais ce que le marquis voulait dire, et tout étourdie par cette scène, je l'engageai, autant qu'il m'en souvient, à s'expliquer. Heureuse, pensai-je en moi-même, si le pardon qu'il sollicitait pouvait l'amener à m'accorder le mien.

Il reprit : « Apprenez que, en arrivant hier, je suis descendu dans une maison où l'on s'inquiète fort de ce qui se passe à la cour; il ne s'y tient peut-être pas un propos de quelque importance que l'on n'y recueille soigneusement, et l'on y suit les actions et les aventures de notre jeune monarque dans le but innocent de satisfaire l'intérêt si légitime qu'il inspire. »

Je sentis tout ce que le marquis allait me dire, et je devins rouge comme le feu, à tel point que, honteuse de moi-même et ne sa-

chant quelle contenance garder, je me levai; il m'imita; puis, continuant avec une franchise qui me poignardait :

« Votre trouble, ajouta-t-il, m'avertit que j'ai été compris; mais croyez que je ne partage aucun des affreux soupçons qu'on a osé concevoir; je serais indigne de votre amitié et de l'habit que je porte si j'en acceptais de semblables après ce dont je viens d'être le témoin.

» — Mon amitié ! interrompis-je tristement, mon amitié ! ah ! il fut un temps où il était permis de s'en faire honneur; mais aujourd'hui...

» — Dieux ! s'écria-t-il d'une voix étouffée, aurait-on dit vrai ?

Puis me regardant avec des yeux où se peignaient les mille sentiments contraires qui l'agitaient : « Vous, la fille du marquis de La Vallière, le sang des Labaume...!»

Je me couvris la figure de mes deux mains.

De ce moment M. de Bragelone demeura convaincu.

Je ne sais comment cela se fût terminé si l'on n'eût annoncé le roi.

A ce nom, M. de Bragelone se leva, me fit un grand salut et disparut.

« Quel est ce jeune homme? me dit le roi en entrant.

Je ne répondis que par des pleurs qui avaient commencé de couler avant sa venue. « D'où vient cette émotion? continua-t-il. Je devine, M. de Bragelone en est la cause, et c'est lui-même qui sort d'ici.

Je vis à l'instant les affreux soupçons qui pouvaient se faire jour dans l'esprit du roi; et redoutant une jalousie dont naguère encore j'avais reconnu les effets, je ne lui cachai rien; aussi bien n'avais-je aucun motif de le faire. Le roi me remercia de la confiance que je lui témoignais, me demanda pardon, non de ses soupçons, disait-il, car il n'en eut jamais, mais bien de ses craintes. Il parut plaindre M. de Bragelone, et sortit en me disant que dorénavant le jeune marquis pouvait compter sur sa bienveillance.

J'appris deux jours après que M. de Bragelone était parti pour le Midi, en possession d'un emploi supérieur.

Certaines positions dans la vie vous font envisager celles qui vous offrent quelque ressemblance avec la vôtre. Il y en avait eu de semblables avant moi, et je me rappelais avec un sentiment différent celles qui les avaient tenues. Comment n'aurais-je pas rougi au souvenir des duchesses d'Estrée et des marquises de Verneuil; je rougissais alors pour elles et pour moi. Ma honte n'avait plus de partage quand je pensais à une demoiselle de Saujon qui eut le courage de s'arracher à la passion que le feu roi avait ressenti pour elle, à mademoiselle de La Fayette, plus courageuse encore, puisqu'elle demeura vertueuse au sein d'une passion qu'elle éprouvait, et qui s'ensevelit, jeune encore, dans les austérités d'un cloître, pour y échapper plus sûrement. Oh! que ces pensées avaient alors de pouvoir sur mon âme; et que les différentes impressions qu'elles lui communiquaient se livraient alors

d'affreux combats! Il faut avoir connu cet état pour s'en faire une idée, et il n'y a que ceux qui s'y sont trouvés qui peuvent connaître tout ce qu'il vous apporte par avance de douleur et de regrets.

CHAPITRE XXII.

Mademoiselle de La Vallière et le roi. — Nouvelle faute. — Séjour à Villers-Coterets. — L'orage. — Accident. — Le roi et les médecins. — Les médecins joués. — Autre accident antérieur. — M. Alliot, chirurgien du cardinal Mazarin. — Tendres soins du roi pour mademoiselle de La Vallière. — Retour à Paris. — Madame de Montespan. — M. de Montespan et M. de Lauzun. — La comtesse de Fiesque. — Madame de Rohan et sa fille. — Histoire de M. Chabot.

La visite de M. de Bragelone m'avait occasioné un saisissement dont je fus long-temps à me remettre; cela, joint aux continuelles tracasseries que j'essuyais, et qui renaissaient sans cesse d'elles-mêmes, me causa une agitation qui n'échappa point aux regards du roi. Il crut que la solitude rendrait du calme à mes esprits, et, dans cette confiance, il m'emmena à Villers-Coterets, au grand dé-

plaisir de la reine. Si je n'avais été troublée de l'idée des larmes que mon séjour auprès de son époux coûtait à cette princesse, les jours que je passai dans ces lieux eussent été les plus beaux de ma vie. Certes, un cœur qui aime n'a pas besoin de la présence de l'objet chéri pour s'en occuper; car du moment qu'on aime il n'y a point d'instants perdus pour la passion. Avec elle on n'est point seule dans la solitude; elle vivifie, elle anime tout : ce besoin de fixer ses idées sur l'être qu'on adore, de ramener tout à lui, de s'environner du charme de sa présence, vous transporte involontairement hors de vous-même et réalise la situation qu'on a rêvée. Telles étaient les dispositions où se trouvait mon âme lorsque le roi, enchaîné par les mêmes soins qui prenaient son temps, était retenu loin de moi. Alors je ne jouissais pas tant de mon amour que de l'idée que je m'en faisais. Cette illusion même qui en d'autres moments eût ajouté à son charme, le diminuaient, parceque les réflexions qui la causaient étaient pleines d'amertume. De quel

autre sentiment je me sentais enivrée sous ces ombrages de Villers-Coterets, où, seule avec le roi, éloignés de tout ce qui pouvait nous ravir à nous-mêmes, nous concentrions toutes nos idées en une seule. N'est-il pas des sensations qui sont pures, bien que les attachements qu'elles provoquent les rendent souvent criminelles? Hélas! je l'éprouvai alors. Le roi, qui n'ignorait pas que je portais une nouvelle marque de ma faiblesse, parlait de nouveau de me retirer du service de Madame. A la campagne, nos entretiens roulèrent souvent là-dessus. Parfois il hasarda quelques reproches sur ma résistance à ses volontés. Je voyais que sa plus grande crainte était que cette résistance ne compromît mes jours. Que de fois il me dit : « Chère Louise, prenons garde que ces sacrifices que vous faites à votre réputation ne tournent contre vous. » Un évènement inattendu confirma la prédiction, et le plus grand malheur du monde voulut que je n'en fusse pas la seule victime.

Nous étions donc à Villers-Coterets, prenant

tous les amusements ordinaires à la campagne. La forêt en est fort sinueuse ; elle est tantôt plantée sur le sommet de petites collines, et tantôt elle s'en détache par des pentes rapides. Un jour nous gravîmes de ces monticules, courant et nous appelant à l'imitation des enfants qui se cachent derrière les gros arbres et qui se surprennent par un cri quand ils voient passer à côté d'eux ceux qui ne s'y attendent pas. Par suite d'un de ces cris que poussa le roi, je fus effrayée, et me sentis un saisissement intérieur d'une façon toute singulière ; je n'y fis pas attention, et continuai mes jeux avec le roi, qui, s'apercevant bientôt de l'altération de mon visage, qu'il crut causée par la fatigue de nos amusements, s'arrêta, m'invitant à m'asseoir à ses côtés. Nous nous mîmes sur le gazon, et restâmes ainsi un long temps, qui nous paraissait ce qu'il devait être quand nous nous trouvions ensemble, si bien que, conversant de ceci et de cela, la pluie vint sans que les arbres touffus qui nous environnaient nous l'eussent laissé soupçonner. Aux

premières gouttes, le roi se leva vivement, et, me prenant par le bras, il me dit : « Voici l'orage, regagnons vitement les carrosses. » Je me hâtai, et plus qu'il ne fallait, car soudain j'éprouvai une extrême douleur aux reins, et je m'arrêtai tout court, me jetant à terre comme une personne à qui les jambes défaillent, et qui se trouve en mal d'enfant. Très effrayé, le roi appela de toutes ses forces sa suite dont nous devions être rapprochés. On l'entendit, on accourut ; ses serviteurs me prirent à bras ; lui, marchant en avant et les guidant avec précaution par les sentiers où la pluie tombait avec moins de violence, et se disant à lui-même : « Quelle imprudence à moi de l'avoir excitée à la course dans cet état ! » et poussant des hélas ! qui ne finissaient plus. Au bout d'une avenue nous trouvâmes la voiture, nous y montâmes, moi toujours souffrante et me plaignant beaucoup ; le roi inquiet, et d'un visage pâle et défait.

Autre embarras : en arrivant au château il ne se trouvait pas de médecin ; à force de cher-

cher, on en découvrit un dans le pays; il vint; mais il fut si troublé des recommandations que lui fit le roi, que, pâlissant et tout tremblant, il ne put rien entreprendre. Par bonheur M. Alliot avait été averti, et après avoir souffert quelques heures, je fus délivrée. Cette circonstance malheureuse me donna lieu de juger de l'attachement que le roi me portait; elle me rappelle une aventure qui eut de moins funestes résultats, mais dont le roi ne se montra pas moins touché!

Je montais à cheval à Vincennes dans la compagnie du roi; en sortant du bois, je fis sauter un fossé de route à ma monture, qui, hargneuse qu'elle était, se regimba et manqua des jambes de devant, si bien que je tombai et me foulai le pied. Portée aussitôt dans la grande salle, le roi trouva sous sa main M. Esprit, le chirurgien de feu M. de Mazarin, à qui il me remit. Celui-ci examina ma blessure, et jugea une saignée nécessaire. Le roi n'aimait pas cette mode; il recommanda à M. Esprit qui se préparait à opérer, de porter

les plus grands soins à ce qu'il allait faire, et mêla, contre son habitude, les menaces aux recommandations. Le chirurgien en parut troublé. Il prit la lancette d'une main mal assurée, la posa en hésitant sur la veine, et bref piqua à côté. Je poussai un cri, que j'aurais poussé plus fort peut-être si la veine eût été atteinte. Le roi m'entendit de la chambre voisine où il s'était retiré; il accourut, et voyant M. Esprit pâle et tremblant au bord du lit, il me crut blessée, et, dans son dépit, il envoya le malheureux chirurgien à l'autre bout de la chambre par un grand coup de pied. On juge bien que celui-ci s'échappa sans reprendre l'opération. Je n'en fus pas plus mal; on ne fit rien à mon pied, qui guérit de lui-même au bout de quelques jours. Le roi ne parlait jamais de cette aventure sans témoigner du regret pour le traitement que ce pauvre M. Esprit avait reçu de sa part; aussi l'en dédommagea-t-il en l'attachant à sa personne et en lui donnant des preuves de son estime.

Le roi n'aimait pas les médecins en général,

il en disait du mal quand il n'en plaisantait pas. Je ne serais pas étonnée qu'une grande partie de la faveur de M. Molière auprès de Sa Majesté ne soit venue de cette commune aversion. Le roi aimait à les voir mettre sur la scène, et c'est ce qui donna à Molière l'idée d'une petite comédie, l'*Amour médecin*, qu'on représenta alors à la cour. Les principaux médecins du roi et des reines y figuraient sous des noms supposés. M. Vallot, sous le nom de Desfonandrès, mot grec qui signifie, dit-on, tueur d'hommes; M. d'Aquin sous celui de Tomès, ou saigneur. M. Esprit, qui bredouillait, reçut le nom de Baltus; et M. Guénaut s'appela Macroton.

J'ai hâte de retourner à Villers-Coterets, où l'on n'a pas oublié que je suis malade de mon accident. M. Alliot, quoique ennemi déclaré de la saignée, fut obligé d'y recourir le troisième jour. Le roi, qui se souvenait de Vincennes, s'emporta et défendit à M. Alliot de faire usage de ce remède.

« Voulez-vous donc qu'elle meure? s'écria le chirurgien.

» — Qu'elle meure? repartit le roi consterné.

» — Si l'on ne suit pas mes ordonnances, je ne réponds pas de sa vie. »

Ces paroles étaient concluantes. On procéda à l'opération. Cette fois le roi ne s'éloigna pas de ma chambre, disputant quasi avec mes femmes le soin de préparer l'eau, de tendre les linges, et m'assistant avec un zèle qui me touchait et me déplaisait en même temps, parceque j'ai toujours connu sa répugnance pour ces sortes de détails.

Il n'épargna pas les recommandations à M. Alliot, et « prenez garde à ceci, » et « n'oubliez pas cela. » Au moment de piquer, M. Alliot, qui craignait pour moi l'effet d'une trop grande émotion du roi, l'engagea à passer dans la pièce voisine; il y alla à contre-cœur, et quand tout fut terminé, quoique défaillante, je l'entendais crier de la porte où il se tenait, et cela avec une voix altérée : « M. Alliot, est-ce donc fait? tirez-moi d'inquiétude. Songez que c'est ma vie que vous avez entre les mains. » Ah! dans de pareils moments, qu'il

est doux de penser qu'on est aimée pour soi seule? combien il est facile alors d'oublier qu'on est coupable, surtout quand on est aimée d'un monarque qui n'est pas seulement au-dessus de tous par son rang, mais encore par cet assemblage de qualités qui font les héros!

Le neuvième jour, étant tout-à-fait rétablie, je revins à Paris. Mon absence y avait fait du bruit. Quand je me présentai devant Madame, elle me dit avec un sourire d'ironie, « que cette absence à la campagne m'avait fait du bien, et que j'en revenais avec un air de reine. » Je compris ce qu'elle voulait dire, et qu'on lui avait conté la manière dont le roi en avait usé avec moi. Soit par ce motif, soit pour tout autre, plusieurs dames de la cour vinrent me visiter cette fois. Madame de Brancas, ma fidèle, accourut des premières : elle m'amenait une personne de ses amies qui désirait nouer avec moi une liaison intime. Cette personne, que je n'ai que trop fréquentée par la suite et dont j'ai déjà dit quelques mots, était

mademoiselle de Tonnay-Charente, mariée récemment à M. le marquis de Montespan. M. de Montespan était une manière d'original, fort honnête homme d'ailleurs, mais bizarre au dernier point. Il avait épousé mademoiselle de Tonnay-Charente sur la réputation de sa beauté, de son esprit et de celui de sa famille. On aurait pu l'appeler le jaloux sans amour, et l'amoureux sans jalousie, car il se montrait ainsi tour à tour. M. de Lauzun était alors fort occupé de madame de Montespan qui le lui rendait de reste, et M. de Montespan, qui apprit de cette intimité tout ce qu'un mari peut apprendre de plus fâcheux, ne s'en montra pas ému, tandis que quelques mois auparavant il avait mis tout en révolution sur un simple soupçon qui ne comportait pas la plus légère apparence de vérité. Je reçus ma nouvelle venue avec beaucoup de cordialité et le plaisir que j'éprouvais effectivement. Cet exemple eut des imitateurs. J'eus, le jour suivant, la jeune madame de Chabot, conduite par madame de Fiesque, cousine de son mari. C'est cette même

mademoiselle de Rohan, si fière, qui ne trouvait aucun parti qui lui fût sortable. Son histoire avec M. Chabot est un petit roman.

Mademoiselle de Rohan était l'unique héritière du duc de ce nom, qui s'était signalé durant la guerre des huguenots. Elle avait vécu dans une telle réputation de sagesse, qu'il semblait qu'elle ne dût rencontrer personne digne d'elle pour le mérite. Elle le savait si bien, qu'elle refusait les meilleurs partis de la cour, et cette réputation de fierté lui avait attiré successivement les hommages de princes souverains même. Le second fils de l'électeur palatin, qui depuis fut roi de Bohème, messieurs de Nemours et de Soissons, aînés de la maison de Savoie, furent au nombre de ses adorateurs. Les deux premiers lui manquèrent, et elle ne voulut pas du second. On attribua ce refus à la passion que M. Chabot, officier de la maison d'Orléans, lui avait inspirée. Il était fort pauvre, d'une famille obscure jusque là; à la vetue, il relevait ce médiocre défaut par beaucoup de bonnes qualités qui le mettaient

en considération auprès de chacun. Il avait bonne mine, un maintien distingué, et dansait à ravir. Voilà les charmes qui, disait-on, avaient séduit mademoiselle de Rohan. Quoiqu'il eût un grade à l'armée, ayant été maréchal des logis de monseigneur Gaston, duc d'Orléans, il n'avait jamais servi qu'en qualité de volontaire. Quand monsieur le prince, qui s'intéressait à lui, parla en sa faveur à madame de Rohan, celle-ci entra en fureur, déclarant qu'elle ne consentirait jamais à l'abaissement de sa maison. Monsieur le prince, qui avait pris fort à cœur cette inclination, donna à M. Chabot de quoi augmenter son train, qui était fort maigre; il le présenta à la cour, à la reine-mère, au cardinal Mazarin, et obtint enfin pour son protégé un brevet de duc, et l'autorisation de prendre le nom de Rohan au cas que le mariage se fît. Mais madame de Rohan fut inflexible à tel point, que pour rompre le mariage qui se disposait en dépit d'elle, elle conçut le projet de faire enlever sa fille et de l'emmener au fond d'une terre. Mademoiselle

de Rohan, qui, à l'âge de vingt-huit ans qu'elle avait, eut vent de ce dessein, prit les devants, et se présenta à sa paroisse pour être fiancée à M. de Chabot. Autre obstacle : aucun prêtre n'osa lui prêter son ministère ; de sorte qu'elle se sauva avec son amant chez le duc de Sully, son parent : là enfin ils furent unis. Madame de Rohan le sut, cette nouvelle l'irrita davantage ; elle ne songea plus qu'aux moyens de s'en venger, et elle les trouva malheureusement en différentes occasions. Madame de Chabot était très affectée de la persévérante colère de sa mère ; pour M. de Chabot, il en riait ; et sur ce que sa belle-mère répandait en tous lieux qu'elle désavouait ses petits-enfants, il disait à sa femme : « Ma mie, laissez-la faire, et ne redoutez rien de ses paroles. Qu'elle désavoue nos enfants s'il lui plaît ; quant à eux, j'espère qu'ils se garderont de lui rendre la pareille, et qu'un jour ils se targueront bien davantage de se voir de la race des Rohan plutôt que de celle d'un Chabot, dont le grand-père vendait de la toile. »

Je ne sais si les descendants de M. de Chabot accompliront la prédiction de leur aïeul : en ce cas, ne feront-ils pas preuve du même esprit que lui.

CHAPITRE XXIII.

Mon frère à Versailles. — Le comte de Guiche à son retour de Pologne. — Le chevalier de Lorraine et mademoiselle de Fiennes. — Propos de madame de Soissons dévoilés. — Colère du roi. — Madame de Soissons chassée de la cour. — Madame, MM. de Vardes, de Guiche. — Aventure de la terrasse. — Le faux laquais. — M. de Mazarin et ses visions. — Sa bizarrerie. — Traits plaisants. — M. de Lauzun et mademoiselle de Montpensier. — Détails qui la concernent.

Mon frère, que je n'avais pas vu depuis le jour mémorable de la parade, vint à Versailles où la cour se trouvait. Le roi l'ayant mis des fêtes qui s'y préparaient, il disputa et remporta le prix au jeu de bagues, et reçut des mains de la reine-mère une épée enrichie de diamants.

La conduite de mon frère à mon égard a toujours été celle d'un frère indulgent. Quoi-

que ses principes fussent sévères, il ne me dit jamais rien de mon attachement; son silence, il est vrai, disait de reste qu'il ne m'approuvait pas, mais jamais il n'en laissa rien soupçonner, partagé qu'il était entre l'honneur de sa famille et le respect dû au roi. Jamais il ne voulut faire passer un de ces devoirs avant l'autre, dans la crainte de causer un plus grand mal par l'éclat qu'il ferait, et dans la certitude où il devait être de ne pouvoir réparer ce qui était irréparable. Plusieurs personnes de la cour des plus montées contre moi faisaient bon visage à mon frère, dans l'espoir de l'attacher à leur querelle, et de l'engager dans des démarches qu'il eut toujours en horreur. J'appris qu'à l'instigation de ces mêmes personnes la reine l'avait mandé à Vincennes; mais qu'il s'y comporta de manière à déjouer tous les projets dont on eût voulu le rendre l'instrument.

Le comte de Guiche était revenu de la Pologne, où le roi l'avait envoyé après l'affaire de la Lorraine. A son arrivée, on le

reçut partout assez froidement. Le roi n'oubliait pas ce qui avait causé cet exil, dont il abrégeait la durée en considération du maréchal de Grammont. Monsieur était alarmé de ce retour; Madame n'en paraissait guère touchée, quoi qu'on en ait dit. Pour madame de Soissons, elle nourrissait contre le comte une vieille haine; d'en dire la raison, j'en serais fort embarrassée; ce sont de ces choses que ceux-là même qui les savent le mieux disent le moins. Vardes et le comte se revirent, mais comme deux anciens amis brouillés, qui se font des politesses par convenance. Malgré qu'il y eût long à penser sur toutes ces choses, il n'y avait lieu de rien dire, lorsqu'un évènement brouilla de nouveau cette intimité.

Le chevalier de Lorraine, qui passait auprès des dames pour un insensible, s'était amouraché de mademoiselle de Fiennes, et voilà comme on l'apprit. Nous étions chez la reine; on vint à parler de ces nouvelles amours, qu'on soupçonnait, mais dont on n'était pas

certain. Le chevalier de Lorraine adressant tour à tour ses hommages à différentes dames, les hommes et les femmes le tourmentaient pour qu'il indiquât son choix définitif, lorsqu'il avoua qu'il se sentait épris de mademoiselle de Fiennes, une des filles de Madame. Sur cela, Vardes, qui était présent, dit : « Que ne vous adressez-vous à la maîtresse? » Le comte de Guiche entendit le propos, et se contint par respect pour la reine; mais le lendemain il fit appeler Vardes pour se battre contre lui. Le roi le sut, et leur défendit de tirer l'épée. Cependant Madame, qu'on avait informée de ce qui s'était passé, porta ses plaintes au roi, qui envoya M. de Vardes à la Bastille. Dans ses plaintes Madame n'avait pas ménagé madame de Soissons, à qui elle attribuait une bonne part de cet affront; et, par manière d'exemple, elle dit au roi, « qu'elle n'était pas étonnée de se voir victime des propos de la surintendante, lorsque les personnes que le roi aimait le plus n'en étaient pas à l'abri; » et là-dessus elle répéta les paroles que la

comtesse avait adressées à madame de Ventadour : « Je savais bien La Vallière boiteuse, mais j'ignorais qu'elle fût aveugle. »

Le roi entra dans une fureur sans pareille, et rencontrant M. de Saint-Aignan à la sortie de son cabinet, il lui dit ce qu'il venait d'apprendre, et lui annonça la vengeance qu'il méditait.

« Saint-Aignan, allez sur-le-champ défendre à la comtesse de remettre les pieds à ma cour.

» — Sire, avez-vous fait réflexion à l'ordre que vous me donnez ?

» — Point de raisons, je prétends être obéi.

» — Sire, permettez-moi de rappeler à Votre Majesté que madame de Soissons appartient à une maison souveraine, et qu'elle est la nièce du cardinal Mazarin.

» — Cela l'autorise-t-il à me manquer en toute occasion, en témoignant de l'éloignement et du dédain pour ce que j'ai de plus cher ? En outrageant mademoiselle de La Vallière, madame de Soissons fait plus que m'outrager

moi-même, et elle devrait savoir qu'on est infiniment plus sensible aux injures faites à ceux qu'on aime, qu'à celles qui nous blessent personnellement.

» — Sire, mon intention n'est certes pas de justifier madame de Soissons. Ce que j'en dis est dans le but de préserver Votre Majesté d'une action qui donnera des armes aux ennemis de mademoiselle de La Vallière et qui lui suscitera de nouveaux déplaisirs.

» — Mais, dites-moi, Saint-Aignan, que faut-il que je fasse? Il n'est point de petit gentilhomme de province qui n'ait le privilége de faire considérer son plus mince parent, et moi, roi de France, je ne ferais pas respecter celle que j'aime ! Non, vous dis-je, il n'en sera pas ainsi. Allez dire à madame de Soissons qu'elle ne reparaisse plus devant moi. »

Le jour même où cette conversation eut lieu, on me la rapporta. J'en redoutais les effets, et pour les prévenir j'avais écrit au roi :

« Cher prince, je suis pénétrée de douleur » de vous exposer à des chagr ns qui me déses-

» père nt : ne vous en affligez pas, je vous en » conjure ! J'en suis cause, et il est juste que » j'en souffre seule. Votre cœur ne me dédom- » mage-t-il pas de tout ce que l'envie peut me » causer? Je serai heureuse tant que mon prince » m'aimera, et la possession de son amour me » fera toujours oublier tous mes plus mortels » chagrins. Je vous attends ; venez de meilleure » heure qu'à l'ordinaire. »

Malheureusement M. de Saint-Aignan avait accompli les ordres qui lui avaient été donnés, lorque le roi reçut mon billet.

Qu'on se figure la douleur, l'étonnement et la rage de madame de Soissons à la réception de ces ordres accablants. Il n'y eut presque personne à la cour à qui elle ne se prît de sa mésaventure ; elle se répandit en invectives contre le roi, qui la sacrifiait, disait-elle, et à qui? contre les reines, qui ne la protégeaient plus ; contre moi surtout, cause évidente de tout ce qui lui arrivait. Sa colère ne ménagea pas davantage M. de Saint-Aignan, qu'elle savait être de mes amis ; et pour Madame, elle

sortit en jurant qu'elle allait s'en venger. Elle n'y manqua pas; mais d'une façon qui, bien que désagréable à Madame, fut encore plus funeste pour madame de Soissons elle-même. En effet le roi, quoique très courroucé contre la comtesse, fût peut-être revenu du passé, de sa juste sévérité, et lui eût pardonné; mais la comtesse, qu'un aveugle désir de vengeance animait, ne garda plus aucune mesure. Dans l'espèce de délire qui la saisit, elle accusa amis et ennemis de crimes imaginaires, sans nul doute, et finit par conter au roi l'histoire de la lettre d'Espagne, tout en ayant soin de se disculper elle-même avec M. de Vardes. Cette fameuse lettre, dont M. et madame de Noailles avaient porté la peine, était, à en croire madame de Soissons, l'ouvrage de Madame et du comte de Guiche. Le roi, exaspéré de plus en plus par les découvertes qu'il faisait, manda aussitôt Madame, qui accourut fort émue. Il lui ordonna de dire la vérité, avec cet air qui dit qu'on veut être obéi. Madame ne cacha rien; et confondant madame de Soissons, dont

l'assurance s'en allait à chaque démenti qui était opposé à ses assertions, elle descendit aux plus petits détails, et dévoila toute la trame. Le roi demeura convaincu de la sincérité de sa belle-sœur, et reconnaissant que M. de Vardes était l'auteur de cette lettre, jusque là même que les caractères étaient tracés de sa propre main, il l'envoya à la citadelle de Pignerolle, et ne changea rien à la punition de madame de Soissons, en lui disant que s'il en connaissait de plus forte, il ne manquerait pas de la lui infliger.

Madame, qui avait bien quelque chose à se reprocher dans toutes ces affaires, ainsi que le comte de Guiche, avait obtenu du roi qu'il ne serait rien fait à son complice; mais à la nouvelle de l'arrestation de Vardes, le maréchal de Grammont eut peur, et il envoya sur-le-champ son fils en Hollande. Le comte de Guiche partit au désespoir et très malade. Il faut ici que je vous conte une chose dont je fus témoin de mes croisées, et qui me toucha au dernier point.

Le maréchal de Grammont, en dépêchant son fils en Hollande, avait imaginé un ordre du roi, assuré que celui-ci ne lui obéirait pas sans cela. Ce pauvre comte, qui avait une grosse fièvre, ne voulait pas s'éloigner sans dire adieu à Madame. J'étais à ma fenêtre, la tête occupée de toutes ces aventures, lorsque je vis sortir d'une chaise une manière de laquais à ma livrée, mais que je ne reconnus pas pour un des miens. Il paraissait faible, et d'autres laquais le soutenaient par le bras; je ne savais que penser de cela, lorsque je vis sur la terrasse qu'on découvrait de ma chambre, une dame bien enveloppée, bien cachée, mais qu'à sa tournure je reconnus parfaitement pour être Madame en personne. Cette vue opéra sur le prétendu laquais une telle émotion, qu'il défaillit subitement; on fut obligé de le replacer dans le carrosse qui l'avait amené, et Madame, qui avait reconnu son cher comte, rentra dans la désolation. Aurait-elle pressenti alors qu'elle ne devait plus le revoir?

Ces disgrâces partagèrent la cour en deux

partis. La reine-mère prit celui de sa surintendante, et jeta les hauts cris : ce fut inutilement. La jeune reine laissait faire au roi. Monsieur, qui voyait avec plaisir M. de Guiche s'éloigner pour la troisième fois, applaudissait à la sévérité de son frère. A l'exception de quelques jeunes seigneurs et des entours de la reine-mère, on ne témoignait pas grand regret du renvoi de madame de Soissons. On plaignit plutôt encore la destinée de M. de Vardes, le plus coupable de tous cependant. Mais on se contenta de la déplorer en secret, et personne n'osa élever la voix, pas plus pour l'un que pour l'autre. Le seul M. de Mazarin eut ce courage. Il n'était pas grand ami de sa belle-sœur; mais sa bizarrerie lui dicta à se sujet une conduite que son attachement seul eût dû lui inspirer, parceque son attachement seul l'eût rendu excusable. La manière dont il s'y prit, très injurieuse pour moi, indisposa le roi contre lui. On attribua sa démarche à la reine-mère, et à tort, car elle fut trop singulière pour être sortie d'un autre cerveau que le sien.

Il alla trouver le roi, et lui dit :

« Sainte Geneviève m'est apparue cette nuit : elle est fort scandalisée de la conduite de Votre Majesté, et elle m'a prédit que si vous n'en changiez pas, les plus grands malheurs allaient fondre sur votre royaume.

» — M. de Mazarin, lui répondit le roi, j'ai eu aussi ma vision depuis long-temps, et elle m'a appris que feu le cardinal votre oncle avait pillé le bien de mes peuples, et qu'il était temps de faire rendre gorge à ses héritiers. Tenez-vous cela pour dit, et à la première remontrance que vous vous permettrez de faire, soyez persuadé que je suivrai les avis mystérieux qui me sont donnés. »

M. de Mazarin ne souffla pas le mot, et s'en fut un peu dépaysé. C'est, du reste, un homme d'excellentes qualités, mais son travers d'esprit les pervertit singulièrement ; il est fort instruit, d'une conversation docte et enjouée quand il le veut bien. Le roi ne cessa pas de l'aimer, quelques choses que M. de Mazarin ait faites dans ce temps pour être oublié. Est-il pos-

sible que la piété, cette douce vertu si propre à faire valoir les talents, ait empoisonné toutes les qualités que M. de Mazarin tenait de la nature et de sa fortune. On m'a conté de lui des choses auxquelles j'ai peine à ajouter foi. Il a, dit-on, mutilé les belles statues, barbouillé les merveilleuses peintures, et brûlé une grande partie des livres que son oncle, M. le cardinal, lui a laissés. Est-il vrai qu'il s'en remette encore au hasard de désigner qui doit remplir les différentes fonctions de son domestique? si bien que tantôt il oblige son cuisinier à être son secrétaire, et son intendant à devenir son frotteur : « Car, dit-il, c'est le sort qui le veut, et le sort marque infailliblement les volontés du ciel. » Quelle pitié qu'une si éminente vertu amène de si pitoyables résultats. Madame d'Uxelles m'a rapporté que madame de Mazarin eut un procès avec son mari; mais qu'au moment de plaider, elle proposa de traiter à l'amiable, offrant d'elle-même d'abandonner la plus grande partie de ses prétentions. « Quand bien même vous vous désisteriez de toutes, ré-

pondit M. de Mazarin, je ne vous quitterais pas de ce procès, car c'est le seul moyen que j'aie de le gagner ou de le perdre en sûreté de conscience. » Il le gagna en effet, et rentra en possession d'un château qui l'avait causé. Il en jouissait à peine que le feu y prit; aussitôt ses serviteurs d'accourir et de s'efforcer d'éteindre les flammes; mais lui, les chassant au plus vite: « Allez, allez, maraùds, leur dit-il, et ne vous opposez pas au bon plaisir de Dieu. » Il vit son château brûler, et s'entêta jusqu'au bout à ce qu'on n'y portât pas remède.

M. de Lauzun, malgré les liens du sang qui l'unissaient à M. de Guiche, s'entremit aussi pour la comtesse, et surtout pour M. de Vardes, Mademoiselle le seconda; mais soins inutiles: la comtesse et Vardes ne devaient plus revoir Paris. Mademoiselle m'en voulut de ce que les démarches de M. de Lauzun en faveur de son ami n'avaient pas réussi; il n'y avait rien de ma faute cependant. J'ai toujours soupçonné que M. de Lauzun, qui ne m'avait guère plus pour agréable, l'avait excitée contre moi. Cette

pauvre Mademoiselle ignorait alors que je m'entremettais pour elle auprès du roi, et que je cherchais à justifier aux yeux de Sa Majesté une certaine passion qui commençait à n'être plus un mystère pour personne. Le roi sentait qu'il ne pouvait blâmer ni donner les mains à un attachement que je comprenais si bien, que j'excusais parceque j'en retrouvais l'image dans le mien. Mais faut-il que je me loue des efforts que je tentais en faveur de Mademoiselle? Il y a en nous un fonds d'amour-propre qui fait tourner nos opinions de manière que nous croyons très souvent approuver les autres, quand c'est nous-mêmes que nous approuvons. Voilà pourquoi peut-être, sans le vouloir, sans m'en rendre compte, j'approuvais Mademoiselle. Que dis-je? l'approuver! je l'eusse blâmée d'agir autrement, je trouvais sa conduite toute naturelle, et je me surprenais à dire : « Oui, j'en ferais autant à sa place. » Que faisais-je donc alors? ajoutais-je, que depuis cette époque je me sentis de l'affection pour Mademoiselle, bien que je m'aperçusse

qu'elle en avait fort peu pour moi. Je l'aimais de mon amour pour le roi, je l'aimais de son amour pour M. de Lauzun ; je savais mauvais gré à ceux qui affectaient de la blâmer en ma présence, et j'accueillais au contraire fort volontiers les personnes portées à l'excuser. Combien de vœux n'ai-je point formés pour que rien ne troublât cette inclination naissante, et pour que des liens dont je ne prévoyais pas alors la possibilité vinssent à la consacrer un jour. C'est ainsi que je légitimais à mes yeux ma propre passion, et ma conduite me paraissait moins coupable, parceque j'étais moins tourmentée par ma conscience.

Mademoiselle, que ses aventures et ses mariages manqués ont rendue célèbre, était une grande personne maigre, avec de petits yeux, un nez alongé, un menton à la Henri IV. Quoiqu'elle eût alors quarante ans, et peut-être plus, sa personne ne manquait pas d'un certain agrément qui n'eût pas suffi pour enchaîner M. de Lauzun, si sa haute naissance n'y eût suppléé. Pour de l'esprit, elle en

avait beaucoup; mais d'un éparpillé, d'un décousu qui ne donnait pas le temps de le saisir, passant d'un sujet à un autre avec une merveilleuse facilité et une grâce qui n'était qu'à elle; très variée en propos, mais vous étourdissant à la fin de cette variété-là même. D'un caractère très inégal, tantôt diseuse, tantôt silencieuse, selon que la circonstance ou la situation de son âme l'inspirait. J'ai toujours cru qu'il y avait beaucoup de sincérité dans son affection pour M. de Lauzun; mais ce ne sont pas à coup sûr les plus solides qualités de M. de Lauzun qui l'ont causée. Il y avait dans les manières de Mademoiselle trop de recherche et de prétentions à l'effet, pour qu'elle ne sympathisât pas avec ceux qui y tournaient leurs actions, et qu'elle ne donnât pas la préférence aux qualités brillantes et raffinées sur les plus naturellement gracieuses.

Mon récit m'a fait perdre de vue des faits que j'ai oublié de citer; je reviens sur mes pas.

CHAPITRE XXIV.

Mademoiselle de La Vallière est reçue par la reine-mère. — Portrait d'Anne d'Autriche. — Affaire des diamants. — Mademoiselle et l'archiduc. — Haudecœur et le bourgeois de Furnes. — Souvenirs de la fronde. — La duchesse de Longueville, le grand Condé, le prince de Conti, le cardinal de Retz, etc.— M. de Saint-Aignan est fait duc. — MM. de Ludres et de Charost. — Jugement de Fouquet. — Soirées chez mademoiselle de La Vallière. — Goût du roi pour les choses d'esprit. — Ses vers. — Conversation.

Depuis long-temps le roi nourrissait le désir de me présenter à la reine sa mère; il ne m'en disait rien, mais aux questions qu'il me faisait je devinais ses intentions. Peut-être ne voulait-il pas s'en ouvrir à moi avant d'être assuré du consentement de la princesse elle-même; il l'obtint enfin, et à grand'peine si j'en crois ce qu'on m'a dit. La fierté d'Anne d'Autriche répugnait à cette réception; ce fut donc une

sorte de violence qui lui fut faite, et le soupçon que j'en eus alors ne me déplut pas médiocrement. J'hésitai même un moment, mais réfléchissant aussitôt que je satisfaisais au vœu du roi et que j'allais conjurer bien des colères et tromper bien des haines, je me résignai : je dis que je me résignai, car c'était véritablement le supplice qui m'attendait. Paraître devant la reine-mère ! devant celle dont je redoutais le plus la présence, celle de qui l'éloignement m'avait causé tant de larmes, celle qui m'avait montré par mille marques, plus claires les unes que les autres, à quel point je lui déplaisais ! D'après ces réflexions, je n'étais pas sans inquiétude touchant cette entrevue, et je vis arriver le jour de cet honneur avec un grand effroi.

Je montai dans un des carrosses du roi, accompagnée de d'Artigny et de M. de Saint-Aignan, et nous nous rendîmes au Val-de-Grâce ; le roi y était venu de son côté. Je le trouvai à la descente ; je tremblais fort, il s'en aperçut et me dit à voix basse : « Rassurez-vous, tout ira

bien. » En entrant sous la voûte, qui est très majestueuse, je fus saisie d'un sentiment religieux qui ajouta à ma terreur. Ce lieu respirait le calme et le silence, un silence interrompu seulement par le bruit de nos pas sur les dalles. Nous montâmes un petit escalier, et au tournant, une porte qui s'ouvrit sur un oratoire me laissa voir la reine-mère. Lorsqu'on annonça le roi, elle se leva. Le roi dit : « Ma mère, voici mademoiselle de La Vallière que vous avez daigné mander. » Je m'avançai, et j'allais, oubliant l'étiquette, me précipiter à ses genoux, lorsqu'elle me retint et m'attira sur un tabouret au bas de son prie-dieu. De dire ce qu'elle me demanda, ce que je lui répondis, et la conversation que nous eûmes, j'en serais grandement embarrassée; tout ce dont je me souviens, c'est que l'entrevue fut courte, bien que le temps m'en parût long. Je crois que si le roi ne m'eût aidée et n'eût pris souvent la parole en ma place, je serais demeurée sotte et confuse, tant mon trouble était extrême. J'avais vu rarement Anne d'Au-

triche; elle ne paraissait quasi jamais au château, hors les jours de solennité et d'apparat, et encore son mal l'empêchait-il de s'y montrer en toute occasion. Elle intimidait par un certain air de grandeur et de majesté que je ne vis oncques à une autre femme. Quoique ayant passé soixante ans, elle gardait de brillants restes de beauté, et l'on n'eût pas dit alors qu'elle était minée par une maladie mortelle: par sa fraîcheur son visage faisait croire à la santé. Elle avait des cheveux d'un noir brillant, l'œil ouvert, de belles mains, et un embonpoint qui n'était pas celui de son âge. Je rapporte ceci comme ce que j'ai pu recueillir de ma visite, car l'émotion, la contrainte et la terreur dont j'ai parlé m'avaient rendue muette, et comme on ne m'avait ménagée en quoi que ce fût aux yeux de la reine, j'augure que ma contenance l'aura confirmée dans la mauvaise opinion qu'elle avait de mon esprit.

Ceci se passait avant que le roi eût banni madame de Soissons de sa présence. Vous jugez de l'émoi que ma faveur présumée au-

près de la reine-mère, y causa. La surintendante n'y tenait plus, et je ne doute pas que les paroles mortifiantes qu'elle dit à quelque temps de là, et que j'ai citées, ne fussent un ressentiment de cette affaire. Quelque chose encore ajoutait à son animosité. La reine-mère possédait de forts beaux diamants, le roi les réclamait comme étant du domaine de la couronne. Monsieur, à l'instigation de Madame, éleva la voix et en réclama sa part, comme d'un bien appartenant à la reine sa mère; il n'y eut pas jusqu'à Mademoiselle qui ne se crût autorisée à en demander quelque chose; elle attribuait à ces pierreries une origine pour le moins suspecte, les faisant remonter à la reine Marie de Médicis sa grand'mère. La reine-mère ne disait mot au milieu de ces débats. Le roi, qui avait de son côté le droit légitime, eût pu mettre un terme aux réclamations, et s'approprier ce qui était réellement son bien; il usa de générosité. Monsieur reçut trente mille écus, et Mademoiselle quarante mille livres en échange de leurs prétentions; de cette manière il garda les pier-

reries. Bien des personnes, la jeune reine la première, et Madame surtout, les convoitaient. Le roi en détacha un beau jour un gros brillant dont il me fit cadeau le plus galamment du monde, en présence de madame de Soissons. Voilà ce que j'avais à vous dire à ce sujet.

Puisque Mademoiselle me revient, je n'oublierai pas cette fois l'affaire de ses mariages. Elle s'était persuadée qu'on la donnerait tôt ou tard au roi son cousin, et dans cet espoir elle refusa tour à tour le roi d'Angleterre, celui de Portugal et le prince de Lorraine, ainsi que je l'ai déjà dit. Tous ces refus, qu'elle avait peine à motiver, lui avaient attiré de fâcheuses disgrâces; elle fut exilée par deux fois : la première à Saint-Fargeau, et la seconde aux eaux de Forges. Seulement le roi permit qu'elle donnât à ce dernier exil la couleur d'une retraite. Je raconte là tout ce que le monde a su; mais voici quelque chose de moins public.

Durant la minorité, on avait mis à la prison

de Pierre-en-Cise un gentilhomme du nom de Haudecœur, dont la sœur était au service de Mademoiselle. Le crime qui causait son arrestation fut d'abord un mystère. On apprit bientôt que ce gentilhomme s'était mêlé de vouloir marier Mademoiselle à l'archiduc, alors en guerre avec la France. Haudecœur avait eu des intelligences avec un bourgeois de Furnes, et celui-ci avec une personne de qualité qui approchait de très près l'archiduc. On ne sait comment le cardinal Mazarin fut instruit de tout. La reine trouva que Mademoiselle était coupable. On la manda au conseil, et là on lui reprocha d'avoir entretenu des intelligences avec les ennemis de l'État, et d'avoir voulu prendre un époux sans la permission du roi. Monsieur se montra fort courroucé contre sa fille; et dans la dispute qui survint entre eux, Mademoiselle reprocha à son père de ne l'avoir pas voulu marier à l'empereur. C'était encore un autre mari qu'elle avait rêvé. La reine prit texte de là pour lui adresser les remontrances nécessaires en pa-

reille occurrence, et lui fit sentir combien elle compromettait son rang et sa dignité par ces démarches inconvenantes. Mademoiselle sortit du cabinet de la reine avec plus de colère que de repentir, et s'exhala même en plaintes à tel point, que Monsieur lui envoya l'abbé de La Rivière, avec l'ordre de demeurer dans ses appartements, et défense de voir qui que ce fût avant d'avoir fait l'entier aveu de ce qu'elle savait de cette affaire. Elle nia, dans les premiers moments; mais sa captivité se continuant, elle demanda merci, vint voir la reine, qui la reçut froidement, et avoua tout. Comme on le pense bien, il n'y avait là nul crime de trahison; c'était la peur de rester fille qui la tourmentait par avance, et elle sondait le terrain à l'effet de s'enquérir si, le trône de France lui manquant, celui des Césars la recevrait. La reine, qui connaissait tout ce dont Mademoiselle était capable quand son amour-propre était blessé, et qu'elle s'était mis un dessein en tête, ne lui pardonna jamais celui-là; et ces deux princesses ont toujours vécu

brouillées. A part les petites raisons de la nature de celle-ci, il y en avait bien d'autres et de légitimes de la part de la reine-mère. Elle ne pouvait oublier la conduite de Mademoiselle durant les troubles de la Fronde. Elle les lui rappelait même avec aigreur. Le roi, qui, mieux que sa mère, se rendait compte des sentiments de sa cousine, prenait sa défense, et répétait en riant : « Qu'il ne fallait pas lui causer davantage de déplaisir, et qu'elle en devait avoir assez d'avoir tué son mari de ses propres mains (1). » Au surplus, ce froid accueil de la reine-mère n'était pas particulier à Mademoiselle, il s'étendait à tous ceux qui avaient trempé dans les séditions. A part le prince de Conti, qui jouissait du plus grand crédit auprès du roi, et pour lequel Anne d'Autriche témoignait une considération affec-

(1) Mademoiselle de La Vallière fait allusion sans doute au mot du cardinal Mazarin qui courait alors à la cour. Lors du combat du faubourg Saint-Antoine, les troupes de M. le Prince rentraient en désordre dans Paris, fuyant devant l'armée royale ; pour les sauver Mademoiselle fit tirer le canon de la Bastille, et Mazarin dit en l'apprenant : Voilà un canon qui a tué son mari. [(Éd.)

tueuse, les chefs de la Fronde ne lui revenaient guère. Elle recevait toujours M. le Prince avec des démonstrations; mais ces démonstrations en disaient autant que la plus complète indifférence. Jamais cependant on ne vit sujet plus dévoué ni courtisan plus empressé que M. le Prince, depuis qu'il était détaché de ses erreurs. Madame de Longueville n'était pas mieux vue que son frère, et le cardinal de Retz renchérissait sur le tout. C'était, à proprement parler, les antipodes de la reine-mère, jusque là de ne point souffrir qu'on prononçât son nom devant elle. On dit que sa conduite à cet égard lui avait été suggérée par le cardinal Mazarin, qui, au lit de mort, lui avait fait jurer qu'elle ne se remettrait jamais bien avec son plus grand ennemi. De toutes les haines d'Anne d'Autriche, on peut dire que c'était la seule survivante. Elle la poursuivait en tout temps, en tout lieu et à toute heure. C'était encore un des soucis de sa vie, et elle souffrait étrangement de voir le cardinal en possession de l'archevêché de Paris. Quelque offre qu'on lui

pût faire, il n'avait jamais voulu s'en démettre; et il fallut que le roi lui fît les plus grandes instances pour qu'il se soumît à ce sacrifice. Depuis cette époque il vit dans la retraite, édifiant le monde par une quantité de bonnes œuvres.

M. de Saint-Aignan, qui continuait à me servir de ses bons offices, reçut l'ordre à une promotion que fit le roi. MM. de Ludes et de Charost le reçurent en même temps que lui. On ne manqua pas d'attribuer à ma faveur les grâces dont le roi comblait le nouveau duc. Le plus singulier est qu'on se servit de la même raison pour expliquer celles que le roi accordait au deux autres. On prêtait surtout à la faveur de M. de Charost le plus pitoyable motif; jusque là d'avancer que c'était sa parenté avec M. Fouquet qui la lui valait. A la première vue, ceci semble inexplicable, et il m'en coûte de rapporter les bruits qui l'expliquent. On prétendait que M. de Charost était en possession d'un secret qui concernait mon honneur, et que je lui fermais la bouche en le

protégeant. A dire vrai, M. de Charost n'avait pas besoin de la protection de mademoiselle de La Vallière, et ceux qui voulaient bien prendre toutes ces imaginations oubliaient et les services rendus par M. de Charost, et le mérite qui le distingue. Mais que n'a-t-on pas dit contre moi ? que de pitoyables inventions ! Le procès de M. Fouquet s'étant terminé cette année, le roi changea son exil en une détention perpétuelle. Mes ennemis s'abandonnèrent alors à des suppositions dont la contradiction était bien capable de les confondre, car les uns disaient que c'était à moi qu'il devait d'avoir échappé au supplice, tandis que les autres m'imputaient le surcroît de peine qui lui était infligé. Quelle situation malheureuse que la mienne ! puisqu'elle enveloppait mes amis dans les mêmes calomnies que je subissais. Je souffrais de leur état plus que du mien, et si je me plaignais au roi de ces tracasseries, j'ai du moins aujourd'hui la consolation de penser que ce fut plutôt pour mettre un terme aux alarmes de ceux que j'aimais, que dans le but

de satisfaire le désir de la vengeance qu'on me pouvait supposer. M. de Saint-Aignan, toujours plus attentif à mes intérêts qu'aux siens propres, m'exhortait à la patience à se sujet, et nous avions de grandes querelles qui finissaient, comme de raison, à son avantage; car homme ne posséda jamais autant que lui le don de persuader. Le roi se plaisait extrêmement dans son commerce, qui était plein d'agrément. C'était chez moi qu'il le voyait de préférence ainsi que madame de Brancas. Nous nous réunissions tous quatre, et devisions de choses galantes. Par fois M. de Benserade s'y trouva. On proposait à chacun de la compagnie un texte sur lequel il devait fournir des vers. Tous à peu près roulaient sur l'amour. Voici de ceux que le roi composa un soir :

Il n'est rien de plus beau que l'innocente flamme
Qu'un mérite éclatant fait naître dans une âme,
Et le monde ferait un horrible séjour
Si l'on en bannissait les plaisirs de l'amour;
Les solides douceurs se goûtent, à le suivre
Et vivre sans amour n'est pas proprement vivre.

Il n'y eut qu'une voix pour les louer comme ils le méritaient.

« Et vous, Saint-Aignan, dit le roi, nous direz-vous ce que c'est que l'amour?

» — Sire, je suis effrayé de la facilité avec laquelle vous avez improvisé le morceau que vous nous avez récité; j'augure bien mal de ce que j'ai su faire, et je crains...

» — Fausse modestie. Dites toujours.

» — Pour définir l'amour, dois-je vanter ses charmes?
C'est, si j'en ai su prendre un juste sentiment,
Une clef sans serrure, un arsenal sans armes,
Une maison sans meuble, un mur sans fondement.

» — Vos comparaisons sont un peu bourgeoises, dit le roi; à cela près, ce n'est pas mal. »

Mon tour était venu; voici les vers que je citai.

Dans les nouveaux amants, rien n'est plus ordinaire
Que le vœu solennel d'éternelles amours;
Cependant, comme on voit, rien n'est si téméraire
Que d'espérer qu'on aimera toujours,
Heureux celui qu'une étoile bénigne
De ce don d'amour rendra digne.

Quand l'astre décide autrement,
Il faut se soumettre et se taire ;
C'est un caprice involontaire
Qui ne consulte plus les désirs d'un amant.

« Que de mélancolie, dit le roi, et pourquoi avoir jeté dans cette pièce un fâcheux pronostic ?

» — Sire, il vous appartient de le démentir, dit madame de Brancas.

» — Aussi le ferai-je, répliqua le roi ; mais, ma mie, continua-t-il en s'adressant à moi, qui donc vous inspira ce ton lugubre? »

Je contai alors dans quelle disposition j'étais lorsque je composai ce morceau, c'était lors de notre brouille. Le roi me reprocha la résignation dont ces vers étaient empreints.

« C'est, dit M. de Saint-Aignan, le propre des âmes tendres et désintéressées de se soumettre à leur sort après avoir épuisé le désespoir.

» — Je sais bien que tout ce que je pourrais dire doit tourner à l'avantage de mademoiselle de La Vallière ; quoiqu'il en soit, j'aurais

désiré quelque chose, non de mieux tourné, car ces vers le sont fort bien, mais de plus passionné.

» — Il est difficile, reprit Saint-Aignan, d'être passionné en vers; la maudite rime gêne toujours, et je suis persuadé que mademoiselle remplirait mieux en prose le vœu de Votre majesté.

» — Voyons donc votre prose, me dit le roi. »

Je promis de lui faire voir ce qu'il me demandait le lendemain, et je tins ma parole. Le roi cette fois fut ravi. Si je retrouve cette pièce je la transcrirai quelque jour. Ce que j'en ferai ne sera pas assurément dans le but de satisfaire une misérable vanité d'auteur, car je rougis présentement de cette œuvre; elle n'est propre qu'à me rappeler un temps qui me couvre de confusion, et dont la pénitence la plus austère ne saurait plus jamais effacer le scandale.

CHAPITRE XXV.

Œuvres de mademoiselle de La Vallière. — Le roi et les femmes de lettres.—Mademoiselle de Scudéri, madame Deshoulières, la comtesse de La Fare. etc. — Mot de la reine Christine. — Son séjour à Paris et à Fontainebleau. — Acte dont elle se rendit coupable. — Le cercle de la jeune reine. — Pourquoi mademoiselle de La Vallière s'y rendait? — La guerre de Turquie. — Le comte de Coligny et son aventure avec une Française enfermée au sérail.

En remuant ce matin les papiers qui me rappellent les souvenirs que je transmets ici, la petite pièce dont j'ai parlé m'est tombée sous la main. Toute profane qu'elle est, je la transcris telle que je la composai à cette époque.

DE L'AMOUR.

« L'amour, cette passion unique qui vous concentre en un seul objet, et qui est la source de

toutes les émotions, donne à l'être qui l'éprouve tout le bonheur qu'il peut avoir. Ce charme de la personne aimée va droit au cœur, il prolonge son égarement, et le remplit d'une félicité indicible. Un soupir, un regard donne un bonheur mêlé de trouble, et l'on se sent comme maîtrisé par un ascendant vainqueur. Il faut entendre un poète de l'Italie parler d'un regard de celle qu'il aime! « Ce regard, dit-il, me parut le dernier terme de la félicité. » J'étais tellement pénétrée de sentiments doux, que mon plus cruel ennemi n'aurait pu me déplaire dans ce moment. Rien de pénible, rien de douloureux ne pouvait entrer dans mon âme. Je dis à mon tour : « Oh! qu'il vous a fait de mal, celui qui vous a révélé combien est grande en vous la puissance d'aimer, qui vous a découvert à vous-même les forces de votre cœur. En vain appelez-vous pour le combattre les nobles sentiments que le ciel grava dans votre âme; il en triomphe, et vous avez perdu votre vertu. O injustice du sort! Quoi! lorsqu'une longue habitude de

tristesse et une lutte pénible avec nous-mêmes font naître en nous un besoin surnaturel d'aimer, lorsque l'âme cède enfin à l'amour, il serait défendu de s'y livrer, il serait défendu de trouver un intérêt à la vie !»

»L'amour, ce sentiment qu'on ne pourrait éprouver long-temps dans toute sa plénitude sans en mourir, parcequ'il donne un excès de bonheur insupportable, de ravissantes extases et d'inexprimables délices, vous décourage de vivre au seul soupçon que l'objet aimé vous délaissera quelque jour. Lorsque vous avez été en proie aux transports les plus doux de cette passion, et que vous passez de l'ivresse de la félicité à la disgrâce du refroidissement, votre arrêt de mort est prononcé, et vous n'avez plus qu'à l'exécuter sur la terre, comme s'il avait été arrêté dans le ciel.»

Le roi se plaisait avec les gens de lettres. Pour les femmes qui se mêlaient d'écrire, il ne les avait pas pour agréables. M. Colbert, qui

distribuait les grâces en son nom, n'en accorda aucune ni à madame Deshoulières ni à mademoiselle de Scudéri. Alors cependant elles étaient à la mode, mademoiselle de Scudéri surtout, dont on s'arrachait les ouvrages. Cette demoiselle, qui avait commencé sa réputation par un quatrain, la continuait par des romans. Le sentiment y est trop exagéré pour être vrai, et les évènements qu'elle entasse trop extraordinaires pour être vraisemblables; tel est l'avis du roi et celui de nombre de personnes qui s'y connaissent. Pour madame Deshoulières, elle composait de forts jolis vers; mais elle les travaillait trop; elle gâtait ses œuvres à force de les polir, et leur ôtait de leur grâce naturelle pour y mettre de l'affectation.

Souvent M. de Benserade nous parla d'une dame fort âgée alors, et que celles que je viens de nommer avaient éclipsée; c'était la comtesse de La Suze, femme du comte de Coligny de La Suze, huguenot. Outre son grand talent pour la poésie, cette dame avait une tournure de caractère originale; M. de Benserade nous

en citait des traits qui, à coup sûr, nous divertissaient beaucoup.

Elle plaidait une fois au parlement de Paris contre la duchesse de Châtillon, elle la rencontra face à face dans la grand'salle, et M. de La Feuillade ayant dit en riant à la comtesse, que si elle avait la rime de son côté, ses adversaires avaient la raison du leur, elle lui répliqua aussitôt: « Ce n'est donc pas, monsieur, sans rime ni raison que nous plaidons. »

Ainsi que toutes les personnes de son état, elle avait des affaires fort négligées. Un matin qu'un exempt, accompagné de ses archers, se présenta chez elle pour saisir ses meubles, elle le pria, vu qu'il était encore de trop bonne heure, de la laisser reposer deux heures de plus, ce qui lui fut accordé. Au bout de ce temps elle se leva, s'habilla pour aller par la ville, et faisant de grands remerciements aux archers, elle leur dit : « Messieurs, faites maintenant, vous êtes les maîtres. »

En haine de son mari qui, fort jaloux qu'il était, la rendait très malheureuse, elle avait

abjuré la religion qu'elle professait et demandé la cassation de son mariage; ce qui fit dire à la reine Christine de Suède, alors en France, que la comtesse avait changé de religion pour ne se trouver avec son mari ni dans ce monde-ci ni dans l'autre.

Cette reine Christine était venue par deux fois à Paris. A la première, on fut étonné de voir une jeune reine qui, encore à la fleur de l'âge, avait renoncé à son trône pour vivre plus librement. De mon temps le roi blâmait cette action; il disait que rien ne justifiait un prince de quitter la couronne que Dieu lui avait mise sur la tête. La reine de Suède plut à la cour, malgré deux grands désavantages qu'on lui trouvait : celui de n'être point coiffée à la française, et celui de danser fort mal. Elle était toujours en justaucorps et en perruque d'homme, et ne ménageait pas les propos lestes, comme on va voir.

Lorsqu'elle vint à Fontainebleau, plusieurs dames s'avancèrent pour l'embrasser; elle en fut importunée, et n'hésita pas à dire : « Quelle

fureur ces dames ont-elles de me baiser? serait-ce donc que je ressemble tant à un homme? » Voilà qui lui fait peu d'honneur. L'assassinat qu'elle fit commettre sur le sieur Monaldeschi, un de ses écuyers, excita l'indignation de tout le monde. On vit clairement alors que ses vices l'emportaient bien sur ses vertus, si l'on peut appeler vertus des qualités qui ne conviennent pas à une femme. Le roi était bien jeune, ce qui ne l'empêcha pas de blâmer tout haut l'acte de cruauté de cette reine. La reine-mère en fut indignée, et M. le cardinal Mazarin, qui n'était pas cruel, s'en montra fort offensé. On la laissa à Fontainebleau, et on défendit à âme qui vive de l'aller visiter. Elle revint à Paris une dernière fois, obtint quelque argent dont elle avait un pressant besoin, et s'en fut à Rome. Depuis ce temps on ne l'a plus revue, et probablement ne la reverra-t-on jamais. C'est peut-être une grande licence de ma part que d'oser parler avec tant de légèreté d'une personne de si haut rang, et plus d'une fois aussi me suis-je

reproché à moi-même de nourrir de pareils sentiments, d'autant plus que mes actions ne me laissent guère le droit de trouver à redire à celles d'autrui; si quelque chose au moins pouvait donner ce droit à qui ne le tient pas légitimement de la nature, ce serait sans nul doute une bonne conscience, et l'exemple d'une vie honorable. Le pouvoir de reprendre les autres appartient à celui qui n'a pas failli. Celui-là seul a reçu du ciel cette élévation d'âme qui repousse ce qui dégrade, qui accepte ce qui honore, et lui seul peut faire, sans crainte d'être égaré par la passion, la véritable part de ce qui est bien et de ce qui est mal.

Malgré le déplaisir que ressentait la jeune reine de la réception que sa mère m'avait faite, je me rendais toujours à ses soirées. C'était dans le but de complaire au roi, et je m'aperçus plus tard que la pauvre reine elle-même m'y voyait avec plaisir. C'était le seul moyen qu'elle eût d'y attirer le roi. Triste observation que je fais aujourd'hui, mais qu'au-

trefois je faisais bien différemment, puisqu'elle m'occasionait une joie coupable. On se voyait, on se parlait ou plutôt on chuchotait à ces réunions, ce qui n'est pas réjouissant; on jouait quelquefois, ce qui ne l'est guère davantage. Les soirées d'hiver sont longues; pour les accourcir le roi donna une idée qu'il avait conçue aux miennes; c'était de conter des histoires que chacun inventerait à loisir, à moins qu'il ne fût en état d'en produire de véritables dont il aurait été le héros. Le comte de Coligny, qui revenait de la guerre de Turquie où il avait été envoyé au secours de l'empereur d'Allemagne, nous cita la sienne; elle est véritable, et ce n'est point son moindre mérite, car elle intéresse tout le monde. Je la rapporte aujourd'hui; peut-être bien que le temps ne lui aura rien ôté de sa grâce.

TAYLOR INST. OXFORD

Après une bataille livrée au bord du Raab, fleuve de ces pays, le jeune comte avait été fait prisonnier. On l'envoya dans une contrée lointaine appelée la Morée, et là il travaillait à la terre. Quelle misère pour un jeune Fran-

çais, et surtout pour un gentilhomme, de labourer du soir au matin un sol ingrat, et de se voir traité en esclave! M. de Coligny n'eût pas résisté à ce genre de vie, s'il ne se fût avisé d'une pensée qui le sauva, après bien des traverses il est vrai, ainsi qu'on va le voir.

Il est temps de le laisser parler lui-même :

« Je m'étais aperçu, dit-il, que l'endroit où je travaillais touchait à une maison dont les hautes croisées, toujours fermées, ressemblaient assez à ce que les voyageurs nomment un harem, sorte de lieu où les gens du pays tiennent leurs femmes. Je repris courage, pensant que le ciel m'avait placé aussi près de quelque cœur pitoyable afin d'en être secouru. Je passais mon temps les yeux presque toujours attachés sur ces fenêtres; mais elles ne s'ouvraient point, et rien ne me présageait ma délivrance. Un jour cependant je fis une remarque qui me donna de l'espoir : c'était qu'il se faisait un certain mouvement dans la maison au moment même où moi et mes compagnons terminions nos travaux à la tombée de la nuit. Sans doute,

me dis-je en moi-même, on profite de notre éloignement pour faire respirer le frais aux beautés de ce harem. Cette conjecture devint bientôt une certitude. Le lendemain je trouvai le moyen, sous je ne sais quel prétexte, de demeurer à l'ouvrage plus tard que mes camarades, et je vis les fenêtres s'entr'ouvrir enfin; mais je n'étais guère plus avancé, car elles étaient toutes grillées en dedans. J'aperçus, au travers, des figures blanches qui se promenaient, et qui de temps à autre s'arrêtaient aux ouvertures pour jouir de la fraîcheur de la mer. Je m'éloignai, tout attristé de ma découverte, et n'imaginant rien qui pût me servir à en tirer parti. Seulement je formai le dessein de rester chaque soir à mon travail, et de faire en sorte d'attirer l'attention de quelqu'une de ces dames. Ce qu'il était bon d'éviter surtout, c'était de donner l'éveil aux gardiens de l'endroit, je me sentais perdu si j'avais ce malheur. Il y allait également du succès de mon entreprise de n'être remarqué que d'une seule femme, de peur d'exciter

quelque jalousie. Le meilleur moyen d'arriver à mes fins était de simuler une lettre; je me munis donc d'un papier que tous les soirs j'agitais dans ma main aussitôt qu'une figure de femme paraissait aux barreaux. Je passai huit mortels jours dans ce triste exercice, sans que rien de consolant parût encore. Un soir enfin, une petite main se laissa voir à travers les grilles; au risque de mes jours, j'accourus au bas du pavillon, et j'aperçus une petite ficelle que la main tenait; dans mon trouble, j'y attachai le morceau de papier, qui ne signifiait rien, mais qui servit du moins à montrer que j'avais compris ce qu'on me demandait. Le même manége recommença le jour suivant : cette fois j'avais eu soin de me munir de quelques lignes qui disaient qui j'étais, et qui annonçaient mes projets. Ces lignes, pensai-je, tomberont peut-être dans les mains de quelqu'une de mes compatriotes qui languit comme moi sur la terre étrangère, et à nous deux nous songerons aux moyens de nous tirer de là. Ma lettre une fois partie et arrivée à son adresse,

j'attendis la réponse, et vous devez juger avec quelle impatience ! Je vis le lendemain redescendre le papier, mon cœur battit, je m'approchai... O joie ! j'avais été entendu, compris ; on me répondait dans ma langue : en un mot, c'était à une Française que j'avais affaire. Je tombai à genoux, et rendis grâce au ciel de ce bonheur inespéré. On me demandera peut-être dans quel but je m'adressais à une femme enfermée pour me sauver de l'esclavage, lorsque je pouvais prendre la fuite et m'échapper seul. J'avais déjà tenté ce moyen, mais on m'avait rattrapé, et je n'avais recueilli de ma tentative que le désagrément d'être resserré plus étroitement, et d'être menacé de la mort à la première fois que je m'échapperais. Du reste l'avarice de mon maître ne me donnait pas lieu de redouter l'effet de cette menace, et je pensais que s'il m'était possible de me procurer l'argent de ma rançon, je deviendrais libre au même instant. Ma lettre expliquait tout cela ; et pour m'acquitter d'un si grand bienfait, je ne manquai pas de m'offrir à délivrer la belle,

au cas qu'elle fût retenue contre son gré. On n'aura plus de peine maintenant à saisir le sens de la réponse qui me fut faite. Elle était conçue en ces termes :

« Demain vos fers tomberont ; mais on » compte que vous serez assez noble pour ne » pas oublier le service que l'on vous rend, et » assez généreux pour en donner des preuves le » plus tôt possible. Sauvez-moi de ces lieux, je » vous devrai plus que la vie. »

« Oh ! sans doute, je te sauverai, femme compatissante, m'écriai-je ; et je fais serment de ne point quitter ce rivage sans toi. » »

« Je ne sais si elle entendit ces dernières paroles, que je prononçai avec l'accent de la reconnaissance et de l'amour. Oui, de l'amour; car déjà j'aimais cette femme sans la connaître, et mon imagination se plaisait à lui prêter mille charmes. Les effets de sa lettre ne se firent pas attendre ; et à quelques heures de là, mon maître m'ayant fait appeler, me dit : « Zaroun (c'était mon nom d'esclavage), tu es libre, les mille sequins auxquels j'avais fixé ta ran-

çon m'ont été comptés ce matin ; sors d'ici »

» Je m'éloignai à l'instant, et songeai à mettre à exécution le dessein que j'avais formé ; mais il me fallait de l'argent, et où en trouver ? j'eus encore recours à mon inconnue, qui m'en fit remettre par une main mystérieuse, la même sans doute qui avait compté ma rançon à mon maître. Le projet que j'avais conçu était des plus extravagants : je voulais faire brèche au harem, à l'endroit où répondait la chambre de ma libératrice. Je le lui communiquai ; elle m'en dissuada, m'assurant que ce serait nous perdre infailliblement tous les deux. « Il n'en est qu'un seul praticable, m'écrivait-elle, et encore offre-t-il les plus grands dangers ; le voici : la mer baigne les murs du harem ; ayez une barque, et à un jour convenu, je scie un barreau, et nous partons. La difficulté était grande de part et d'autre ; car de part et d'autre il y avait à éviter de nombreux gardiens. Je n'hésitai pas, l'époque fut fixée ; nous convînmes d'une nuit orageuse pour effectuer notre projet. Je m'associai deux Grecs, ro-

bustes et adroits rameurs, dont je m'assurai à prix d'or : nous approchâmes aussi près que possible des murs de la terrasse où donnait la fenêtre de mon inconnue. Elle descendit, et, au moyen de cordes dont nous nous étions munis, parvint saine et sauve dans la barque. Il fallait présentement gagner le large, et aborder dans quelque endroit qui nous mît à l'abri des poursuites. Ce fut l'affaire de nos hommes, qui s'éloignèrent à force de rames. Soit par suite de la joie de se voir libre, soit pour toute autre cause, l'inconnue ne m'adressait pas la parole; je m'approchai d'elle; elle me prit la main avec une vivacité affectueuse et me dit :

« Pourrai-je jamais reconnaître un si grand bienfait ?

» — J'en suis trop payé, madame, lui répondis-je, et je ne fais que vous rendre ce que vous m'avez si généreusement donné. »

» Là-dessus, comme je la vis répandre une grande quantité de larmes, je soupçonnai les malheurs inouïs qu'elle avait pu éprouver; je

lui demandai son histoire, qu'elle me raconta en peu de termes. Elle avait été prise par un corsaire de Tunis sur les côtes de France, quelques jours avant d'être unie à un jeune gentilhomme qu'elle aimait. Par un hasard heureux, elle avait été ignorée du pacha Achmet, dans le harem duquel elle était captive, et par un plus grand hasard encore, elle avait trouvé le moyen de soustraire aux pirates des pierreries qu'elle portait avec elle au moment de la prise de son navire. Il serait trop long d'entrer dans le récit qu'elle me fit; mais il fut si touchant et répété avec une telle grâce, qu'elle m'arracha plus d'une fois des larmes et m'ôta de l'idée notre situation présente. Je n'y songeais plus, lorsque tout-à-coup un cri d'un de nos gens vint exciter nos alarmes. Le jour venait de paraître; nous étions sous le vent d'une barque qui nous courait sus et était sur le point de nous atteindre. Mon désespoir et celui de ma compagne ne sauraient se décrire. Notre premier mouvement fut de tenter de nous précipiter dans les flots; mais, à la voix d'un des

Turcs qui montaient le bateau ennemi, les deux Grecs se jetèrent après nous et nous en empêchèrent. Nous fûmes atteints en un clin d'œil, et ramenés au bout de quelques instants sur le port que nous avions quitté la veille, et dont nous nous imaginions être bien loin. On me sépara de ma compagne de malheur, et on me conduisit le lendemain au lieu où s'élevait l'ignoble instrument de mon supplice. Une foule immense garnissait les approches de la place où je devais recevoir la mort ; on avait déployé un appareil de soldats extraordinaire ; car le pacha, qu'on disait que j'avais outragé, devait en être le témoin. Je le précédai de quelques instants, et le moment qu'il devait mettre à gagner la place qui lui était réservée me séparait seul du moment de mon supplice. Déjà même les exécuteurs m'avaient saisi, une minute encore et j'entrais dans l'éternité, lorsque tout-à-coup le pacha se lève, s'approche de moi, me considère attentivement, et se précipite dans mes bras en s'écriant : « Est-ce toi, mon cher Coligny ? »

« Et qui était ce pacha? interrompit la jeune reine.

» — Mesdames, dit le roi en s'adressant au cercle, nous le saurons une autre fois, car il se fait tard. »

Là-dessus chacun se retira fort intrigué d'apprendre qui était ce pacha, et moi toute la première.

CHAPITRE XXVI.

Craintes et regrets. — Adieux à l'hiver. — M. de Bussy-Rabutin. — Calomnie. — Encore les Noailles. — Les Soissons et M. Letellier. — La surintendante et la dame d'honneur. — Une injustice réparée. — Madame de Montausier. — Départ pour Saint-Germain. — Arrivée à Versailles. — Les projets. — Propos d'amour. — Le château et la chaumière. — Le prince et le paysan. — L'enchanteur. — Les amis. — D'Artigny et ses amours. — M. le comte du Roule.

J'entre dans une seconde époque de ma vie. C'est ici que j'ai besoin de mon courage le plus grand pour rappeler tout ce que j'ai souffert. C'est un nouveau sacrifice que le ciel m'impose, ou plutôt n'est-ce point une nouvelle grâce qu'il m'accorde que de me donner la force de l'accomplir? Hélas! mon cœur se serre rien qu'à l'idée funeste des maux qu'il me faut retracer; car je n'ai point de souvenir qui ne

m'apporte sa torture, et la mémoire du bonheur coupable que j'ai pu goûter ne réveille en moi que des regrets. Ne croyez pas cependant, M. le maréchal, que je me reconnaisse le droit de me plaindre; non, quoi qu'il arrive, ma faute sera toujours plus grande que son châtiment, et mes erreurs plus mémorables que mon repentir. Larmes amères, regrets dévorants, austérités cuisantes, rien ne saurait en effacer le scandale, et si je m'étonne de quelque chose après ce long regard jeté sur le passé, c'est de l'infinie miséricorde de Dieu, qui permet que je puisse entrevoir le port après une tempête si furieuse et un naufrage si déplorable.

L'hiver s'était passé tristement au milieu de toutes les intrigues que j'ai contées; la cour commençait à se rembrunir. Ce n'était plus ces joies continuelles, ces plaisirs renaissants des premières années. Ils avaient fui pour toujours avec l'innocence qui les entretenait. La reine-mère, toujours souffrante de son mal, se tenait éloignée d'une cour dont sa dévotion lui avait fait prendre les amusements en hor-

reur. Madame, tourmentée pour toute sorte de causes, n'avait plus cet air galant et ces manières aimables qui la distinguaient autrefois. La jeune reine, faible et maladive, sortait alors d'une couche malheureuse, et pour comble de malheur, le roi ne voyait autour de lui que des sujets d'irritation. Il est à ce propos un évènement que je voudrais passer sous silence; mais comme il a couru, de ce que je vais dire, mille bruits contradictoires, desquels bruits aucun ne fut l'expression de la vérité, il m'importe de la rétablir.

M. de Bussy-Rabutin venait d'être mis à la Bastille. On se disait à l'oreille la cause de sa disgrâce, et l'affectation que l'on mit à me la cacher me fit soupçonner ce qu'il en était. Quoique j'aie pardonné aujourd'hui de tout mon cœur à M. de Bussy, j'avoue qu'il rendit excusable la rigueur dont on usa à son égard. Il avait attaqué les personnages les plus augustes, sans respecter même les personnes royales. Il n'y eut d'abord qu'un cri d'indignation contre lui, parcequ'il n'y eut presque

personne à la cour qui ne fût atteint par ses traits. Peu à peu le temps adoucit cette colère, elle cessa tout-à-fait, et je fus fort surprise un beau jour de voir rire certaines gens de ce qui les avait si fort irrités. On passa de là à un très vif intérêt pour le prisonnier; on trouva son châtiment trop cruel, on blâmait tout bas le roi d'avoir pris au sérieux de pareilles malices. M. de Bussy n'en resta pas moins à la Bastille, et ses nouveaux amis ne manquèrent pas alors d'aller redire partout que j'avais été la cause de son emprisonnement, et qu'il se prolongeait par mes conseils. Moi! j'aurais donné des conseils au roi; je lui aurais fait la leçon! Singulier emploi que j'aurais usurpé là vis-à-vis d'un prince qui savait mieux que prince du monde ce qu'il lui était convenable de faire (1)!

Dans le temps que le roi punissait M. de Bussy, il faisait un acte de justice plus méri-

(1) Voyez dans la Notice qui précède l'édition des *Amours des Gaules* que nous avons publiée, la véritable cause de l'emprisonnement du comte de Bussy-Rabutin. (*Éd.*)

toire. Par suite des aveux de Madame, l'innocence des Noailles avait été reconnue; le duc fut rétabli dans ses charges et honneurs malgré M. Letellier, qui s'opposait de toutes ses forces à ce que M. de Noailles fût nommé au gouvernement de l'Aunis, en place de M. de Nevers. On attribuait cette opposition du chancelier à l'amitié qui l'unissait aux Soissons. Effectivement, lors de la dispute des deux dames, M. Letellier s'était mis du parti de la surintendante. La querelle avait été vive; ce n'était point pour si frivole motif qu'on a bien voulu le dire. Je connais assez pertinemment tous ces détails, car ils faisaient en leur temps la plus grande occupation de nous autres filles d'honneur. La princesse palatine possédait autrefois la surintendance. Madame de Noailles, en ce temps-là dame d'honneur, souffrit patiemment qu'une partie des prérogatives de sa charge fût dévolue à la princesse. Lorsque madame de Soissons en fut pourvue, madame de Noailles réclama, mais timidement, parceque M. le cardinal Mazarin

vivait encore. Comme il fut mort, elle porta ses réclamations à la reine-mère, puis au roi, qui l'écouta volontiers, l'autorisant à rechercher les preuves de ses fonctions par-devant la chambre des comptes. La recherche lui fut favorable : la tradition autorisait la dame d'honneur à commander seule dans la chambre et à recevoir les serments des officiers. Nonobstant ces découvertes, le roi ne voulut pas dépouiller entièrement madame de Soissons ; il se contenta de partager les honneurs du service entre les deux parties : la prétendante conserva le privilége de présenter la serviette et de donner la chemise, la dame d'honneur, celui de monter dans les carrosses et de servir à table. Fort irritée de ces nouveaux changements, la surintendante s'emporta jusque là d'adresser à madame de Noailles ces propres paroles : « Qu'elle la trouvait bien impertinente de se commettre avec les Soissons, et qu'elle avait le cœur bien ingrat d'oublier ce qu'elle devait au sang du cardinal mazarin, qui l'avait comblée de bienfaits. » Ce à quoi Madame de

Noailles répondit : « Madame, je suis assurée que si M. le cardinal, votre oncle, revenait au monde, il serait plus satisfait de mon cœur que du vôtre. » On pense bien que l'affaire ne fut pas terminée. M. de Soissons prit fait et cause pour sa femme, et fit appeler M. de Noailles. Plus fidèle à sa religion, celui-ci refusa ; mais la provocation du comte était venue aux oreilles du roi, et il la punit en exilant de la cour celui qui l'avait adressée. J'ai cru utile de donner ces explications sur M. et madame de Noailles. Elles révèlent le motif de l'inimitié qui causa la disgrâce de ces fidèles serviteurs. La reine-mère, qui les aimait beaucoup, ressentit une joie très vive de cette rentrée en faveur ; elle eût désiré que madame de Noailles fût réintégrée dans sa charge; mais madame de Montausier en avait été pourvue, on en resta là.

Le printemps approchait ; le roi voulut conduire sa mère à Saint-Germain ; je fus du voyage. Je ne sais par quel hasard la reine demanda à s'arrêter au couvent. Le roi, qui comprit que cette station me serait désagréa-

ble, laissa sa mère, et continua la route avec moi. Dans le carrosse il lui vint en idée d'aller visiter Versailles, qu'il faisait construire, le séjour de Saint-Germain lui devenant odieux. Versailles n'était alors qu'un petit château à peine habitable. Lorsque le roi y menait sa suite, la plupart des gentilshommes étaient obligés de se retirer la nuit dans un cabaret pour y coucher.

« Je changerai bien tout cela, » me disait le roi; et m'attirant au balcon de la chambre, il me montrait du doigt les lieux qu'il méditait d'embellir.

« Outre le château qui remplacera l'endroit où nous sommes, j'en construirai un autre au bout de cette avenue; des bosquets s'élèveront à la place de ce triste moulin que vous voyez là-bas, et des ruisseaux, coulant dans des canaux de marbre et s'élevant en cascades, y nourriront une éternelle fraîcheur.

» — Sire, vous faites de ce lieu une peinture si séduisante que vous donneriez l'envie de l'habiter par avance.

» — Il n'est pas encore digne de la divinité qui y fixerait son séjour. »

Le roi prononça ces mots avec un sourire si galant, que je me mis à rougir. Il reprit :

» On ne voudra pas croire un jour que l'amour seul éleva ce château.

» — L'amour ? repris-je en riant ; oh ! il ne fait plus de semblables miracles.

» — Est-ce donc à vous d'en douter, ma chère belle ? »

Il ajouta mille autres propos, et finit par me dire que ce n'était pas bien à moi de ne point croire à ce qu'il avançait.

» J'y crois bien un peu ; mais vous ne me persuaderez pas que le désir d'acquérir de la gloire ne se mêle pas à tous ces projets.

» — Eh ! qui me donnerait ce désir si ce n'était l'amour lui-même ! Considérez, ma chère, ce que j'étais avant de vous avoir vue, et ce que je suis aujourd'hui.

» — Voudriez-vous me faire croire que vous n'avez encore aimé que moi seule ?

» — Vous seule du moins avez donné à mon

âme cette énergie, à mon esprit cette activité, à tout mon être cette soif de gloire qui me dévore. »

Je soupirai en disant : « que je suis donc heureuse s'il en est ainsi ! c'est trop de bonheur pour moi. »

Puis il me prit les mains, me renouvela ce qu'il avait dit, et me demanda si à mon tour je l'aimais comme il fallait. Ma réponse se devine de reste.

« Voyez là-bas, continua-t-il, cette simple chaumière ; m'y aimeriez-vous, moi pauvre paysan revêtu d'une méchante jaquette et bêchant la terre chaque jour ?

» — Oh, oui !

» — N'ayant à vous offrir qu'un lit de feuilles pour dormir et une mauvaise soupe à manger ?

» — Oh, oui !

» — Et pourtant, ma chère belle, vous vous enivriez tout à l'heure de l'idée d'habiter ces lieux que j'embellissais à loisir ; ils vous semblaient enchantés.

» — L'enchanteur y était. »

Tels étaient les entretiens que j'avais avec le roi ; il les écoutait avec des transports qui marquaient bien la passion, mais il n'était jamais satisfait de la manière dont je recevais ces témoignages.

« Oh ! que vous êtes loin, me disait-il, de montrer ces agitations qui d'ordinaire accompagnent le véritable amour !

» — Cher sire, que voulez-vous davantage ? je suis heureuse, et le bonheur donne le calme. »

Je ne prévoyais pas qu'avant peu il en serait autrement. Souvent aussi le roi me reprocha de ne lui rien demander pour mes amis. Il ne réfléchissait pas alors que je n'en possédais presque aucun : ceux que j'aurais pu m'attacher étaient retenus par la crainte de déplaire à qui ne m'aimait pas, et il n'y avait rien dans ma faveur qui leur offrît le dédommagement d'une inimitié puissante. D'ailleurs je me prêtais fort peu à tout ce commerce. Louis me tenait lieu de tout, et ma confiance

en son amour comblait de reste ce vide que j'allais découvrir autour de moi quelques années plus tard. Nombre de dames me visitaient, mais dans l'unique but de complaire au roi. Pouvais-je savoir gré à leur cœur de ce qui était la démarche secrète de leur ambition? Aussi nulle d'entre elles ne me touchait autant que mesdames de Brancas et d'Artigny, mes intimes. Celle-ci, que j'éprouvai, toujours affectueuse et dévouée, semblait depuis quelque temps dévorée par un sombre chagrin; je lui surprenais parfois de grosses larmes dans les yeux. Je l'avais souvent pressée de me dire ce qui causait son affliction, et à ma grande surprise elle n'en faisait rien, disant que c'était un secret qui devait demeurer dans son sein, et qu'elle aurait trop de honte à découvrir. Ces réponses m'ayant fait soupçonner ce que pouvait être ce secret, je lui fis entendre qu'il y avait de l'amour dans tout cela, et qu'elle avait grand tort de se cacher d'une chose si naturelle et légitime, à moi sa meilleure amie, et qui, plus que toute autre, devais me piquer d'in-

dulgence. J'employai d'autres supplications, et me donnai tant de peine, qu'elle finit par me dire : « Je vais vous confesser la vérité. » Elle aimait : c'était la partie de sa confidence qui m'était le moins nécessaire à connaître.

« Et qui donc, demandai-je ?

» — Une personne que j'aime sans espoir. »

Ici une affreuse idée passa dans mon esprit. Si c'était le roi ! Cet injuste soupçon ne m'avait pas quittée, que d'Artigny ajoutait en rougissant :

« Connaissez-vous le comte du Roule ?

» — Le neveu du duc de Créqui?

» — Lui-même.

» — Il est fort bien fait, spirituel et de bon lieu, et je ne m'étonne pas que vous l'aimiez, ma chère d'Artigny; mais où donc l'avez-vous vu?

» — Chez madame de Brancas.

» — Et d'où vient votre chagrin ? Est-ce que de son côté il ne vous aime pas?

» — Au contraire.

» — Alors je ne vois point d'obstacles.

» — Ma famille ne vaut pas la sienne.

» — En amour une si mince disproportion est facile à faire disparaître, et un mot du roi peut faire pencher la balance en votre faveur.

» — Et ce mot...?

» — Le roi le dira, je m'y engage.

» — Vous me rendez la vie.

» — Et à moi la tranquillité, car sur votre tristesse j'avais jugé le mal plus grand. »

On verra bientôt que le roi ne fit pas attendre l'effet de la parole que j'avais donnée pour lui.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES SOMMAIRES

DU TOME PREMIER.

CHAP. I. — Lettre à M. le maréchal de Bellefond. — Ma naissance. — Détails sur ma famille. — Ma mère se remarie. — Mon éducation. — Les sieurs de long. — Premières amours. — Premières peines..... 1

CHAP. II. — Mon frère. — Mon oncle le chanoine. — Montalais. — L'abbé de Choisy. — Le soufflet. — Le mendiant. — La cour de Blois. — Monsieur, frère de Louis XIII. — Mademoiselle d'Orléans et mademoiselle de Valois. — Les filles d'honneur. — Mademoiselle Arnould. — Mot de Monsieur.. 15

CHAP. III. — La *Petite Reine*. — Madame la douairière. — Les faisans. — Mademoiselle de Montpensier. — Son portrait. — Louis XIV passe à Blois. — L'autre *Petite Reine*. — Visite du roi d'Angleterre. — Visite du prince Charles. — M. de Beauveau et madame de Raré — Maladie de Monsieur. — Les médecins. — Agonie et mort de Monsieur. — Conduite de a douairière..... 29

CHAP. IV. — Encore M. de Bragelone. — Nouvelles amours. — Nouvelles peines. — Portrait de Montalais. — Deuil de Madame. — Elle part pour Paris. — Affliction de ma famille. — Départ de Montalais. — Tendre amitié de madame de Choisy. — Joie. — Mon oncle et mon frère. — Retour sur moi-même. — Dernière visite au château. — Bénédiction..... 42

CHAP. V. — Mon arrivée aux Tuileries. — Mariage de Madame. — Cour de Madame. — Mademoiselle de Créqui. — Mademoiselle de Châtillon. — Madame de Valentinois. — Madame

va à Fontainebleau. — Le roi devient amoureux de Madame. — Jalousie de Monsieur, frère du roi. — Je retrouve Montalais.—Galanteries du comte de Guiche.—Mesdemoiselles de Pons et de Chimerault. — Comment je vins à aimer le roi.—Réflexions.—Ballet des Saisons.—Le roi y figure le Printemps. — MM. d'Armagnac et de Villeroi.—Lulli.—Mesdemoiselles de Chalais et Tonnay-Charente. — Le bois. — Causeries. — Confidence. — Frayeur..... 55

CHAP. VI. — Prière.—La confidence.—Maladie feinte.— M. de Roquelaure. — Larmes. — Le roi et les filles d'honneur. — Premières paroles du roi à madame de La Vallière.— Suites de cet entretien. — Jalousie du comte de Guiche. — Rupture. — Le comte de Guiche et Madame. — La chasse. — L'orage.— L'entrevue. — Galanterie du roi. — Mot de Madame..... 68

CHAP. VII. — Sage retour. — Combats.— Promenade.—La calèche.— Propos d'amour. — La reine-mère. — Les bracelets. — Pique de Madame.— Premier billet du roi. — Réponse. — M. de Benserade et M. le marquis de Dangeau. — Mes études. —Mariage de mademoiselle d'Orléans. — M. de Beziers.—Le prince Charles.— Jalousies du roi.—Les Turcs.—Convention. — M. Fouquet. — Une dame obligeante. — Réponse à cette dame..... 8

CHAP. VIII. — Profusions de M. Fouquet. — M. Colbert et M. Le Tellier. —Fêtes de Vaux. — Parole du roi. — Les Fâcheux. — Armes et devise. — Perfidie de Colbert.—Réplique de Pélisson. — La reine-mère et madame de La Vallière. — Avis. — Voyage de Nantes. — Arrestation de Fouquet. — Derniers amis d'un ministre. — Scandale.—La liste de M. de Bussy. — Mademoiselle Marneville. — La nouvelle Ligue. — Un ami du roi. — Mot de mademoiselle de l'Enclos. — La reine de Saba. — Facétie de M. de Roquelaure. — La bonbonnière..... 95

CHAP. IX. — Plainte amoureuse. — Tristesse. — Une ancienne amie. — Confidence.—Chanson. — Le billet. — La réponse. —Piége.—Rendez-vous.— Brouillerie. — Lamothe-Houdan-

court.—Désolations.—L'antichambre.—Madame de Noailles. — Les filles d'honneur et les grilles. — Rupture. — Explications. — Raccommodement. — Traité — La montre..... 109

CHAP. X. — Propos. — Suite. — Mademoiselle Artigny. — La rose et la devise. — Les leçons d'italien. — Portrait du grand Lisis. — Tendres réprimandes. — Les dépêches. — Colère d'un roi. — L'horoscope. Réflexions.—Le peintre. — Séduction. — Chute..... 123

CHAP. XI. — Les billets d'amour et les hommes d'État. — Respect pour la jeune reine. — Le roi fait la cour à Madame. —Agaceries. — Carrousel. — Le roi. — Monsieur. — Le prince de Condé. — Le duc d'Enghien.— Le duc de Guise. — Le comte de Saulx. — Belloc et les intermèdes—Climène et Tyrcis. — La chambre grise. — Rupture. — Fuite. — La vieille. — La tourière. — Le parloir..... 137

CHAP. XII. — Le roi à Chaillot. — Les ambassadeurs. — Réponse à la reine-mère. — Le cabinet. — Rentrée aux Tuileries. — Le roi d'Ivetot. — Encore Montalais. — Montalais et Artigny. — Artigny et Montalais. — Frontevaux. — Premiers symptômes. — Les soirées. — MM. Vardes et de Saint-Aignan. — Les nouvellistes. —Les parfums et les jalousies... 151

CHAP. XIII. — Artigny et le marquis de Vardes. — La demande. — L'eau bénite de cour. — Le comte de Saint-Aignan. — Madame.—L'Oratoire. La lettre espagnole. — Molina. — Le duc et la duchesse de Noailles. — L'exil. — Le diamant. — Minuit..... 165

CHAP. XIV. — Séparation. — Douleur. — Plaintes. — Songe de mademoiselle de La Vallière.—Le roi et une dame. — La petite religieuse. — Le réveil. — Madame et mademoiselle de La Vallière. — Souvenirs. — Le duc de Buckingham. — La reine-mère d'Angleterre. — Charles II. — La tempête et la maladie. — Anne d'Autriche et l'autre Buckingham. — Saint-Cloud et ses visiteurs. — Les filles d'honneur en émoi. — La nymphe et la petite reine. — M. de Villarceaux, madame Scarron et mademoiselle de l'Enclos. — Une vision.. 179

CHAP. XV. — Premier enfant de madame de La Vallière. — Les Beringhen. — Le duc de Lorraine et mademoiselle de Saint-Remi. — Traits concernant ce prince. — Mademoiselle de Montpensier. — Opinion du roi sur elle. — Pensions accordées aux gens de lettres. — Mézeray, Benserade, Chapelain, Corneille, etc., etc..... 194

CHAP. XVI. — Nouveaux regrets. — Nouvelles plaintes. — Paroles du roi. — Mademoiselle de Caylus et le président Tombonneau. — M. de Vivonne et madame de Vitré. — L'abbé d'Entragues. — M. d'Humières, madame de Soubise et le prince de Courtenay. — Les descendants de Louis-le-Gros. — M. Péguilhin de Lauzun. — Madame de Valentinois. — Le postillon. — Galanteries des jeunes seigneurs. — *Medianoche* chez Madame. — La diseuse de bonne aventure. — MM. de Vardes, le prince de Marsillac. — Mesdemoiselles de Tonnay-Charente, d'Artigny de Chimeraut, etc..... 207

CHAP. XVII. — Mort du duc de Longueville. — Paroles de madame de Longueville. — Maladie de la reine-mère. — Sentiments du roi à son égard. — L'enfance de Louis XIV. — Anne d'Autriche et le cardinal Mazarin. — Rougeole de la jeune reine. — Le roi la gagne. — Il est à l'extrémité. — Désespoir de mademoiselle de La Vallière. — Ses craintes, ses réflexions, etc..... 222

CHAP. XVIII. — Visite à la châsse de sainte Geneviève. — Le roi à la chapelle du château. — Comment et quand il guérit. — Lettres que mademoiselle de La Vallière lui adresse. — Il demande à la voir. — Leur entrevue. — Récit du roi. — Sa convalescence. — Séjour à Saint-Cloud. — Le légat et madame de Créqui. — Jeux, bals, concerts, galas dans le parc. — *La princesse d'Élide* et *le Mariage forcé*. — Molière. — La comédie italienne. — Dominique..... 235

CHAP. XIX. — Voyage du roi et de Monsieur en Lorraine. — MM. de Guiche, de Vardes, Madame, madame de Soissons, madame de Châtillon, etc. — Leurs intrigues. — Ma mère et son protégé. — M. de Chandenier. — Lettre de made-

moiselle de La Vallière et réponse du roi. — Son retour. — Mon frère à la parade. — Jalousie du roi. — Madame de Frontenac.—Brouilleries. — Le fils de madame de La Vallière meurt. — Ses regrets.— Le roi accourt.—Nouvelles intrigues. — Colère du roi. — Ses projets..... 215

CHAP. XX. — Le roi dispense mademoiselle de La Vallière du service de Madame. — Démarche de madame de Saint-Remi. — Ce que le roi pensait de cette dame. — Mademoiselle de La Vallière et les dames de la cour. — Madame de Brancas.— M. de Brancas écuyer de la reine-mère. — Ses distractions. — Paroles de la reine-mère. — Nouvelle injure de la comtesse de Soissons. — Soirée chez la jeune reine. — Chagrin de mademoiselle de La Vallière.— M. de Villequier. —Anecdote des bougies allumées. — Mademoiselle de La Vallière et ses Mémoires..... 269

CHAP. XXI. — Mademoiselle de La Vallière et la reine. — Le roi et la reine-mère. — Remords de mademoiselle de La Vallière. — Détails concernant Marie-Thérèse, femme de Louis XIV. — Sa douceur, sa patience. — Ce qu'elle dit au roi.—Dispositions de mademoiselle de La Vallière. — Visite du marquis de Bragelone. — A quel sujet. — Conversation avec mademoiselle de La Vallière. — Arrivée subite du roi. —Mademoiselle de Saujon. — Mademoiselle de La Fayette, supérieure des filles de Sainte-Marie de Chaillot..... 289

CHAP. XXII. — Mademoiselle de La Vallière et le roi. — Nouvelle faute. — Séjour à Villers-Coterets. — L'orage. — Accident. — Le roi et les médecins. — Les médecins joués. — Autre accident antérieur. — M. Alliot, chirurgien du cardinal Mazarin. — Tendres soins du roi pour mademoiselle de La Vallière. — Retour à Paris. — Madame de Montespan. — M. de Montespan et M. de Lauzun. — La comtesse de Fiesque. — Madame de Rohan et sa fille. — Histoire de M. Chabot..... 301

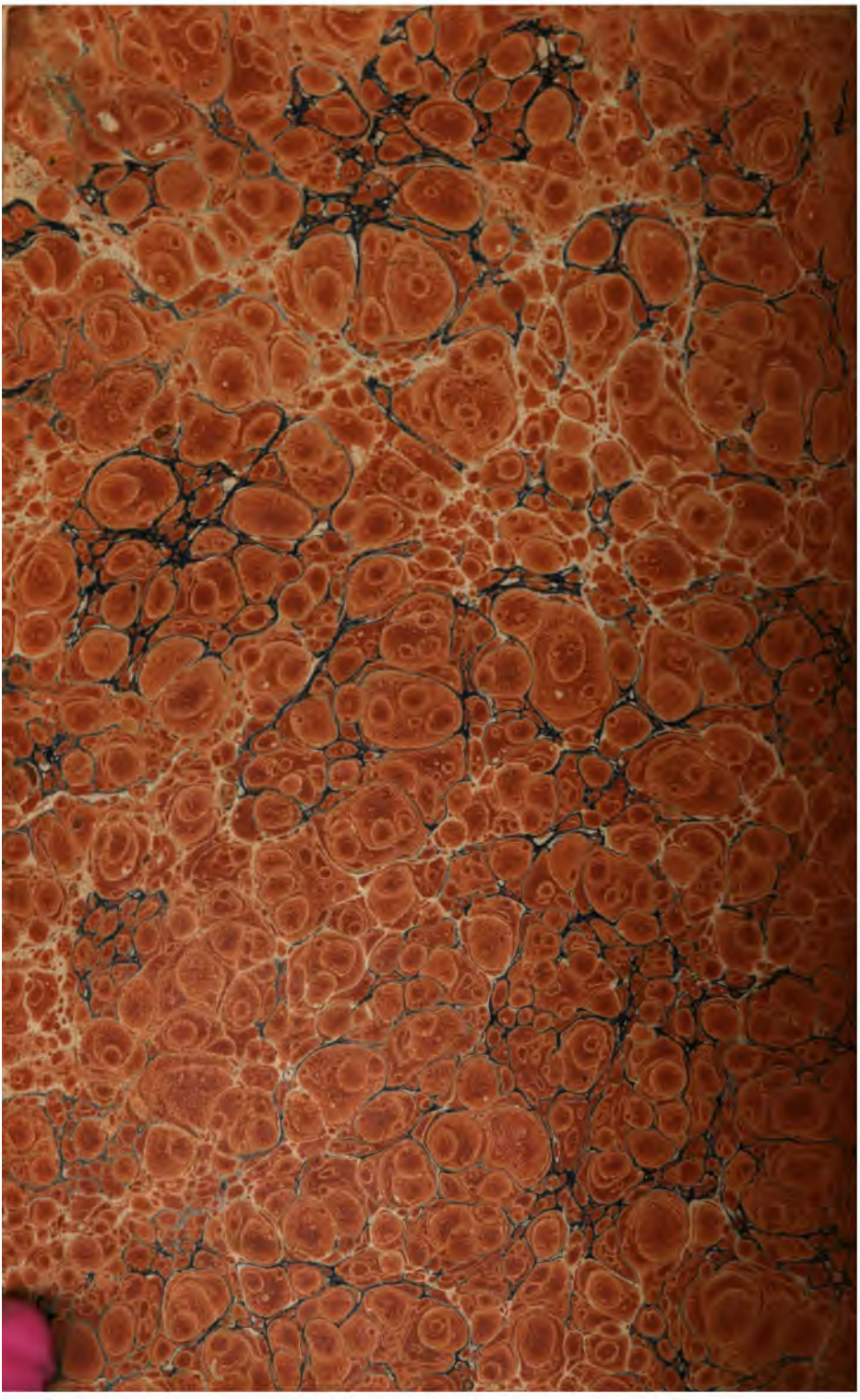
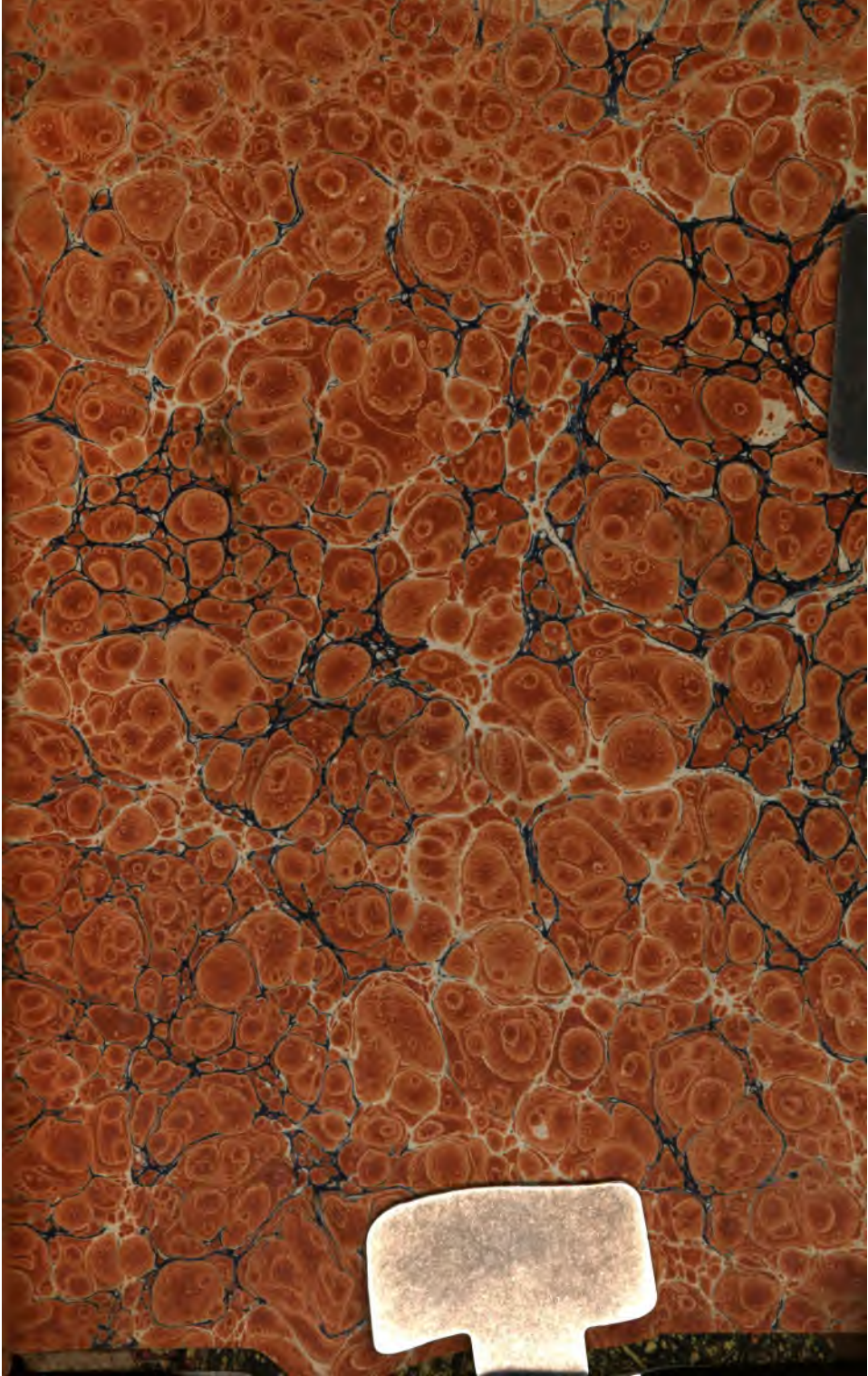
CHAP. XXIII.—Mon frère à Versailles.—Le comte de Guiche à son retour de Pologne. — Le chevalier de Lorraine et ma-

demoiselle de Fiennes. — Propos de madame de Soissons dévoilés. — Colère du roi. — Madame de Soissons chassée de la cour. — Madame, MM. de Vardes, de Guiche. — Aventure de la terrasse. — Le faux laquais. — M. de Mazarin et ses visions. — Sa bizarrerie. — Traits plaisants. — M. de Lauzun et mademoiselle de Montpensier. — Détails qui la concernent. 316

CHAP. XXIV. — Mademoiselle de La Vallière est reçue par la reine-mère. — Portrait d'Anne d'Autriche. — Affaire des diamants. — Mademoiselle et l'archiduc. — Haudecœur et le bourgeois de Furnes. — Souvenirs de la fronde. — La duchesse de Longueville, le grand Condé, le prince de Conti, le cardinal de Retz, etc. — M. de Saint-Aignan est fait duc. — MM. de Ludres et de Charost. — Jugement de Fouquet. — Soirées chez mademoiselle de La Vallière. — Goût du roi pour les choses d'esprit. — Ses vers. — Conversation..... 333

CHAP. XXV. — Œuvres de mademoiselle de La Vallière. — Le roi et les femmes de lettres. — Mademoiselle de Scudéri, madame Deshoulières, la comtesse de La Fare, etc. — Mot de la reine Christine. — Son séjour à Paris et à Fontainebleau. — Acte dont elle se rendit coupable. — Le cercle de la jeune reine. — Pourquoi mademoiselle de La Vallière s'y rendait? — La guerre de Turquie. — Le comte de Coligny et son aventure avec une Française enfermée au sérail..... 349

CHAP. XXVI. — Craintes et regrets. — Adieux à l'hiver. — M. de Bussy-Rabutin. — Calomnie. — Encore les Noailles. — Les Soissons et M. Letellier. — La surintendante et la dame d'honneur. — Une injustice réparée. — Madame de Montausier. — Départ pour Saint-Germain. — Arrivée à Versailles. — Les projets. — Propos d'amour. — Le château et la chaumière. — Le prince et le paysan. — L'enchanteur. — Les amis. — D'Artigny et ses amours. — M. le comte du Roule..... 368

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

73742498